

Les Cahiers Cliniques de Nice



Symptôme, fantasme...
Les appareils de la jouissance

N°25
Novembre 2024

SOMMAIRE

Argument

Introduction au séminaire théorique

François Bony. Symptôme, fantasme... Les appareils de la jouissance 5

Le séminaire théorique

Audrey Prévot. Symptôme et fantasme chez Freud 23

Philippe Giovanelli. La pulsion de Freud à Lacan 39

François Bony. « Un enfant est battu » - Sur les traces du fantasme fondamental 52

Chantal Bonneau. « La répétition et le symptôme dans l'expérience analytique » 76

Christine De Georges. À propos de « l'économie de la jouissance » 86

Philippe De Georges. *Lalangue* et *l'apparole* 95

Annie Ardisson. § désir de α - Un objet pour le désir 101

David Halfon. Le mathème du fantasme 113

Frank Rollier. Origines du fantasme et ses devenirs à l'adolescence 130

Conférence

Eric Zuliani. Un patient moderne (Fonction de l'image dans le cas de *L'Homme aux loups*). 144

Pour des raisons de droit et de confidentialité, les cas cliniques sont retirés des textes publiés en ligne. Les interventions d'Isabelle Orrado et d'Armelle Gaydon, articulées sur des cas, ne figurent pas dans ce numéro.

Argument

Freud, dans sa rencontre avec les hystériques, s'est intéressé aux symptômes qui défiaient la médecine. Avec ses *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, il fait entendre la complexité de la constitution du symptôme dans l'inconscient : message caché dont le sens peut se déchiffrer par la parole, qui insiste et se répète –, car il véhicule une satisfaction paradoxale qui est source de conflits pour le sujet. Freud fera du conflit psychique inconscient la cause de la formation des symptômes. Dans l'expérience analytique, le symptôme s'interprète.

Si le symptôme fait souffrir et que l'on s'en plaint, le fantasme suscite parfois la honte et demeure voilé car il s'inscrit dans l'imaginaire et renvoie à la sexualité qui, si elle n'est plus porteuse de tabous comme au temps de Freud, reste pour le sujet un point de butée faute de pouvoir être symbolisée.

Symptôme et fantasme forment ainsi un couple contrasté. À la polysémie du symptôme s'oppose la fixité du fantasme, mais ils ont en commun d'être des nécessités structurales.

Lacan, fidèle à la lecture freudienne du symptôme, l'aborde d'abord sur son versant signifiant et le considère comme une modalité inconsciente de jouissance. Tout au long de son enseignement, il va l'interroger et en préciser la fonction en allant au-delà de Freud. À partir de l'effet de la parole sur le symptôme, l'analyse détermine la quête d'une vérité qui révélera sa dimension de fiction face à un réel impossible à supporter. Aujourd'hui, dans cette optique, une psychanalyse poussée jusqu'à un certain point rend possible de faire avec les restes symptomatiques – ce que Lacan appelle le *sinthome* – qui autrement continueraient à parasiter l'existence du sujet et son lien social, altérant, sans relâche, ses capacités à aimer, désirer et jouir.

Avec le Séminaire XX, Lacan aborde la réalité par l'intermédiaire des « appareils de la jouissance ». Il opère ainsi un virage majeur qui fonde son dernier enseignement, sur des disjonctions qui touchent ce qui allait de pair auparavant : le signifiant et le signifié, la jouissance et l'Autre, l'homme et la femme. Cette nouvelle clinique introduit des signifiants qui mettent l'accent sur la jouissance – *lalangue*, *l'apparole*, *le parlêtre* et le *sinthome*. Nous en découvrirons les conséquences pour l'expérience analytique d'aujourd'hui puisqu'elle ne s'inscrit pas dans le registre du Nom-du-Père, mais de la jouissance Une.

Introduction au séminaire théorique

Symptôme, fantasme... Les appareils de la jouissance

Il me revient d'introduire le thème de cette année : "Symptôme, fantasme", des points de suspension, puis : "Les appareils de la jouissance".

Pour cela j'ai essayé de décliner le titre que nous avons choisi. Je me suis aperçu que la tâche n'était pas simple, car elle invitait à une traversée de tout l'enseignement de Lacan. Je vais donc me contenter d'en esquisser quelques traits, les plus saillants, en les articulant au programme de nos enseignements.

Commençons par ces deux termes : "les appareils" et "la jouissance".

- Comment s'appareille la jouissance ? **L'appareillage** est un montage d'éléments dissemblables, mixte de symbolique et d'imaginaire, censé endiguer, tamponner, « civiliser » le réel de la jouissance pour le rendre supportable pour le sujet. Si au cours de l'enseignement de Lacan le réel va peu à peu se situer hors de ce qui est symbolisé, le symbolique comme l'imaginaire seront pensés comme défenses contre le réel de la jouissance. Il s'agira donc, notamment, de voir comment s'articulent signifiant et jouissance. J.-A. Miller a défini différents paradigmes, six, qui donnent une cartographie de cette articulation – laquelle varie tout au long de l'enseignement de Lacan. Nous avons traité ces six paradigmes il y a deux ans. Vous retrouverez la compilation de ces travaux dans le Cahier Clinique n°23, qui traite de *L'égarement de nos jouissances*. Ce sera l'une de nos boussoles.

- Deuxièmement : qu'est-ce que **la jouissance** ?

Dans son texte « L'économie de la jouissance », J.-A. Miller avance : « on ne sait pas plus ce qu'est la vie que ce qu'est la jouissance. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a une appartenance entre ces deux signifiants – je n'ose pas dire concepts - : la vie, la jouissance. Si la jouissance ne va pas sans la vie, il faut alors qu'elle ne soit pas signifiantisée¹ ». Ceci car le signifiant tue, mortifie.

¹ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne* n° 77, Navarin, février 2011, p. 137.

La jouissance, poursuit Miller, a un statut antéprédicatif, « ce qui signifie que rien de ce que l'on peut en dire ne convient² ».

Posons ici que la jouissance est un *réel – un impossible à dire* –, qui implique le corps et est appareillée par le langage. Notons que chez le parlêtre, le signifiant est cause de la jouissance.

Une autre réponse que l'on peut donner c'est que la jouissance est une expérience, un éprouvé corporel, qui correspond à la satisfaction de **la pulsion**.

Freud définit la pulsion, très tôt dans son œuvre, comme ce qui exige une satisfaction, une satisfaction sans délai, mais d'une façon tout à fait indépendante de son objet. La pulsion n'a pas d'objet prédéterminé pour sa satisfaction. La pulsion se « signifiance » par la demande ; le désir naît dans la marge de cette dernière. C'est là la pulsion en tant qu'« écho dans le corps du fait qu'il y a un dire³ ».

Si Freud dit : « La théorie des pulsions est notre mythologie⁴ », puis : « Les pulsions sont des êtres mythiques » et si l'on considère le mythe comme un montage de symbolique et d'imaginaire servant à appréhender un réel, on s'aperçoit que la pulsion est en elle-même un appareil de la jouissance. Les destins de la pulsion, ses différents modes de satisfaction, sont des complexifications de cet appareillage. On retrouve ici le symptôme comme satisfaction substitutive de la pulsion et donc comme jouissance non reconnue comme telle (mais aussi la sublimation...).

Pour résumer, disons que la pulsion est une exigence de satisfaction immédiate, sans objet préétabli, exigence qui entraîne des conséquences parfois ravageantes pour le sujet. Philippe Giovanelli nous parlera du *concept de pulsion de Freud à Lacan* en décembre.

Une autre définition que l'on pourrait donner pour le concept de jouissance, c'est que la jouissance c'est la libido freudienne plus la pulsion de mort. C'est-à-dire la transformation, par Lacan, du dualisme Freudien entre pulsion de vie et pulsion de mort en un monisme pulsionnel. Ceci avec l'idée que la

² *Ibid.*, p. 150.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

⁴ Freud S., *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 129.

jouissance amène au-delà du principe de plaisir. Du côté du toujours plus. Cela se voit bien dans l'hédonisme contemporain, qui n'est pas du tout gouverné par le principe de plaisir, mais est plutôt le monde de l'addiction généralisée. Bien des sujets sont dévorés par les ravages de leurs exigences pulsionnelles dérégulées par la demande de consommer toujours plus (voir ici le discours capitaliste et l'exigence du surmoi, nous y reviendrons un peu plus loin).

La jouissance est en quelque sorte le nouveau champ que Freud ouvre avec son *Au-delà du principe de plaisir*. C'est ici que l'on s'aperçoit que le sujet ne veut pas forcément son propre bien. En effet, si l'on considère le bien comme la satisfaction de la pulsion, la jouissance comme bien dernier, on voit que cela ne coïncide pas avec le bien-être du sujet.

Si l'on passe du singulier (la jouissance) au pluriel (les jouissances) on peut distinguer, avec Lacan, différents types de jouissances :

- 1. En premier lieu **la jouissance pulsionnelle** qui, pour sa satisfaction, fait le tour de l'objet partiel. Des jouissances pulsionnelles il en existe de nombreuses : jouissance orale, anale, de la voix, du regard. Ici, c'est l'objet α (objet partiel) qui sert de guide, de premier appareillage. En effet, s'il y a une jouissance du corps antéprédicative, le signifiant (le signifiant en tant qu'articulé) affecte le corps du parlêtre, en morcelant la jouissance du corps ; ces morceaux, ce sont les objets α .

C'est un objet curieux, qui brille par son absence, puisque perdu depuis l'entrée du sujet dans le monde de la représentation, dans le monde du langage. C'est déjà un premier appareillage, car il organise par son manque-même (ici l'objet cause) nos pulsions, les transformant en désir (ici l'objet désiré, créateur d'un moins car jamais adéquat vis-à-vis de l'objet cause). L'objet α est en effet équivoque, comme nous le signale J-A Miller, car il « emprunte à la fois au désir et à la pulsion »⁵. Il faut, dit-il, s'apercevoir que « L'objet α est équivoque parce qu'il est essentiellement positif et qu'il comporte en même temps, en son cœur, la castration. Disons que l'objet α est un ambocepteur entre désir et jouissance. Rien ne le montre mieux que les deux définitions que Lacan lui a données au cours du temps. D'une part,

⁵ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 139.

l'objet α comme plus-de-jouir et, d'autre part, l'objet α comme cause du désir [...] Il fonctionne comme une unité de jouissance que l'on mettrait en fonction dans une analyse, unité que l'on aurait à viser par une interprétation et où l'analysant trouverait la clef de son être⁶ ». Nous verrons en effet qu'il vient à représenter l'être du sujet.

L'objet α apparaît sous la forme d'objet cause du désir, sous la forme de l'*agalma*, dès *Le Séminaire VIII, Le transfert*, même si l'on en voit les prémices dans *Le Séminaire sur Le désir et son interprétation*. Lacan parle de cet objet comme son invention (à partir de l'objet transitionnel de Winnicott).

On peut voir l'utilité de ces appareillages – la pulsion et l'objet α – car, quand le circuit de la pulsion n'est pas mis en place, quand l'objet α n'est pas extrait, le sujet est soumis à une jouissance dérégulée. Soit à des envahissements de jouissance non appareillée. Tel cet enfant, totalement pétrifié par son propre regard non extrait de son reflet dans la vitre. C'est ici qu'il nous faudrait rajouter, dans les appareillages de la jouissance, le stade du miroir, moment de nouage entre le réel du corps où s'éprouve la jouissance, l'image du corps propre, et le symbole de ce "moi" qui va permettre une localisation de la jouissance. La libido est, là, capturée par l'image. Lacan parle-là d'acte et d'« assomption jubilatoire », soit de jouissance. Notons ici que pour se faire un corps, il faut que celui-ci soit vidé de « La Chose » (*Das Ding*, la jouissance mythique d'avant le langage), afin que la jouissance se localise sur les objets pulsionnels hors-corps.

Le plus-de-jouir – introduit dans le cinquième paradigme, celui de la jouissance discursive – est la face positive de l'objet α ; sa face vide étant celle de l'objet manquant. « Le plus de jouir apparaît par le fait de discours. Sa fonction est de démontrer la renonciation à la jouissance⁷ » par le discours, précise Lacan. C'est ce qui s'évacue de la jouissance par le discours, il correspond au paradigme de la jouissance discursive où il y a un rapport primitif du signifiant à la jouissance. Le signifiant fait halte à la jouissance, mais il y a un ajout, un plus, en réponse à cette perte : le plus-de-jouir. Le plus-de-jouir prend corps de cette perte.

La référence au corps est essentielle, la répétition (dans le paradigme V) devenant une répétition de cette jouissance dans le corps, et non plus simple

⁶ *Ibid.*

⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 18.

répétition signifiante. Le plus-de-jouir bouche, comble, complète, mais jamais exactement, la déperdition de jouissance. Il permet d'obtenir des bouts, des lchettes de jouissance, tout en maintenant le manque-à-jouir. Avec cette introduction du plus-de-jouir, la liste des objets α augmente car, ce que Lacan appelle les « menus objets petit α » que l'on retrouve dans le commerce humain, s'ajoute à la liste des objets dits « naturels ».

Il y a donc un écart entre l'objet cause du désir, dont la pulsion fait le tour, et l'objet désiré atteint, objet de concurrence et de rivalité, objet cotable et d'échange devenant marchandise.

- 2. **La jouissance phallique** (deuxième occurrence de la jouissance, après la jouissance définie par un objet partiel)

Elle implique l'Autre du langage et met en évidence le hiatus entre la jouissance qui se veut toute et le désir qui implique un manque. En effet, « pour Lacan il n'y a pas d'objet phallique »⁸ (sauf à être imaginaire et relié au manque de la mère), mais des objets peuvent prendre une valeur phallique. Il n'y a pas d'objet phallique « en soi », mais la présence ou l'absence du phallus peut être signifiée par la présence ou l'absence d'un objet (le pénis, un enfant, le pouvoir ...). Celui qui compte, c'est celui qui manque à la mère (qui va permettre à l'enfant d'occuper cette place), ou celui – symbolique – défini en logique comme attribut du père (agent de la castration, qui va déloger l'enfant de cette place). Le phallus n'est pas un objet « en soi », mais un signifiant sans paire. S'il renvoie à quelque chose, c'est à : $S(\mathcal{A})$ ou à : $\mathcal{L}\mathcal{A}$ Femme, soit au manque d'un signifiant (et au désir de l'Autre). C'est le phallus qui fait obstacle au rapport sexuel.

Cette jouissance dont l'appareil est **le langage**⁹, est apportée par les sèmes¹⁰ (Lacan la qualifie de « jouissance sémiotique »). Cette jouissance phallique est la conséquence de la métaphore du Nom-du-Père qui introduit la signification phallique. Pour le dire autrement, l'accès à la jouissance, à La Chose, est interdit à qui parle comme tel. Le sujet n'a plus accès qu'à des

⁸ Brousse M.-H., « Les économies de la jouissance », *Hebdo-blog* 298, <https://www.hebdo-blog.fr/les-economies-de-la-jouissance/>

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), texte établi par J.-Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 52.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, *Les non-dupes errent*, leçon du 11 juin 1974, inédit.

semblants pour aborder la jouissance, tels les objets α . Ce qui fait dire à Lacan non sans humour : « La castration, ça veut dire que tout laisse à désirer¹¹ ». Soit, que ce n'est jamais tout à fait ça... Dans la rencontre avec l'objet, ça rate toujours.

C'est cette jouissance qui embarrasse le petit Hans lorsque son pénis commence à s'agiter... Et c'est parce qu'il a un certain type de père et un certain type de mère qu'il va développer une phobie, et faire du cheval un Nom-du-père lui permettant de logifier la question de la castration¹² avec ce qui lui a été présenté et ce qui l'a envahi du côté de l'étrangeté (ressentie du côté de l'hétéro). On peut également voir la détresse des sujets non appareillés par la signification phallique lorsqu'à l'adolescence leur organe se met à s'animer, tel ce sujet psychotique affolé hurlant : *Le yeti, le yéti !* devant son érection sous la douche. (Voir ici aussi, la tentative d'émasculatation de Robert avec des ciseaux lors de sa cure avec Rosine Lefort. Ainsi quand le manque n'a pas été inscrit par la fonction symbolique portée par le père, il tend à se réaliser dans le réel. C'est aussi là que l'on peut situer l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups).

Dès le *Séminaire XVIII*, Lacan abordera la question du complexe de castration, par la voie logique, donnant au phallus un statut de fonction.

Par **la médiation du fantasme**, cette jouissance phallique trouve donc sa satisfaction en des objets hors-corps, investis d'une dimension phallique, dont la quête se développe sur fond de manque de l'objet α (fantasme dont le mathème est : $\S \leftrightarrow \alpha$). En effet, l'appareil qui assure le lien entre ces deux types de jouissance (phallique et de l'objet) c'est le fantasme.

- 3. « Une troisième forme de jouissance surgit alors – précise M.-H. Brousse : **la jouissance domestiquée par le fantasme**, la jouissance sous contrôle, organisée par ce dispositif que Freud a mis en évidence dans la clinique, dans ce texte formidable « Un enfant est battu ».

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, Paris, Seuil, 2011, p. 208.

¹² Démonter le derrière de la mère à l'aide du plombier et faire sortir la voix du père sous la forme de la grande girafe.

« Pas de jouissance sexuelle sans fantasme¹³ », car le fantasme « a une fonction bien déterminée, celle de subvenir à une certaine carence du désir à l'entrée de l'acte sexuel. Il faut bien, en effet, que le fantasme y soit mis en jeu, intéressé, ne serait-ce que pour faire les pas de l'entrée, pour mettre de l'ordre dans la pièce¹⁴ », nous dit Lacan.

Qu'est-ce que le fantasme alors ? « Eh, bien c'est une réponse. Il propose une réponse au sujet sur ce qu'il désire. C'est là en quelque sorte son rôle d'indicateur : voilà ce que tu désires, voilà comment jouir. C'est en cela que le fantasme cache la division du sujet et du désir, c'est-à-dire cache au sujet qu'il ne sait pas ce qu'il désire »¹⁵. Le fantasme c'est une étoffe, un voile posé sur le réel dont les deux faces sont en contiguïté, l'une s'appelle réalité, l'autre désir.

Dans son texte « Un enfant est battu », après avoir déroulé le développement en trois phases chez la fille – et noté que la phase deux est toujours inconsciente et inaccessible au sujet, donc reconstruite –, Freud indique qu'il est possible de voir des effets de ce fantasme sur le caractère : « Des êtres humains qui portent en eux une telle fantaisie, développent une susceptibilité et une irritabilité particulière à l'égard des personnes qu'ils peuvent insérer dans la série paternelle. Ils se laissent facilement vexer par elles et ils parviennent à réaliser effectivement la situation fantasmée¹⁶ ». On a donc ici, déjà, l'idée du fantasme comme producteur de symptômes – le sujet ayant tendance à « répéter le refoulé comme expérience vécue dans le présent¹⁷ » – et comme cadre à travers lequel le sujet perçoit le monde tel qu'il le crée. Il y a donc déjà, sous nos yeux, dans ce texte de Freud, ce que Lacan décrira comme le fantasme fondamental, qui organise la vie du sujet. Et l'élégante solution théorique de Lacan est de montrer que « si le fantasme prend une

¹³ Brousse M.-H., « Les économies de la jouissance », *Hebdo-blog* 298, <https://www.hebdo-blog.fr/les-economies-de-la-jouissance/>

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, p. 420.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Freud S., « Un enfant est battu », p. 137.

¹⁷ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1981, p. 63.

place fondamentale pour le sujet, c'est qu'il est appelé à combler le trou du sujet¹⁸ ». Trou impliqué par la chaîne signifiante, par le refoulement originaire. C'est dans ce trou, noté $\$$, que Lacan va inscrire l'objet α . C'est ce que je développerai en janvier. À savoir qu'en mettant ainsi la séparation en regard de l'aliénation, Lacan vient articuler la fonction du fantasme – à travers la question du désir de l'Autre – au rapport du sujet au signifiant : « Plutôt que de se percevoir comme marionnette du signifiant, [le sujet] se perçoit comme metteur en scène de son fantasme¹⁹ ». Un enfant est battu, ce dont je traiterai en janvier, « c'est-nous, dit Jacques-Alain Miller, l'histoire, la monstration de comment le sujet vient à naître, à n'être. Le prix de son inscription signifiante sous le signifiant maître c'est que petit α se détache. C'est ce qui en définitive, sera habillé du fantasme²⁰ ». Le fantasme, « c'est le rapport fondamental à la jouissance, mais modelée par la structure du langage²¹ », poursuit-il.

Si cet appareillage qu'est le fantasme fait défaut, si l'opération d'aliénation/séparation ne vient pas définir le fantasme comme cadre de la réalité, que se passe-t-il ? C'est ce que nous montre le cas du président Schreber : son fantasme « Qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement » vient à se réaliser, soit à se concrétiser dans son délire et dans son corps où il jouit de sa féminisation et de son accouplement à son Dieu. Le fantasme n'est plus là – voile, fenêtre sur le réel, mais tentative de redonner sens au monde – après que ce sens a été déchiré par ce qui lui est apparu comme une signification énigmatique. Pour redonner sens à son monde, Schreber devient l'objet de jouissance de cet Autre persécuteur : La femme qui manque à Dieu. [La signification phallique étant en défaut du fait de la forclusion, l'identification à La femme doit se faire réellement, au niveau du corps et du délire, pour rétablir la signification du monde (une interprétation du désir de l'Autre stable)].

¹⁸ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, année 1982-1983, cours du 8 décembre 1982, inédit.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, cours du 15 décembre 1982, inédit.

²¹ *Ibid.* p. 173.

Le symptôme et sa répétition.

« *La répétition c'est ce qui mérite de s'appeler le symptôme*²² », nous dit Miller. (Chantal Bonneau vous parlera de la répétition et de son usage dans l'expérience analytique et donc du symptôme qui a été le thème de son enseignement pendant un an à l'ECF). Le symptôme est dans un premier temps articulé à la dimension de la vérité du sujet. Ce n'est qu'avec le tout dernier enseignement et le *Séminaire XXIII*, qu'il devient « évènement de corps ». C'est par la voie du symptôme que le sujet entre en analyse, autour d'une question sur l'énigme qui peut surgir de cette répétition et donc de la supposition d'un sens caché. Le symptôme (S_1 , α) prend un sens quand il est articulé à un S_2 ; c'est ce en quoi l'analyste a en charge la moitié du symptôme dans le transfert. Le symptôme devient message à déchiffrer par la mise en place de l'inconscient transférentiel. (Rôle des entretiens préliminaires).

Si le symptôme est à déchiffrer dans la névrose – du fait de la mise en place de la signification phallique qui vient interpréter le désir de l'Autre –, dans la psychose il est déconseillé d'ouvrir la dimension de l'inconscient tant le désir de l'Autre peut être énigmatique, voire persécuteur. Nous avons vu l'année dernière, en quoi la position du Dr Flechsig, qui ne cessait de demander à Schreiber à quoi il pensait, n'a pas été sans effet dans le déclenchement du délire. Il serait préférable d'aider le sujet à fixer une signification stabilisante dans un processus de conversation.

Le fantasme, qui est le « support de la pulsion²³ », fait couple avec le symptôme. Symptôme et fantasme sont deux modes de jouir du sujet. Deux modes de jouissance qui ont ceci d'opposé que l'un, c'est la jouissance sous la forme du déplaisir ; tandis que l'autre, c'est la jouissance sous les espèces du plaisir. « De l'un, le symptôme, le sujet s'en plaint, de l'autre, le fantasme, le sujet s'y plait²⁴ ». Le symptôme, témoigne de la castration comme absence de rapport sexuel ; tandis que le fantasme le masque, à travers le rapport à l'objet α .

²² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne* n°47, Navarin, Octobre 1999, p. 23.

²³ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, p. 124.

²⁴ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 31 novembre 1982, inédit.

On peut aussi noter, à partir de notre remarque initiale sur l'appareillage, que le fantasme se situe, sur le graphe du désir, entre le vecteur du haut – qui part de la jouissance pour arriver à la castration – et celui du bas, qui part du signifiant pour aller à la voix. Il se situe entre jouissance et signifiant.

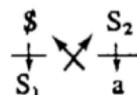
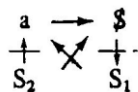
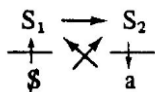
C'est ce couple, symptôme et fantasme, qui fait la première partie de notre titre. Si le symptôme s'accompagne d'une demande de déchiffrement, s'il y a une demande d'interprétation dans l'analyse, « le fantasme apparaît comme intouché par la mutation signifiante apportée par l'interprétation. D'où son statut de résidu dans notre pratique, et sa définition opératoire : le fantasme est ce qui du signifiant, se décante du symptôme par l'effet de l'interprétation²⁵ ».

Il pourra ainsi être « aperçu » et « traversé ». C'est sur ce point que Lacan a logifié la passe de 1967. Sur ce point, J.-A. Miller reprend le titre de Freud : « Analyse finie quant au fantasme, analyse infinie quant au signifiant²⁶ ».

[Audrey Prévot vous parlera du symptôme et du fantasme chez Freud ; Rémy Baup, dans l'enseignement de Lacan. David Halfon traitera de l'axiome du fantasme ; Frank Rollier du devenir du fantasme à l'adolescence.]

Les discours sont aussi des modes d'appareillage de la jouissance. [Je vous renvoie ici au cours que Philippe de Georges dispense, à l'ECF, sur la ronde des discours].

Discours du Maître Discours de l'Analyste Discours du Capitaliste



²⁵ Miller J.-A., « Symptôme – Fantasme », *La Cause du désir* n°114, Navarin, Juin 2023, p.74.

²⁶ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 15 décembre 1982, inédit.

Rappelons ici :

- Que le discours de l'inconscient est le discours du Maître – on y retrouve, à l'étage inférieur, les deux éléments de l'axiome du fantasme marqués par une impossibilité.

- Que le discours analytique en est l'envers ; l'analyste y fait semblant d'objet du fantasme. Dans ce discours, ce qui est produit ce sont les S_1 , les signifiants Maîtres du sujet. La psychanalyse vient donc révéler au sujet quels sont les semblants, les signifiants et les objets qu'il a sélectionnés pour sa jouissance. Lacan en dira : « L'intrusion dans la politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a pas de discours, et pas seulement analytique, que de la jouissance²⁷ ».

On s'aperçoit en effet, ici, que toute culture est une sélection de mode de jouir de certains semblants. L'actualité n'a pas été sans nous montrer, par exemple, combien ce semblant qu'est le voile (*hidjab*) – qui vient révéler autant que masquer – a créé et continue de créer des problèmes dans la confrontation des cultures quant à la position accordée aux femmes.

En 1974, Lacan définit l'écriture du discours capitaliste où α et $\$$ ne sont plus dans un rapport d'impossibilité, mais de contiguïté. D'où un impératif consumériste, qui donne une nouvelle couleur au surmoi – que Lacan résume dans l'injonction « Jouis », jouis de ton addiction et de ta culpabilité – et donne également un aspect "d'addiction aux plus-de-jouir" à la clinique contemporaine. Parallèlement à cette montée au zénith du plus-de-jouir, on assiste aux conséquences de l'« évaporation du père » et, avec lui, des idéaux visant à freiner ou à négativer la jouissance.

La où c'était la Loi, associée au père, au langage, viennent les normes qui ne régulent rien, mais définissent un cortège d'anormaux et de modes de jouir particuliers. C'est ainsi que dans le monde occidental, maintenant organisé par la forme logique du pas-tout, « les normes multiples des divers modes de jouir se substituent à l'Un de la loi patriarcale et phallique²⁸ », tandis que dans d'autres sphères, il y a un retour au père dans sa forme la plus féroce.

²⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 90.

²⁸ Pfauwadel A., « Les normes », *Ironik !* n°56, 17 octobre 2023, publication en ligne (www.lacan-universite.fr).

En 2007, Éric Laurent²⁹ évoquait : d'un côté le capitalisme « narco », avec la soi-disant civilisation hédoniste, qui est une civilisation de l'addiction, de la dépendance ; de l'autre, le fondamentalisme religieux.

L'explosion de la consommation de contenus pornographiques sur internet, phénomène contemporain de l'entrée dans le XXI^{ème} siècle, montre bien que nous sommes passés de l'ère de l'interdiction (celle de l'époque victorienne qui a vu naître la psychanalyse), à l'ère non seulement de « la permission », mais aussi de « l'incitation, l'intrusion, la provocation, [du] forçage³⁰ ». Ce qui était considéré comme transgressif, voire « pervers », tend à devenir la norme. C'est ainsi que 50% des hommes déclarent avoir recours à ce grand catalogue de fantasmes. Comme l'a relevé Éric Laurent, la pornographie « s'est développée en industrialisant par l'image le rapport entre un scénario fantasmatique et la jouissance phallique en cherchant le *hashtag* parfait³¹ ».

Il note qu'en revanche, les projets d'une pornographie féminine ne débouchent sur rien, la perversion féminine échappe. Notons qu'il s'agit là de fantasmes conscients, qui n'ont rien à voir avec le fantasme inconscient dont nous avons parlé. Ce dernier n'est accessible au sujet qu'au cours de son analyse et concerne « un point d'intimité étranger au moi du sujet, un point d'extimité³² ». C'est cependant lorsqu'il est saisi d'effroi face à ce qu'il regarde, que le sujet peut avoir accès à ce point d'extimité.

L'affaïssement de l'ancienne organisation symbolique, fait que « le sujet se confronte plus directement à ce qu'a de problématique le rapport sexuel³³ ». On ne peut plus attraper cela uniquement à travers la jouissance phallique comme tiers entre les sexes. Le sujet a à s'affronter à ce que la jouissance a de non négativé : comme nous l'avons déjà dit, le plus-de-jouir, monté au zénith social, est érigé en « objet tyran ». Les addictions à l'objet oral devenues légions. L'objet anal se voit dans la multiplication des déchets dont la civilisation ne sait que faire, ou dans la thésaurisation et la spéculation. L'objet regard, dans les écrans et cameras démultipliés où les sujets sont

²⁹ Laurent É., « Les enjeux du congrès de 2008 », *La lettre Mensuelle* n°261, p. 18.

³⁰ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n°88, octobre 2014, p. 105.

³¹ Laurent É., « *Honoris causa* : Le nom et la cause », *Mental* 41, juin 2020, p. 148.

³² Pfauwadel A., « Logiques subjectives du désir masculin », *Ce que Lacan nous enseigne*, Champ social, 2023, p. 220.

³³ Miller J.-A., *Le neveu de Lacan*, Paris, Verdier, 2003, p. 165.

surveillés dans leur moindre choix. L'objet vocal, présent dans tous les objets de communication qui portent, en le masquant, « ce qui est le plus réel dans la voix : le commandement [...] Ces petits appareils sont un concentré de surmoi. Ce monde qui accompagne partout le sujet contient en son centre un point d'immonde. La voix mobilise le sujet au nom du jouir, jusqu'à l'épuisement. Le *Workaholic*, accro au *BlackBerry*, finit aussi par s'écrouler³⁴ ».

Ces différentes figures de l'objet « nous montrent que l'objet α , loin d'être un péril pour le lien social, une menace devant laquelle il faudrait appeler une restauration, est un fondement du lien social. Il n'y en aura pas d'autre puisque la raison après Freud ne nous permet plus de soutenir le rêve des Lumières : L'homme se soutenant par sa raison dans l'universel et l'autonomie³⁵ », précise Éric Laurent.

C'est Annie Ardisson qui vous parlera de l'objet α ; Christine De Georges, elle, de l'économie de la jouissance.

Le non-rapport

Pour revenir aux différentes jouissances, Lacan introduit plus tardivement la **jouissance de l'Autre**, l'extase des mystiques, transport des corps. Elle nous introduit à cette jouissance dite féminine, qui n'est pas le privilège des femmes. Lacan la dit « supplémentaire ». Il s'agit d'une jouissance irréductible au sens, qui présente une antinomie foncière avec le symbolique, jouissance dans le corps, tandis que l'objet α est prélevé sur le corps. Cette jouissance féminine est particulièrement traitée dans *Le Séminaire XX*, moment de passage du paradigme V (jouissance discursive), au paradigme VI (non-rapport, disjonction entre le signifiant et la jouissance).

Si Lacan aperçoit cette jouissance dans le corps dans la jouissance féminine, c'est pour ensuite la repérer dans ce qu'il appellera le sinthome. Le sinthome, soit ce qu'il y a de plus singulier dans un sujet : la trace de la rencontre de *lalangue* avec le corps.

³⁴ Laurent É., « Les enjeux du congrès de 2008 », *La lettre Mensuelle* n°261, p. 20.

³⁵ *Ibid.*

À partir de là, Lacan va remanier son appareil conceptuel et en construire un nouveau avec les débris du précédent, nouvel appareil qui prend en compte le déplacement de l'ordre symbolique dans la société, soit les conséquences de « l'évaporation du père », du signifiant maître.

La montée au firmament du « plus de jouir asexué » ne fait que mettre en évidence l'inexistence du rapport sexuel, alors qu'elle était refoulée dans le discours du Maître. Mais, au-delà de l'objet, « c'est surtout le non localisable de la jouissance féminine, excédant tout ordre phallique, qui amène à reconsidérer l'impasse du rapport sexuel dans l'ordre des jouissances. On voit alors surgir l'éclatement des formes instituées d'union entre les partenaires, la création de nouveaux signifiants-maîtres, le refus de toute identité, les ségrégations multiples [...] les remaniements des corps visant une humanité future libérée des contingences anatomiques. Se fait jour aussi la croyance en une sexualité nouvelle [...] L'idée sous-jacente à ces bouleversements est que l'ordre symbolique ancien, était cause de toute répression de jouissance³⁶ », comme le souligne Rose-Paule Vinciguerra.

Toujours dans *Encore*, Lacan « met en question le concept même du langage, qu'il considère comme un concept dérivé, et non pas originaire, par rapport à ce qu'il invente d'appeler **lalangue**, qui est la parole avant son ordonnancement grammatical et lexicographique. C'est aussi bien la mise en question du concept de la parole, conçue alors non pas comme communication mais comme jouissance. Alors que la jouissance était, dans son enseignement, toujours secondaire par rapport au signifiant, et même s'il l'a conduite à une relation originaire, il faut ce sixième paradigme pour que le langage et sa structure [...] apparaissent comme secondaires [...] Ce qu'il appelle *lalangue* c'est la parole en tant que distincte de la structure du langage, qui apparaît comme dérivée par rapport à cet exercice premier et séparée de la communication. C'est à cette condition qu'il peut alors poser une appartenance originaire de la jouissance de cette parole et de *lalangue* sous la forme de la jouissance du blablabla³⁷ ».

Si le premier temps, le premier tour de l'enseignement de Lacan, exploitait « la subordination de la jouissance au primat de la structure du langage. Le

³⁶ Vinciguerra R.-P., *Femmes lacaniennes*, Éditions Michèle, Paris, 2014, p. 222.

³⁷ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op.cit.*, p. 25.

passage à l'envers [...] a ensuite consisté dans la subordination de la structure du langage à la jouissance³⁸ », indique Miller ; si cette deuxième subordination désigne en premier lieu le sens-jouis, la joui-sens, le langage devient avec l'invention du concept de *lalangue* (le signifiant dépouillé de la structure du langage) une élucubration de savoir sur *lalangue*. C'est la routine qui fixe alors la signification, non sans une certaine éducation. Le maître s'emploie à vous normaliser votre *lalangue*. « Le langage est fait de *lalangue*, plus l'élément social qui la normalise³⁹ » dit Miller ; soit : le Nom-du-père.

Du fait de la forclusion, le sujet psychotique reste plus connecté à sa *lalangue*. « Pour la psychose, l'état de fonctionnement de *lalangue* est d'emblée décroché de toutes les illusions du fonctionnement normé, commun, standard⁴⁰ », précise Éric Laurent. Le psychotique montre, que l'on peut construire une langue privée, traversée par une signification particulière. « S'informer sur cette particularité, c'est en même temps se livrer à la traduction⁴¹ ».

Ce paradigme conduit donc à faire s'effondrer comme des semblants le concept de langage, l'ancien concept de parole comme communication, mais aussi bien le concept de Grand Autre.

Le dernier paradigme est fondé sur le **non-rapport**, la disjonction de la jouissance et de l'Autre. Le Nom-du-Père et le Phallus sont réduits à une **fonction d'agrafe**, à être des connecteurs. Entre la jouissance, qui est essentiellement jouissance Une et l'Autre, il y a deux façons de suppléer à la connexion manquante : la routine, qui repose sur la tradition (où l'on retrouve le connecteur Nom-du-Père et le Phallus), et l'invention. Du côté de l'invention Joyce est le modèle parfait.

Le concept de non-rapport s'oppose à celui de structure (qui est une formulation de rapports dont le minimum structural est S₁-S₂).

³⁸ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 169.

³⁹ Miller J.-A., in « La psychose ordinaire », *La convention d'Antibes*, Paris, 1999, Agalma - Le Seuil, p. 337.

⁴⁰ Laurent É., in « La psychose ordinaire », *La convention d'Antibes*, Paris, 1999, Agalma - Le Seuil, p. 340.

⁴¹ *Ibid.*

Le point de départ de Lacan dans ce paradigme, comme le relève J.-A. Miller, « n'est pas le *il n'y a pas* de rapport sexuel mais au contraire un **Il y a**. Il y a la jouissance⁴² ». Le point de départ de Lacan n'est plus : l'Autre préalable, mais la jouissance. Prendre départ de la jouissance reconduit à l'Un tout seul, à **la jouissance Une**, à la jouissance sans Autre. C'est la jouissance du corps-propre, c'est le corps propre qui est le lieu de la jouissance. Un corps jouissant parle *lalangue*, c'est-à-dire une parole qui ne s'adresse à aucun Autre. Pour qu'un corps jouisse en parlant, il faut que ce que Lacan appelle le *Un*. Le signifiant *Un*, S_1 , percute le corps.

C'est en cela dit Miller⁴³, que le langage peut être dit *appareil de jouissance*. Le *Un* qui se répète, c'est le *Un* de jouissance ; ce n'est pas un *Un* qui est dans la langue (ce n'est pas le S_1 de l'articulation S_1 - S_2), c'est le *Un* de l'addiction. Il produit la répétition et l'addiction au sens. C'est un *Un* qui renvoie à la dimension de la lettre, c'est S_1 / α , un S_1 tout seul couplé à une expérience de jouissance qui se répète⁴⁴. *Un*, qui renvoie au trauma premier de la rencontre de *lalangue* avec le corps. L'inconscient se situe au niveau de cette inscription sur le corps ; le statut dernier de l'inconscient est donc un statut d'écriture et non plus de parole.

Dans les différentes versions de la jouissance *Une*, auto-érotique, il y a, à côté de la jouissance liée aux objets partiels, la jouissance centrée sur la partie phallique du corps ("jouissance de l'idiot"), mais aussi la jouissance de la parole ("jouissance du *blablabla*"). C'est donc le règne de l'*Une-jouissance*, solitaire, asexuée, qui renvoie au domaine de "ce qui n'arrête pas de s'écrire", tandis que la jouissance de l'Autre, jouissance sexuelle, implique la rencontre, le contingent. Rencontre qui sera le thème du prochain colloque de notre ACF.

⁴² *Ibid.*, p. 26.

⁴³ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « L'Un tout seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, années 2010-2011, leçon du 4 mai 2011, inédit.

⁴⁴ Voir Laurent E., Conf Vidéo « Plaisir et jouissance », Séminaire « Lacan lecteur de Freud », organisé par Marlène Belilos et Renato Seidl à Lausanne. Séance du 10 septembre 2011, <https://www.youtube.com/watch?v=3VJxeEzRKRQ> (entre 1h11 et 1h16)

« Le concept de non-rapport qui domine le sixième paradigme fait limite au concept de structure » conclut J.-A. Miller. Il remet en cause le concept de structure et met l'accent sur le singulier plutôt que sur le particulier.

Philippe De Georges interviendra sur *Lalangue* et l'*apparole*. Isabelle Orrado sur « Évènement traumatique et appareillage de la jouissance ». L'année se conclura par une intervention d'Éric Zoliani : « Symptôme et fantasme dans la psychose ».

Le séminaire théorique

Symptôme et fantasme chez Freud

Le développement qui va suivre admet l'hypothèse selon laquelle **le symptôme et le fantasme sont deux modes d'appareillage de la jouissance du parlêtre**. Si c'est à Lacan que nous devons le concept de jouissance et ses paradigmes, rappelons que c'est dans le corpus freudien que celui-ci en a identifié les traces. La jouissance et ses différentes occurrences infiltrent *la lettre* que Freud nous a léguée et que Lacan a su *lire* pour nous. « Jouissance est un point de capiton. Ce terme vient en effet interpréter un long cheminement. Son nom est une conclusion¹ », nous rappelle Philippe De Georges dans l'un de ses ouvrages.

Revenir sur les élaborations freudiennes relatives au symptôme et au fantasme, élaborations qui ont fait le lit de la psychanalyse lacanienne, constitue donc un incontournable que je vous propose d'approcher aujourd'hui. Il ne s'agira pas d'une lecture exhaustive de l'ensemble des textes qui en rendent compte, mais plutôt d'une **mise en lumière des points forts de sa théorie**, une extraction des pépites qui nous serviront pour la suite de l'étude du thème proposé cette année à la Section Clinique. Car en effet, étudier minutieusement symptôme et fantasme reviendrait sans doute à reprendre l'intégralité de l'œuvre freudienne, ce que je ne saurais faire pour cette fois !

Jacques-Alain Miller, dans son cours du 3 novembre 1982, nous indique que « **symptôme et fantasme sont deux modes de jouir du sujet²** » et nous livre une précision à la fois évidente et cruciale : « **le symptôme, le sujet s'en plaint, [...] le fantasme, le sujet s'y plaît³** ». Freud a commencé par s'intéresser aux plaintes de ses patientes, spécialement aux paroles des

¹ De Georges Ph., « Avant-propos - La jouissance chez Freud », *La jouissance chez Freud*, Paris, Éditions Michèle, 2016, p. 7.

² Miller J.-A., « L'orientation lacanienne : Du symptôme au fantasme et retour », cours du 3 novembre 1982, inédit (p. 4).

³ *Ibid.*, p. 9.

hystériques sur leurs symptômes. Il s'en est même servi pour concevoir la *talking-cure* et abandonner progressivement l'hypnose, procédé qui se révéla au fil de l'expérience insatisfaisant. Freud reconnut en effet, très tôt dans sa pratique, que tous les sujets n'étaient pas hypnotisables et renonça à « l'habitude de pratiquer les épreuves destinées à déterminer le degré d'hypnose, car celles-ci dans un grand nombre de cas, provoquaient chez les malades de la résistance et altéraient la confiance⁴ », dont il ne pouvait se passer « pendant ce travail psychique si important⁵ ».

L'objectif de Freud, dans la technique psychanalytique qu'il déploie, se calque initialement à la demande des patientes et de leur entourage de liquider les symptômes. Les douleurs, les paralysies, les conversions et autres attaques hystériques, doivent être évacuées pour « redonner à la malade sa capacité d'agir⁶ ».

Freud, dans l'analyse critique du premier cas de ses études copublées avec Joseph Breuer, le cas d'Emmy Von N., nous livre une définition possible du symptôme. Je le cite : « Nous considérons le symptôme hystérique comme des **affects** et des **séquelles d'émotions** qui ont agi à la manière de traumatismes sur le système nerveux⁷ ». Et aussitôt, il nous donne sa solution pour l'éradiquer : « Ces résidus ne persistent pas quand l'émoi initial a été liquidé par abréaction ou élaboration mentale⁸ ». Freud part du principe que **les malades savent, sans en avoir conscience, ce qui cause leur symptôme** et qu'il s'agit « seulement de les forcer à le révéler⁹ ».

Il identifie les symptômes de **conversion** comme l'ensemble des symptômes somatiques sans causalité organique, mais effets de la transformation d'une excitation psychique. À le suivre, nous devons comprendre que l'une des **réactions de défense** de l'hystérique face à un événement traumatique ou à une représentation pathogène, consisterait à **évacuer la charge émotionnelle dans le corps** pour préserver la conscience de l'affect de honte, de remord ou de souffrance morale, autrement dit pour maintenir ce

⁴ Freud S. et Breuer J., *Études sur l'hystérie*, PUF, Paris, 1956, p. 85.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 211.

⁷ *Ibid.*, p. 67.

⁸ *Ibid.*, p. 67.

⁹ *Ibid.*, p. 86.

que Freud qualifie de **belle indifférence des hystériques**¹⁰ vis-à-vis de leurs symptômes physiques.

Pensons ici au cas de Mademoiselle Elisabeth v. R. que Freud rencontre en 1892 à la demande d'un médecin en raison de douleurs dans les jambes et de difficultés persistantes pour marcher, en l'absence d'atteinte organique et en dépit de son jeune âge. Mademoiselle Elisabeth v. R. a alors 24 ans.

Avec elle, Freud se réjouit d'avoir mené une analyse qu'il estime complète.

En effet, il parvient à **remonter au noyau originaire de l'éclosion du symptôme** de conversion, en éliminant les couches successives des matériaux psychiques, à la manière d'un archéologue désenfouissant une ville ensevelie. Freud réussit à **débusquer la représentation inconciliable**, celle provoquée par la tendre inclination et le puissant désir de la jeune femme pour son beau-frère, surgissant avec toute sa charge érotique au moment de l'annonce du décès de sa sœur. Je le cite : « Au même instant une autre pensée avait traversé l'esprit d'Elisabeth, une pensée qui, à la manière d'un éclair rapide, avait traversé les ténèbres : l'idée qu'il était devenu libre, et qu'elle pourrait l'épouser.¹¹ » Cette idée, bien sûr, fut impossible à supporter au moment de son apparition. Selon Freud, **sa charge fut aussitôt évacuée de la conscience de la malade, autrement dit refoulée et transformée en sensations physiques douloureuses**. Lorsqu'au cours du traitement, il rappela à l'esprit d'Elisabeth l'amour éprouvé pour son beau-frère, celle-ci rejeta avec force ses explications : « Ce n'était pas vrai¹² ». Au contraire, la réaction de défense de la jeune femme, réactualisée dans le transfert et exprimée dans son opposition, venait confirmer d'autant plus l'analyse de Freud. Le cas d'Elisabeth v. R. confirme comme d'autres **l'étiologie sexuelle de la névrose**, que Freud rappelle dans le dernier chapitre de ses *Études*¹³.

Si le **refoulement des pensées immorales, des affects pénibles et des émotions douloureuses** peut agir sur le mode de leur **conversion en symptômes physiques**, Freud nous indique néanmoins qu'il **n'est jamais total**. Il mentionne même des formes d'hystérie *peu convertissables* où « au

¹⁰ *Ibid.*, p. 106.

¹¹ *Ibid.*, p. 124.

¹² *Ibid.*, p. 125.

¹³ Cf., *Ibid.*, p. 207 : « Je fus forcé de reconnaître que puisque l'on pouvait parler de *cause* dans l'acquisition d'une névrose, l'étiologie devait tenir à des facteurs *sexuels*. »

moins une partie des affects accompagnant le traumatisme persiste dans le conscient en tant qu'élément de l'état d'âme [...] les symptômes psychiques [...] peuvent être classés en modifications de l'humeur (angoisse, dépression mélancolique), phobies et aboulies (troubles de la volonté)¹⁴ ». Un autre indice du caractère incomplet ou partiel du refoulement, est ce que Freud définit comme les **réminiscences**¹⁵ dont souffrent les hystériques, autrement dit les souvenirs d'événements traumatisants revenant à l'esprit, *avec toute l'acuité du réel*¹⁶. Concernant ces manifestations « étroitement liées au facteur pathogène recherché¹⁷ », le traitement opéré par Freud « consiste à effacer les images afin d'en empêcher le retour¹⁸ ».

Dans ses *Études sur l'hystérie*, Freud, qui ordonne les premiers jalons de sa technique psychanalytique, est porté par le *vœu cathartique*, celui de liquider les symptômes appréhendés alors comme les indices d'une satisfaction réprimée ou d'un éprouvé psychiquement inassimilable. Il parie alors sur le **mécanisme de l'abréaction par la parole et la neutralisation des résistances des malades** pour rendre conscient le matériel psychique refoulé et en libérer la charge émotionnelle piégée dans le symptôme.

Il se heurte pourtant au **résultat thérapeutique insuffisant de sa technique** : *considérable mais de peu de durée* dans le cas d'Emmy Von N., *remplacement d'un symptôme par un autre* dans celui de Miss Lucy R., *colère et réapparition des symptômes* pour Elisabeth v. R. après la trahison de son secret¹⁹. Si Freud admet que le procédé cathartique se réduit à un traitement symptomatique qui « n'agit nullement sur les causes déterminantes de l'hystérie²⁰ », il se laisse néanmoins aveugler par certains de ses avantages

¹⁴ *Ibid.*, p. 67-68.

¹⁵ Cf. *Ibid.*, p. 5 : « c'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique »

¹⁶ *Ibid.*, p. 39.

¹⁷ *Ibid.*, p. 223.

¹⁸ *Ibid.*, p. 39.

¹⁹ Freud intervient en effet directement auprès de la mère de la jeune femme pour évaluer si une union avec son beau-frère est possible. Quand celle-ci apprend que Freud a confié à sa mère son amour pour son beau-frère, Elisabeth le prend très mal et son état se dégrade de nouveau.

²⁰ *Ibid.*, p. 210.

au point, en conclusion de son ouvrage, de le comparer aux techniques chirurgicales de pointe de son époque !

Ce qu'il entrevoit d'emblée comme l'impossibilité de liquider toute la charge d'excitation contenue dans les symptômes hystériques ne va pas cesser de se rappeler à lui tout au long de ses élaborations. Il lui faudra cependant du temps, plus de vingt ans, avant d'admettre pour de bon le caractère incurable des névroses, marquées au même titre que les rêves par un point d'ombilic ininterprétable. Il sera mis progressivement sur la trace du refoulement primordial, impossible à dépasser.

Avant de nous aventurer sur cette question, rappelons un **premier franchissement dans la pensée de Freud**, qui a l'intérêt de nous introduire au lien que ce dernier établit très tôt entre les symptômes et les fantasmes des malades. Dès 1897, comme il en rend compte dans une lettre adressée à Fliess²¹, il prend ses distances avec sa théorie de la séduction. Sur la base de ses observations cliniques, il fait le constat que le développement de l'hystérie ne s'origine pas nécessairement d'un « attentat sexuel » réellement vécu durant l'enfance, mais qu'**elle peut éclore à partir de rêveries diurnes, de rêves, de désirs, de motions inconciliables** avec la morale ou les idéaux du sujet. Pensons ici à la jeune Elisabeth v. R. éprise de son beau-frère, à Dora passionnée par ses fantasmes puisés dans les confidences et la féminité secrète de Madame K., mais aussi au supplice de l'Homme aux rats, moteur d'une satisfaction inconsciente dont les symptômes obsessionnels n'étaient au bout du compte que des rejets.

J.-A. Miller nous signale un texte de Freud, de 1908, qui définit précisément le **lien de causalité entre le symptôme et le fantasme**. Je le cite : « Dans ces années-là, Freud se consacre à la question du fantasme [...] à la question du rapport du fantasme et du symptôme. C'est là que nous trouvons ce texte qui s'appelle *Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité* [...] à cette date, le fantasme apparaît comme le nom propre du refoulé²² ». L'année suivante, Freud publie ses *Considérations générales sur l'attaque hystérique*,

²¹Freud S., Lettre à Fliess, *La naissance de la psychanalyse*.

²² Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 24 novembre 1982, inédit (p. 29).

qui reprend la même thèse : **le fantasme est la cause du symptôme**, « les fantasmes inconscients constituent le stade psychique qui précède immédiatement toute une série de symptômes hystériques²³ » le note autrement Freud.

Les fantasmes s'apparentent à « des satisfactions de désir, issues de la privation et de la nostalgie ; ils portent à juste titre le nom de « rêves diurnes » [...] Ces rêves diurnes sont investis d'un grand intérêt [...] très pudiquement mis à l'abri comme s'ils comptaient parmi les biens les plus intimes de la personnalité [...] Les fantasmes inconscients [...] furent autrefois des fantasmes conscients [...] oubliés intentionnellement [...] tombés dans l'inconscient du fait du « refoulement » [...] Le fantasme inconscient, donc, a une très importante relation avec la vie sexuelle de la personne, il est en effet identique au fantasme dont celle-ci s'est servi pendant une période de masturbation pour obtenir la satisfaction sexuelle²⁴ ». Voilà quelques indications prélevées directement dans le texte de Freud et relatives à une définition possible du fantasme que la formule condensée de Miller, *le fantasme le sujet s'y plaît*, mettait en perspective.

Dans son article de 1908, Freud, sur la base du lien étroit qu'il identifie entre les symptômes et les fantasmes, non seulement **affine le procédé de sa technique** psychanalytique, mais aussi développe **la définition du symptôme hystérique**. La méthode de la psychanalyse « permet, à partir des symptômes, de deviner tout d'abord ces fantasmes inconscients et ensuite de les rendre conscients chez le malade²⁵ ». Avec cette approche, Freud va donc largement déployer sa conception du symptôme hystérique, et tout particulièrement son attache à la vie sexuelle des patients. La prise en compte de la puissance des fantasmes dans l'économie psychique – et de leur effet dans le développement des symptômes – confirme **l'étiologie sexuelle des névroses**. Si, à la sortie de l'École de Charcot, il rougissait de la connexion

²³ Freud S., « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 151.

²⁴ *Ibid.* p. 150-151.

²⁵ *Ibid.*, p. 152.

entre l'hystérie et le thème de la sexualité²⁶, Freud défend désormais ardemment cette hypothèse, au point de faire du **symptôme de conversion et de la satisfaction sexuelle les deux faces d'une même pièce**. Son développement des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, publié trois ans plus tôt, lui a donné l'assurance qui lui faisait défaut au début de sa théorisation.

Il nous livre une **définition du symptôme hystérique plus précise**, composée de neuf caractéristiques. En voici quelques-unes : « Le symptôme hystérique est la réalisation d'un fantasme inconscient servant à l'accomplissement d'un désir [...] [il] sert à la satisfaction sexuelle [...] [et plus précisément, il] correspond au retour d'un mode de satisfaction sexuelle qui a été réel dans la vie infantile et qui depuis lors a été refoulé [...] Le symptôme hystérique survient comme compromis entre deux motions d'affect ou motions pulsionnelles opposées, dont l'une s'efforce de donner expression à une pulsion ou composante de la constitution sexuelle tandis que l'autre s'efforce de réprimer la première²⁷ ».

Freud en vient ensuite au **statut bisexuel du fantasme**. Miller souligne le caractère surprenant de cette dernière indication qu'il situe comme « un résidu des théories de Fliess, de son ami Fliess, sur la bisexualité²⁸ ». Cette approche est un *brouillage* qui conduit à aborder la sexualité en termes de rôle sur le plan imaginaire. L'introduction du *primat du phallus* pour les deux sexes, par Freud dans son article *L'organisation génitale infantile*²⁹, mettra Lacan sur les traces de l'unicité du signifiant phallique – pour représenter le sexe dans l'inconscient – et du *non-rapport sexuel*. Cela lui ouvrira la voie à une **appréhension du fantasme débarrassée de la logique imaginaire** dans laquelle son prédécesseur s'embrouillait.

²⁶ Cf., Freud S., et Breuer J., *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 208-209 : « A peine sorti de l'École de Charcot, je rougissais de la connexion entre l'hystérie et le thème de la sexualité, à peu près comme les patientes elles-mêmes le font en général. »

²⁷ Freud S., « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », *op. cit.*, p. 153.

²⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 24 novembre 1982 (p. 30).

²⁹ Cf. Freud S., « L'organisation génitale infantile », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 114 : « Il réside donc en ceci que, pour les deux sexes, un seul *organe génital*, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital mais un primat du *phallus*. »

L'année suivante, Freud aborde l'attaque hystérique avec le même raisonnement. **L'attaque hystérique, tout comme le symptôme, est un « substitut à une satisfaction auto-érotique³⁰ »**. Elle est un autre mode d'expression du fantasme, tout comme le rêve, et donc accessible à l'interprétation. Dans l'attaque, « la malade entreprend d'exécuter les faits et gestes des deux personnes intervenant dans le fantasme³¹ ». Rappelant le statut bisexuel du fantasme, Freud donne alors l'exemple suivant : « la malade arrache son vêtement d'une main (en tant qu'homme) tandis que de l'autre (en tant que femme) elle le tient serré contre son corps³² ».

J.-A. Miller fait, de cette posture contradictoire, **l'emblème de l'hystérie** « où le sujet mime à la fois un attentat à la pudeur et sa défense³³ ». Notons que, selon lui, il ne s'agit pas tant d'une bisexualité mais plutôt de l'impossibilité de situer le sexe dans le fantasme. C'est ce qui conduira Lacan, nous dit plus loin J.-A. Miller, à poser l'objet du fantasme, l'objet α , comme asexué.

L'attaque hystérique, telle qu'elle est appréhendée par Freud, a l'intérêt de mettre en évidence **la dimension pantomimique du fantasme**, ce qui redouble la difficulté pour situer ce dernier. Je cite encore J.-A. Miller : « d'un côté, le fantasme est au plus secret du sujet et comme son bien le plus intime [...] d'un autre côté, ça s'étale dans la pantomime de l'intrigue hystérique qui fait le quotidien parfaitement repérable du comportement de ce sujet³⁴ ». À la fois caché et mis en lumière, tour à tour protégé ou livré en offrande, incarnation simultanée de Diane et Actéon³⁵, le fantasme s'apparente à un *accordéon*³⁶. Resserré, il se réduit à une phrase, comme dans l'article de

³⁰ Freud S., « Considérations générales sur l'attaque hystérique », *Névrose, psychose et perversions*, *op. cit.*, p. 163.

³¹ *Ibid.*, p. 162.

³² *Ibid.*, p. 162.

³³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 1^{er} décembre 1982, p. 37.

³⁴ *Ibid.*, p. 36.

³⁵ Cf. Cours de Miller : référence au mythe de Diane et Actéon, p. 13 : « je peux me contenter de vous le donner comme l'emblème [...] l'excellence du fantasme, Diane et Actéon ».

³⁶ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, p. 37.

Freud « Un enfant est battu » ; ouvert, il est l'équivalent de la réalité du sujet, prise toute entière dans sa matrice.

Faisons un bon en avant pour nous pencher sur l'article de Freud que nous venons de citer : « Un enfant est battu », publié en 1919. C'est une contribution cruciale dans son œuvre sur le fantasme. La connexion entre le fantasme et le symptôme n'est plus le cœur de la préoccupation freudienne. C'est bien plus **son lien avec le refoulement originaire et le masochisme primordial qui est indexé** ici. Selon Miller, Freud tente « de nous expliquer en quoi un sujet peut faire de la satisfaction avec de la douleur³⁷.

Freud découvre, non sans étonnement, que la représentation fantasmatique "un enfant est battu" est avouée par un nombre significatif de patients qui s'engagent dans un traitement psychanalytique. Il précise que dans le cadre de sa recherche, il se limite au matériel apporté par des personnes féminines. À ce fantasme, qui apparaît à l'issue du complexe d'Œdipe, sont connectés des sentiments de plaisir et une recherche de satisfaction sexuelle par la masturbation. **Qui est l'enfant battu ?** se demande Freud. L'auteur du fantasme lui-même ou un autre enfant ? **Et qui bat l'enfant ?**

L'enfant battu n'est pas l'auteur du fantasme mais souvent un petit frère ou une petite sœur. Cela laisse à priori penser à Freud que **le fantasme n'est pas masochiste**. Celui qui bat est clairement identifié comme le père de la patiente. Une première phase du fantasme se formule ainsi : « Le père bat l'enfant *hai par moi*³⁸ ». **Freud identifie une deuxième phase du fantasme, la plus importante, source de plaisir et donc indubitablement masochiste**. L'enfant battue est la patiente elle-même : « *Je suis battue par le père* ». Expression de la deuxième étape du fantasme, qui « n'a jamais eu d'existence réelle. Elle n'est en aucun cas remémorée [...] Elle est **une construction dans l'analyse**³⁹ » nous précise Freud. Une troisième phase du fantasme enfin est rapportée. Elle ressemble à la première, mais ce n'est plus le père qui bat et l'enfant battu est indéterminé. Cette dernière phase du

³⁷ *Ibid.*, p. 4.

³⁸ Freud S., « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 225.

³⁹ *Ibid.*, p. 225.

fantasme est source d'une forte excitation qui incite à la satisfaction sexuelle par la masturbation.

Dans la première phase, qui est celle du temps de l'amour incestueux, le fantasme satisfait clairement la jalousie de l'enfant vis-à-vis d'un puiné et l'accomplissement du désir d'inceste. Mais, « **aucune de ces amours incestueuses ne peut échapper à la fatalité du refoulement**⁴⁰ » nous rappelle Freud.

D'un côté, le refoulement serait **porteur de l'interdit de l'inceste et donc source d'une conscience de culpabilité** en réponse aux motions pulsionnelles incestueuses. Cette conscience de culpabilité agirait directement sur le fantasme en faisant de son auteur l'objet des coups du père, en repréailles.

D'un autre côté, s'orientant sur sa théorie de l'organisation génitale infantile qu'il publiera quatre ans plus tard, Freud avance que **ce même refoulement conduit à une régression de la phase génitale au stade antérieur sadique-anal**, sans annuler la dimension libidinale : "le père m'aime" devient "le père me bat". Le fait d'être battu est donc un mixte de conscience de culpabilité et d'érotisme, « il n'est plus seulement la punition pour la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci et, à cette dernière source il puise l'excitation libidinale [...] Mais cela est précisément l'essence du masochisme⁴¹ ».

Freud, de manière saisissante, parvient à opérer **un nouage entre fantasme, refoulement et masochisme**. Le fantasme porte la trace du double effet du refoulement : castration et à la fois possibilité d'une satisfaction sexuelle issue du masochisme.

Freud, comme nous le rappelle J.-A. Miller, propose « **une lecture œdipienne**⁴² » du fantasme. À ce stade, il fait en effet du Complexe d'Œdipe *le complexe nucléaire de la névrose*⁴³ et identifie la sexualité infantile soumise au **refoulement comme la force principale de la formation du symptôme**. Si sa lecture du fantasme est, en un sens, réductrice, elle donne néanmoins

⁴⁰ *Ibid.*, p. 228.

⁴¹ *Ibid.*, p. 229.

⁴² Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 15 décembre 1982 (p. 61).

⁴³ Freud, « Un enfant est battu », *op. cit.*, p. 243.

à Lacan tous les ingrédients dont il pourra se servir pour sa propre conceptualisation, que le mathème $\$ \leftrightarrow \alpha$, condense.

Toutes les pulsions ne sont pas éradiquées par le refoulement, elles ont le pouvoir de *déjouer ses desseins*⁴⁴. C'est en effet une autre façon de dire que toute la jouissance ne pâtit pas de l'aliénation signifiante, il subsiste un reste que le fantasme appareille.

Ce développement de la thèse freudienne du fantasme – qui fait valoir sa fonction de producteur d'excitation pour une atteinte de satisfaction sexuelle, en dépit du refoulement des motions pulsionnelles primaires – nous a mis sur la trace du masochisme. Cette découverte anticipe sans doute le tournant de l'année suivante où Freud va théoriser son *Au-delà du principe de plaisir*⁴⁵. **Le masochisme de la deuxième phase du fantasme "Un enfant est battu" porte en lui le germe de la satisfaction paradoxale puisée dans le symptôme et au-delà sa résistance**. Freud en avait pourtant eu un aperçu chez ses premières patientes hystériques ; rappelez-vous Emmy, Lucy, Elisabeth, etc.

Il lui aura fallu attendre sa rencontre avec les traumatisés de guerre et ses observations du jeu de la bobine de son petit-fils, pour prendre acte de la *compulsion de répétition*⁴⁶ – qui met **un terme à la domination du principe de plaisir dans la vie psychique** – et être conduit à faire du masochisme un processus primaire. Je le cite : « Le masochisme, la pulsion qui se tourne contre le moi propre, serait donc en réalité un retour à une phase antérieure de cette pulsion, une régression. La formulation que j'ai à ce moment-là donnée du masochisme devait être modifiée dans ce qu'elle a de trop exclusif ; il pourrait être aussi un masochisme primaire, ce que je refusais alors⁴⁷ ».

⁴⁴ *Ibid.*, p. 243.

⁴⁵ Cf. Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1981.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 64.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 114.

Dans un autre article, *Le moi et le ça*, Freud, prolongeant sa nouvelle approche du fonctionnement psychique, propose une formule pour qualifier les résistances des patientes au traitement : « Elles témoignent de ce qu'on nomme la **réaction thérapeutique négative**⁴⁸ ». La maladie, les symptômes, sont porteurs d'un *bénéfice* auquel elles s'accrochent. Un sentiment de culpabilité est satisfait « dans l'état de maladie et ne veut pas renoncer à la punition par la souffrance⁴⁹ ».

Cette réaction thérapeutique négative, J.-A. Miller l'épingle comme l'indice chez Freud de **l'effet paradoxal de l'interprétation du symptôme par le sens** : « Vous espérez résorber le symptôme en interprétant, en donnant du sens [...] à l'interpréter, vous nourrissez le symptôme⁵⁰ ». Freud, en 1920, est très conscient des limites de sa technique psychanalytique. Si « La psychanalyse était avant tout un art de l'interprétation⁵¹ », son but de rendre conscient l'inconscient pour venir à bout des symptômes se heurte à l'impossibilité de lever l'intégralité du refoulement. L'essentiel n'en est peut-être même pas approché, nous dit Freud. La remémoration des événements passés ou du matériel refoulé ne va pas de soi, les patients ont plutôt tendance à « répéter le refoulé comme expérience vécue dans le présent⁵² ». Enfin, à la place de la névrose antérieure est maintenant en place une névrose de transfert dont la tâche, qui revient au médecin, est d'en limiter au maximum l'extension. **L'idéal thérapeutique de Freud est largement dépassé**, envisageons-le comme le prix à payer à mesure qu'il cerne d'autant plus finement les points de fixité du fonctionnement psychique.

Concentrons maintenant notre attention sur *Le problème économique du masochisme*, publié en 1924. **La pulsion de mort a été identifiée**. Le dualisme pulsionnel dans la vie psychique, l'opposition *Éros* et *Thanatos*, est la toile de fond d'une approche renouvelée du masochisme accessible par les fantasmes. Être bâillonné, attaché, battu, fouetté, sont autant de formes que les fantasmes des personnes masochistes peuvent prendre. Ils concordent

⁴⁸ Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, p. 293.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 293.

⁵⁰ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 19 janvier 1982 (p. 91).

⁵¹ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 63.

⁵² *Ibid.*, p. 64.

avec les dispositifs réels des pervers masochistes. Freud nous donne une indication : « le masochiste veut être traité comme un petit enfant en détresse et dépendant, mais il veut être surtout traité comme un enfant méchant⁵³ ». Freud définit le masochisme comme **le plaisir de la douleur**⁵⁴ et en distingue trois formes : le masochisme érogène, le masochisme féminin et le masochisme moral.

La découverte de la pulsion de mort conduit Freud à la lier à la libido. L'union entre les deux espèces de pulsion prendrait des formes différentes : alliage, domptage de l'une sur l'autre, désunion, etc. Le masochisme se tiendrait au plus près de ces différents amalgames pulsionnels. « Ce masochisme serait donc un témoin et un vestige de cette phase de formation dans laquelle s'est accompli cet alliage, si important pour la vie, de la pulsion de mort et d'Éros » nous indique Freud.

La libido aurait pour tâche de rendre la pulsion de destruction inoffensive. D'une part, elle parviendrait à en dériver une partie vers l'extérieur. D'autre part, elle pourrait s'unir avec les résidus de pulsion de mort non évacués. Cette nouvelle composante de la libido est ce que Freud considère comme **le masochisme érogène**. Il ajoute que les pulsions de destruction ou le sadisme, tournés vers l'extérieur, pourraient être de nouveau introjectés et faire rage contre le Moi.

Freud s'intéresse alors à ce qu'il qualifie **de masochisme moral**. Il est lié au sentiment de culpabilité inconscient, à l'origine du **besoin de punition** exaucé dans la névrose. « La satisfaction de ce sentiment de culpabilité inconscient est peut-être le poste le plus considérable du bénéfice de la maladie [...] la souffrance qui accompagne la névrose est précisément le facteur par lequel celle-ci devient précieuse pour la tendance masochiste⁵⁵ ». **La conscience de culpabilité est l'effet d'une tension entre le Moi et le Surmoi**. « Héritier fondamental du complexe d'Œdipe⁵⁶ », comme nous le rappelle J.-A. Miller

⁵³ Freud S., « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, *op. cit.*, p. 290.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 289.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 293.

⁵⁶ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 15 décembre 1982 (p. 62).

dans son cours, le Surmoi est l'instance psychique qui assure la fonction de la conscience morale. **Le sadisme du Surmoi n'échappe pas à Freud.** Le Surmoi peut se montrer *dur, cruel, inexorable*⁵⁷ à l'égard du Moi qui réagit à ses exigences par des sentiments d'angoisse. *L'Être-suprême-en-méchanceté*, que Lacan prélève chez Sade, pourrait être l'un des noms du Surmoi, souligne ailleurs J.-A. Miller⁵⁸. **La soumission du Moi ne réduit en rien la sévérité du Surmoi.** Freud nous indique qu'au contraire, « la conscience morale devient d'autant plus sévère et sensible que la personne s'abstient d'agression contre d'autres⁵⁹ ». **La répression culturelle des pulsions accentue la férocité du Surmoi** et participe donc du retournement du sadisme contre la personne. Freud nous alerte sur le **caractère dangereux du masochisme moral**, mixte de pulsion de mort et de satisfaction libidinale, il est ce qui conduit à agir contre ses intérêts et même, à un niveau supérieur, à anéantir sa propre existence réelle.

À partir d'un fantasme qu'il aurait pu considérer hâtivement comme insignifiant, sur la base de sa construction dans l'analyse, suivant à la lettre sa phrase cachée *Je suis battue par le père*, Freud a dégagé des élaborations cruciales pour penser le fonctionnement psychique. Au travers de la tension entre le Surmoi et le Moi, il a mis en évidence une satisfaction paradoxale, produit de l'alliage d'*Éros* et *Thanatos*, le masochisme, autrement dit un plaisir de la douleur. **Ce masochisme qui s'indexe dans les fantasmes permet à Freud d'envisager la névrose sous un autre jour.** Avec la souffrance qu'elle comporte, elle assure l'accomplissement du besoin de punition et avec lui un précieux bénéfice ! La réaction thérapeutique négative, nous l'avons indiqué plus haut, en est l'indice. Cette logique met ainsi en évidence que **là où le sujet se plaint, il jouit !** « Il y a une jouissance qui est prise dans le symptôme⁶⁰ » nous confirme J.-A. Miller.

⁵⁷ Freud S., « Le problème économique du masochisme », *op. cit.*, p. 295.

⁵⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 8 décembre 1982 (p. 56).

⁵⁹ Freud S., « Le problème économique du masochisme », *op. cit.*, p. 297.

⁶⁰ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 13 avril 1982 (p. 183).

Le symptôme, Freud le mettra à nouveau à l'honneur dans son essai *Inhibition, symptôme et angoisse*⁶¹. Sa lecture s'apparente à une plongée dans le grand bain de la pensée freudienne. On y retrouve en effet l'essentiel de ce qu'il a élaboré tout au long de son œuvre sur le fonctionnement de l'appareil psychique et, notamment, sur les connexions entre ses différentes instances. Il y définit ainsi le Moi comme « **le véritable lieu de l'angoisse**⁶² » et comme « **théâtre de la formation du symptôme**⁶³ ». Le Moi est face à un danger interne continu, celui des prétentions pulsionnelles issues du Ça et parallèlement soumis aux exigences incessantes du Surmoi. Pour se protéger, **le Moi a plusieurs moyens de défense que sont le refoulement, la régression de la pulsion ou encore les formations réactionnelles**. « Le symptôme est le fruit de la motion pulsionnelle lésée par le refoulement⁶⁴ » nous indique Freud. **Corps étranger**⁶⁵, le symptôme suscite à la fois le rejet, tout comme la motion pulsionnelle initiale dont il est l'effet, mais aussi la tentative du Moi de l'intégrer à son ensemble, ce qui « amplifie la fixation de ce dernier⁶⁶ ».

C'est l'**angoisse provoquée par la menace de castration issue du complexe d'Œdipe qui suscite le refoulement**. Pour l'illustrer, Freud se réfère au cas du Petit Hans, dont la phobie du cheval indique selon lui la tentative de résolution d'un conflit entre des motions pulsionnelles ambivalentes à l'égard du père. La haine du père a été refoulée, mais les motions incestueuses à son endroit sont toujours très actives, elles ont seulement subi un abaissement régressif au stade sadique-anal, comme l'indique la crainte d'être dévoré. Le cheval, substitut du père par la dimension incestueuse qu'il met en jeu, active donc la menace de castration et son signal : l'angoisse du petit garçon.

⁶¹ Freud S., « Inhibition, symptôme et angoisse », *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2014.

⁶² *Ibid.*, p. 175.

⁶³ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 104.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 107.

« La formation du symptôme triomphe lorsqu'on parvient à imbriquer interdiction et satisfaction⁶⁷ » : Freud reprend là son idée selon laquelle **le symptôme est un compromis entre deux tendances opposées**. « La tendance à annuler un événement traumatique se révèle souvent comme un motif de premier ordre de formation de symptôme⁶⁸ », nous rappelle-t-il plus loin. L'occasion lui est donnée de décliner à nouveau les différentes formes du refoulement, en fonction de la névrose en jeu : amnésie pour l'hystérie, annulation et isolation pour l'obsessionnel, etc.

En annexe de son essai, Freud revient sur l'ensemble des résistances auxquelles se heurte le procès de l'analyse et qui en limite la portée. De celles-ci, il épingle celle opérée par le Surmoi, reconnue en dernier lieu comme *la plus obscure*⁶⁹ et s'opposant plus que toute autre à sa technique et à la guérison. **C'est donc sur la force du Surmoi que se conclut le cheminement freudien sur le symptôme.**

La figure du Surmoi, *l'Être-suprême-en-méchanceté* de Sade, n'est-ce pas là le nom ultime de la jouissance mauvaise, appareillée, tamponnée, tant par le fantasme que par le symptôme ?

« **Filet jeté sur la jouissance**⁷⁰ », le fantasme en protège ; **témoin de la castration**, le symptôme en porte les stigmates.

Voici ce que je retiens pour cette fois de l'œuvre de Freud, invité par les hystériques à traiter leur jouissance, mixte de fantasme et de symptôme. En suivant leurs plaintes et leurs rêves, il aura su se faire l'interprète de leurs tourments et de leur monde intérieur. Ce chemin qu'il aura frayé, Lacan continuera de l'arpenter, toujours plus tourné en direction du réel !

⁶⁷ *Ibid.*, p. 130.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 143.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 209.

⁷⁰ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne », *op. cit.*, cours du 24 novembre 1982 (p. 29).

La pulsion de Freud à Lacan

1. La pulsion freudienne : 3 moments clés

Freud cherche très tôt à construire un modèle explicatif de l'origine de la vie psychique et de l'énergie qui y est mobilisée. Il introduit alors le concept de pulsion, qu'il modifiera au long de 30 années de recherche et de pratique de l'analyse. Ses remaniements majeurs seront induits par les faits – cliniques ou de civilisation – qu'il observera. Notons d'emblée, dans sa construction de ce concept fondamental, trois moments décisifs : une intuition fulgurante, une formalisation progressive, puis une refonte du concept contenant (ou anticipant) son dépassement.

L'intuition fulgurante est celle du Freud de 1896. Avec l'*Esquisse d'une psychologie*¹, il cherche à établir un modèle explicatif englobant la vie psychique et somatique. Il veut rendre compte de cette force qui pousse à accomplir certaines actions. Pour cela, il considère que l'enfant, le petit d'homme, arrive au monde dans un tel état de néoténie (de prématuration) que cette « détresse originaire », nécessitant un « prochain secourable », est déterminante pour son existence. Il étudie la tension mobilisée par cette impossible survie instinctive. Sa compréhension des phénomènes vitaux repose sur un modèle quantitatif, c'est-à-dire qu'il estime que l'énergie des excitations est mesurable, qu'elle peut s'accumuler, se décharger, et que tous ces déplacements d'excitations sont quantifiables.

Mais son *Esquisse*, a la particularité de mêler deux perspectives apparemment hétérogènes. D'un côté, comme je viens de l'indiquer, Freud a comme principe une conception quantitative des processus psychiques, il les étudie comme des « éléments matériels² » ; d'un autre côté, il considère des éprouvés – tels que : « plaisir et déplaisir », « l'urgence de la vie », « la dérélliction » –, le tout étant noué dans ce qu'il nomme « une puissance en

¹ Freud S., *Esquisse d'une psychologie*, Edition Scripta, Érès, 2019.

² *Ibid.*, introduction.

tant que volonté : le rejeton des pulsions³ ». Notons que c'est ici la première apparition du mot pulsion (*Trieb*) dans ses œuvres. Ici, l'élan pulsionnel est en direction d'un objet visé pour satisfaire la soif ou la faim, mais aussi le registre sexuel. Dans l'*Esquisse*, lorsque l'objet est obtenu, le sujet connaît la satisfaction. Nous verrons que plus tard, Freud va concevoir autrement la notion d'objet.

La formalisation progressive

À l'étape suivante de ses travaux, la pulsion freudienne concerne la description de la sexualité. Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), il montre qu'il y a chez l'enfant des pulsions (pulsion orale et anale) comparables aux perversions adultes. Les pulsions sexuelles ne se présentent pas organisées chez l'enfant, ce sont des « pulsions partielles » qui suivent chacune leur évolution propre. Elles vont pouvoir s'inscrire par la suite sous le primat de ce qu'il nomme « la génitalité », sorte d'aboutissement psychique et sexuel supérieur selon Freud.

Il construit le concept de pulsion avec quatre composantes. La source : une zone du corps, un organe. L'excitation de cet organe en fera la zone érogène d'où provient la pulsion. La poussée : concerne la tension et la décharge, cette poussée est permanente, ce qui la distingue de l'instinct. Le but : l'apaisement de l'excitation. L'objet de la pulsion sera alors ce en quoi celle-ci peut atteindre son but.

Nous venons de voir que l'exigence pulsionnelle est constante, insistante. La pulsion exige sa satisfaction, c'est son but, sa mission. Il y a un afflux d'excitations inévitables et continues, qui dérange le principe de plaisir, dévolu à maintenir au plus bas le niveau d'excitation.

Bien qu'il lui attribue une provenance corporelle, Freud établira progressivement la pulsion comme « un concept-limite entre le psychisme et le somatique ». C'est ce « représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique en conséquence de sa

³ Freud S., *Esquisse d'une psychologie*, op. cit., chap. 10, « Les conductions psy », note de bas de page n°1, p. 57.

liaison au corporel⁴ ». Il considère que l'analyse opère sur ce représentant psychique de la pulsion.

C'est en 1915 qu'il décrit de façon rigoureuse les possibles transformations des pulsions selon quatre « destins » :

- 1) le « **renversement** dans le contraire » (ce qui correspond à renversement sur un axe activité-passivité) et :
- 2) le « **retournement** sur la personne propre » (ce qui correspond à un axe moi-autre ($\alpha-\alpha'$)).
- 3) Il ajoute qu'une pulsion peut aussi être « déviée quant au but » – c'est la **sublimation** – ou bien :
- 4) trouver sa satisfaction dans le symptôme – c'est le **refoulement**.

Nous avons vu précisément, avec le texte d'Audrey Prévot, que le symptôme est une manifestation du refoulement, causée par la satisfaction substitutive de la pulsion. Plus précisément, les inhibitions forment des symptômes pour détourner les pulsions de leur expression directe, pour les refouler. Freud attribue au symptôme la signification d'un compromis entre pulsions et instances répressives de la personnalité (le moi et le surmoi). Le symptôme est donc un mode de satisfaction de la pulsion, il peut avoir valeur d'appareillage. Suivons Freud lorsqu'il dit que l'«on peut présenter ces différents destins pulsionnels comme des modes de la défense contre les pulsions. » Ces modes de défenses seraient alors des appareillages de la pulsion, le sujet se défendrait ainsi de **l'exigence pulsionnelle**.

Ce sont donc quatre destins que Freud discerne pour les pulsions et, selon lui, l'expérience de la psychanalyse tient sa valeur de la modification du destin des pulsions. Il y a cependant un reste, **un résidu pulsionnel**, qui s'avère irréductible à l'expérience de l'analyse, autrement dit une part qui ne peut pas se lier au signifiant.

Revenons brièvement sur l'objet, l'une des quatre composantes de la pulsion. Rappelons qu'au début, Freud a l'idée que la pulsion va vraiment atteindre l'objet. En séparant le but de la pulsion (qui est la satisfaction) et son objet, Freud montre ensuite qu'il n'est pas essentiel à la pulsion d'atteindre un

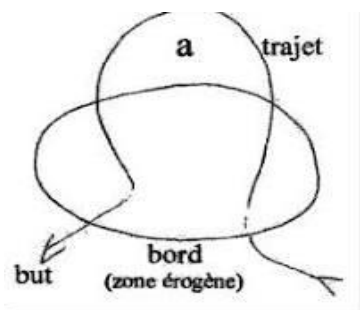
⁴ Freud S., « Pulsion et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, p. 17.

objet spécifique. Elle se déplace et peut investir un objet externe ou une partie du corps propre.

Cela le conduit à une première avancée : tout d'abord, l'objet est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion. Celle-ci existe indépendamment de l'objet, qui n'est choisi qu'en fonction des rencontres du sujet. L'objet est donc substituable et contingent. La clinique montre combien un intérêt ou un attachement peut facilement se convertir en un autre, combien un objet que l'on croyait essentiel peut finalement se révéler indifférent.

Une deuxième avancée, encore plus décisive, mènera ensuite à un changement de statut de l'objet. Ainsi, la pulsion orale, en tant que pulsion sexuelle, ne vise pas la nourriture. Elle concerne un objet qui ne se réduit à aucun des objets concrets qui se substituent l'un à l'autre, elle vise un objet qui ne peut que manquer. Freud montre que l'objet étant toujours déjà perdu, la pulsion ne peut que le « rater » – à comprendre comme un ratage « obligé », car il faut que l'objet soit perdu pour causer le désir. Il note que c'est une fois repu, que l'enfant suçote ses lèvres ou son pouce à la recherche d'une autre satisfaction, qui toucherait à l'objet perdu, que l'allaitement (ou la caresse) lui auraient fait miroiter.

Le propre de la pulsion est donc de tracer une boucle en contournant l'objet, sans jamais obtenir une pleine satisfaction ; le circuit est toujours à recommencer. Freud souligne cet écart, jamais comblé, entre ce qui est réclamé par la pulsion et la satisfaction obtenue.



Nous devons ce schéma⁵ à Lacan ; j'anticipe un peu sur la suite du texte. Avec ce circuit, Lacan montre que « ce qui est fondamental, au niveau de chaque pulsion, c'est l'**aller et retour** où elle se structure⁶ ».

Lacan va s'appuyer sur cette avancée décisive de Freud. Je cite Lacan : « cet objet n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide, occupable nous dit Freud, par n'importe quel objet, et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu petit α . [Cet objet] introduit de ce fait qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant⁷ ». Cet objet, Lacan l'appelle donc petit α . Nous reviendrons parfois, au long de cette année, sur cet objet α , à concevoir dans son rapport au désir ou encore au fantasme.

C'est donc au principe même de la pulsion de ne jamais atteindre la satisfaction, ce que Lacan formalise avec ce schéma, un circuit qui tourne autour d'un **creux**.

Pour Freud, « La **différence** entre le plaisir de satisfaction exigé et celui qui est obtenu est à l'origine de ce facteur qui nous pousse, ne nous permet jamais de nous tenir à une situation établie mais nous presse, indompté toujours en avant⁸ ». Il y a donc un facteur qui cause la poussée, toujours en avant.

Dans « Pulsions et destins des pulsions », il ne reprend pas la totalité des pistes ouvertes dans ses premiers travaux avec *l'Esquisse*, écartant en particulier la dimension des « **représentations verbales** », c'est-à-dire l'empreinte de l'Autre. Les pulsions – qui sont muettes – ont un lieu, une réserve qu'il fait équivaloir à un réservoir et qu'il nomme le *ça*.

D'emblée, dans la théorie freudienne, la pulsion sexuelle est mise en tension avec d'autres pulsions. Freud avancera successivement plusieurs constructions qui prennent à chaque fois un mode binaire, une mise en tension de deux pôles antagonistes.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Le Seuil, p. 163.

⁶ *Ibid.*, p. 162.

⁷ *Ibid.*, p. 164.

⁸ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, p. 87.

La refonte du concept contenant (anticipant) son dépassement.

Au début des années 1920, Freud énonce que ce n'est pas le principe de plaisir qui domine le cours des processus psychiques.

En écoutant les soldats de la Grande Guerre, atteints de névrose traumatique, il constate une fixation au traumatisme qui se reproduit en boucle dans un circuit et aussi, paradoxalement, une étrange satisfaction. Cette fixation et cette satisfaction résistent au travail analytique. Une compulsion à la répétition se manifeste aussi chez des sujets, dans la répétition des échecs et des épisodes tragiques de leur vie, donnant l'impression qu'un destin néfaste les poursuit. Freud verra ces destins comme préparés par le sujet lui-même et déterminés par des influences de la petite enfance.

Il reconnaît, dans ces manifestations de la répétition, quelque chose de la nature de la pulsion qui pousse vers le **rétablissement d'un état antérieur**. Allant au-delà de sa conception de la pulsion en tant que poussée vers le développement, il met à jour cette dimension conservatrice. (Binarisme *Éros* et *Thanatos* avec intrication pulsionnelle) C'est un tournant essentiel. Freud prend acte qu'une force de répétition est à l'œuvre. Une inertie tenace du symptôme procure au sujet une satisfaction à laquelle il tient inconsciemment, bien plus qu'à son bien. Ceci introduit sa seconde topique (1918) et fonde sa nouvelle théorie des pulsions (1920)⁹. Freud considère alors que le noyau de la pulsion est le masochisme primaire. L'évènement traumatique se répète par cette satisfaction paradoxale liée au déplaisir.

La mise au premier plan de la pulsion de mort indexe chez l'être humain cette part dénaturée qui a très tôt intéressée Freud et qui a fait scandale à l'époque et encore aujourd'hui. *Malaise dans la civilisation* (1930) démontre la dissymétrie entre l'aspiration individuelle au bonheur et les exigences de la civilisation. L'inscription dans une collectivité nécessite un **renoncement** à une part de satisfactions pulsionnelles, aussi bien érotiques qu'agressives. Or, la satisfaction à laquelle on a renoncé, pour pouvoir vivre avec d'autres, insiste à réclamer son dû. Le Surmoi freudien (conscience morale intériorisée), contraint le sujet au point qu'il se sentira coupable, qu'il consente ou renonce à sa satisfaction. « Le surmoi est un parasite qui se nourrit des satisfactions qu'on lui apporte¹⁰ ». Pour Freud, cette culpabilité reste grandement

⁹ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*

¹⁰ Freud S., *Malaise dans la civilisation*, 1930.

inconsciente et ressurgit comme malaise, angoisse et mécontentement. *Éros* (la tendance à rassembler, unir et lier) s'affronte à *Thanatos* (tendance générale de la pulsion vers l'inertie, la tranquillité définitive). Pour Freud – et pas davantage pour Lacan, l'harmonie n'est au programme du genre humain.

Revenons sur cet énoncé de Freud cernant la pulsion comme « une exigence de travail qui est imposé au qui nécessite la mise en place d'un appareillage, dès que ce corps du petit d'homme tombe dans le monde humain fait de parole. L'articulation entre la chair et la parole est à organiser pour attraper cette part acéphale qui exige irrévocablement sa satisfaction. Pour cela, le nouveau-né doit parvenir à une « entente » avec un « prochain secourable ». Voilà, venant de Freud, un montage qui fait de la pulsion un concept « hybride » avec quatre composantes, construit selon une binarité mêlée de liaison et de déliaison entre *Éros* et *Thanatos* et qui discerne quatre issues (ou destins) possibles à la pulsion.

2. La pulsion chez Lacan

a) **Le premier enseignement : architecture signifiante de la pulsion. Démontage de la pulsion¹¹.**

Pour Lacan, dans les années 50, la primauté du symbolique est assurée par les lois du langage. Tout cela est soutenu par l'existence d'un Autre, lieu de la détermination symbolique. Il continuera son enseignement des années 60 sur la base d'un ordre symbolique, qui structure le monde du nouveau-né avant même sa naissance. Il pose l'autonomie de la chaîne symbolique et fait du maniement de la parole une mortification de La Chose. Il va jusqu'à dire que les pulsions se structurent en termes de langage. Ce moment de son enseignement est une « domestication de la pulsion¹² ». L'entrée dans le symbolique est alors assimilée à la pulsion de mort. La parole opère une marque mortifiante sur le vivant.

Lacan continue, au long des années 60, son entreprise de signifiantiser les concepts de la psychanalyse, voulant affirmer la supériorité du symbolique et

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Le Seuil, chapitre XIII, p. 147.

¹² Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « L'Un tout seul », cours du 09/02/2011.

l'effacement que le signifiant instaure sur la jouissance. Pour lui, le signifiant mortifie la jouissance ; autrement dit, y opère une déperdition psychique en conséquence de sa liaison au corporel¹³ ». Nous avons là le motif.

À cette période, Lacan attrape la pulsion à partir des signifiants de la demande. « La régression qu'on met au premier plan dans l'analyse [...] ne porte que sur les signifiants (oraux, anaux, etc.) de la demande et n'intéresse la pulsion correspondante qu'à travers eux¹⁴ ».

Il écrit la pulsion $\$ \leftrightarrow D$, pour marquer son rapport à une demande établie comme inconsciente. Il fait usage de ce mathème pour établir la grammaire pulsionnelle qui logifie les trois temps que Freud avait établi à propos du regard (regarder - forme active ; être regardé - forme passive ; se faire voir - forme réfléchie). Lacan explique que les signifiants de la demande qui font la pulsion sont capables de métonymie, de substitution et de combinaison, et il généralise ces modalités structurales à l'ensemble des objets pulsionnels.

Les objets pulsionnels : Lacan reprend les objets liés à la pulsion orale et anale (ainsi nommés par Freud), auxquels il ajoutera le regard et la voix. En établissant que la pulsion est liée à la demande de l'Autre, Lacan échafaude la grammaire pulsionnelle. C'est une sorte d'appareillage à l'Autre qu'il construit ici, une architecture des pulsions.

Plus tard Lacan poursuit cette proposition d'une perte de jouissance consécutive à la morsure du signifiant. Selon lui, la marque qui en résulte accueillera une parcelle de jouissance qui viendra se mouler là. Selon l'expression de J.-A. Miller, « la jouissance se moule sur le signifiant¹⁵ ». Tout cela aurait aussi une structure d'appareillage, par lequel Lacan cherche à articuler le réel de la pulsion aux signifiants et au sujet du signifiant.

Par ailleurs, Lacan ne cessera d'affirmer au long de son enseignement « La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle¹⁶ ». Il insistera pour montrer que la pulsion freudienne est un montage.

¹³ Freud S., « Pulsion et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, p. 17.

¹⁴ Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, (1958), Le Seuil, p. 635.

¹⁵ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*, « Choses de finesse en psychanalyse », cours du 13/05/2009.

¹⁶ Lacan J., « Position de l'Inconscient » (1960), *Écrits*, Le Seuil, p. 849.

Reprenons un instant *Le Séminaire* « Les quatre concepts fondamentaux » et suivons la description de la pulsion par Lacan en tant que montage.

« Le montage de la pulsion [...] se présente comme n'ayant ni queue ni tête – au sens où l'on parle de montage dans un collage surréaliste [...] L'image [serait celle] d'une dynamo branchée sur la prise de gaz, une plume de paon en sort, et vient chatouiller le ventre d'une jolie femme [...] La pulsion définit selon Freud toutes les formes dont on peut inverser un pareil mécanisme¹⁷ ».

Lacan parle ici de montage « surréaliste » et continue sur quelques phrases, en proposant une variante de ce collage surréaliste, pour maintenir la vigueur du scandale apporté par la psychanalyse avec le concept de pulsion et souligner son désaccord avec la notion d'une hypothétique génitalité comme aboutissement psychosexuel (car il n'y a de pulsion que partielle).

Sa lecture de Freud – et le schéma du circuit de la pulsion autour de l'objet α – présente une perspective structurale de la pulsion où la place et le terme de l'objet sont pris séparément. La place est un creux, le terme est interchangeable, contingent.

b) Articulation fantasme et pulsion

L'enseignement de Lacan, dans les années 60, est aussi le moment où il articule le fantasme et la pulsion. Nous avons établi que l'expérience de la psychanalyse tient sa valeur de la modification du destin des pulsions. L'analyse opère sur le représentant psychique de la pulsion (ce que Lacan nommera des « signifiants » –, mais il y a un résidu, un reste pulsionnel irréductible à l'expérience de l'analyse, autrement dit une part qui ne peut pas se lier au signifiant. Nous verrons dans la séance de janvier, avec l'intervention de Rémy Baup, comment s'articulent précisément le fantasme, comme appareil signifiant, et la pulsion.

c) Corps, organisme et libido pour Lacan

Restons pour l'instant sur ce premier temps de l'enseignement de Lacan.

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Le Seuil, p. 154.

En 1960, quand il fait référence à la libido freudienne, c'est pour la situer comme instrument de l'organisme et la faire ainsi équivaloir à un organe¹⁸. Dans ce Congrès de Bonneval (1960), Lacan dit « reconnaître la structure de montage que Freud a conféré à la pulsion ». Ce que Freud nomme *Schub*, « poussée », Lacan le traduit par « coulée » (Cf. *Trieb*, qu'il traduit par "dérive", pour souligner la force d'inertie de la pulsion) et précise que cette poussée n'est pas la décharge de la pulsion, mais plutôt « l'évagination aller et retour d'un organe ». Cette poussée est donc ici conçue comme l'évagination d'un organe que serait la libido. Étrange organe qui sort de son orifice (un bord pulsionnel) et s'allonge jusqu'à contourner l'objet contingent pris sur son trajet, pour ensuite réintégrer son orifice dans un mouvement dit de retour.

Cette description de la libido nous donne l'occasion de situer que, pour Lacan, le corps est au-delà de l'image qu'il représente. Le corps pulsionnel est ouvert sur le monde. On peut dire que c'est ce par quoi un sujet se relie au monde. Dans ce rapport au monde par le corps, il y a par exemple l'objet oral, avec le sein maternel qui ne fait pas partie du corps de la mère, mais du monde de l'enfant. Or, c'est une partie que l'enfant doit perdre. Il y a aussi l'objet déchet, que l'enfant doit également perdre. Lacan a ajouté l'objet voix et l'objet regard. Ces objets ont en commun d'être ce que Lacan nomme les objets hors corps : ils sont là en tant que reliés au corps et intégrés dans le champ pulsionnel.

En 1973, Lacan revient sur la libido pour la décrire comme « mythe fluidique¹⁹ ». C'est une façon de marquer son écart avec la deuxième topique de Freud où le moi est qualifié de « grand réservoir de la libido » (Cf. *Abrégé de psychanalyse*). Pour Freud, la libido est comme un fluide qui circulerait en circuit fermé dans un système de vases communicants (les objets et le moi étant respectivement investis soit par la libido d'objet, soit par la libido narcissique). C'est un montage sur un modèle thermodynamique où la libido est contenue dans ce grand réservoir qu'est le moi.

Lacan brosse ce tableau pour montrer comment Freud appareille la libido selon un principe de vases communicants. Ce montage de Freud où la libido

¹⁸ Lacan J., « Position de l'Inconscient », (Congrès de Bonneval tenu en 1960, texte écrit en 1964 et publié en 1966), *op. cit.*, p. 848.

¹⁹ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, chapitre II, p. 515.

circule, appareille le fluide mythique sur un principe de physique propre à son début de siècle. Le réel de la libido est aux prises avec ce montage qui lui donne structure de circuit.

Cette démonstration de Lacan, a aussi pour but de situer définitivement la pulsion hors du registre de toute quantification où Freud avait tenté de l'attraper au premier moment de ses travaux. « La libido dans Freud est une énergie susceptible d'une quantimétrie²⁰ ». Lacan insiste à dire que le principe de conservation de l'énergie – modèle utilisé par Freud parce que de son époque – est celui de la physique mécanique. Or, la notion de processus primaire implique d'aller au-delà de ce registre mécaniciste et ouvre à la notion de **jouissance**. Là ça ne se chiffre pas, c'est hors du quantifiable, toujours en excès.

d) La jouissance (ce que la jouissance doit à la pulsion)

Au début des années 1970, la jouissance devient l'essentiel de la clinique. C'est une bascule décisive pour la psychanalyse. Lacan prend acte que la loi symbolique ordonne progressivement moins les jouissances. Il y a toujours dans la jouissance quelque chose en trop, et de ce trop le sujet souffre, bien que paradoxalement il recherche cette jouissance.

Ce concept de jouissance enserme, dans un seul nœud, ce que Freud appelait la libido et la pulsion de mort. De ces deux expressions de la pulsion, Lacan propose une unicité qu'il nomme « jouissance ».

« La jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, [...] une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence²¹ ».

e) La pulsion dans le dernier enseignement de Lacan

Dans son dernier enseignement, Lacan cerne la pulsion en tant que « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire [...]. Ce dire, pour qu'il résonne, qu'il consonne, il faut que le corps y soit sensible²² ».

Ici la pulsion n'est plus ce montage, elle n'est plus structurée selon une grammaire spécifique et susceptible de retournement, de substitutions, mais

²⁰ Lacan J., « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste » (1964), *Écrits*, p. 851.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, p. 83.

²² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le Sinthome* (1975), p. 17.

elle est issue de la résonance corporelle de la parole, l'écho du dire dans le corps. La source ne se trouve plus dans le corps, mais causée par une parole qui a fait événement. Il s'agit d'un rapport direct de la parole au corps, de son effet sur le corps.

Le contexte dans lequel Lacan avance cela est essentiel pour prendre la mesure du profond remaniement instauré par ce deuxième temps de son enseignement. Quelques phrases avant, dans ce *Séminaire* de 1975, il parle de sa pratique du contrôle et plus précisément de l'interprétation. C'est donc autour de cette question que le concept de pulsion intéresse au premier plan l'analyste : par quelle voie faire bouger la défense pour obtenir une modification du régime de la jouissance ? Dans ce *Séminaire* titré *Le Sinthome*, la réponse de Lacan est notable : « C'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne ». Il ajoute que ceux qui croient que la parole n'a pas d'effet ont tort.

L'interprétation sera « efficace » dans ses effets de dérèglement de la jouissance. C'est cela l'évènement produit par un dire. Il s'agit donc d'y mettre du corps, ce qui implique celui de l'analyste, qu'il apporte « le ton, la voix, l'accent, voire le geste et le regard²³ ».

Voilà, tout d'abord, que cette valeur nouvelle donnée à la **pulsion** mobilise la portée de l'**interprétation** de l'analyste. Ensuite, plus largement, ce sont les effets de la **matérialité de la parole** sur le corps, le poids de jouissance des paroles qui marquent le corps. Le petit enfant, dès sa naissance, va être marqué par les mots qui vont se déposer sur lui ; la parole lui vient parce qu'il y a cette béance primordiale de sa prématuration.

Le réel (les effets que la jouissance a sur le corps) et la parole sont hétérogènes ; ça ne tient pas d'emblée ensemble. Pour que ça tienne, il faut le nouage par l'imaginaire (le corps). Un quatrième élément est ensuite ajouté par Lacan pour faire tenir ces trois-là, mais le fond de sa démarche est la même : modéliser un appareillage qui rende compte de la nécessité de parvenir à faire tenir ensemble les registres R, S et I, initialement disjoints. Lorsque ce n'est plus le cas, l'analyste peut aider à réparer quelque chose. Il

²³ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne* - « L'expérience du réel dans la cure analytique », cours du 27/01/1999.

a à sa disposition des concepts pour intervenir sur la modalité de jouissance ; la portée de son interprétation sera ici décisive.

Dans son dernier enseignement, Lacan aborde la matérialité sonore de la langue à laquelle le nourrisson est d'emblée sensible, et dont il s'amusera avec ses lallations bien avant le registre de la signification.

Le mot « appareil » signifie aussi, en maçonnerie, la façon dont les pierres ou les briques sont assemblées. Il faut un liant, un mortier pour que ça tienne ; la disposition de ces matériaux est donc appelée un appareil.

Après l'appareil structural du premier enseignement de Lacan, il y a l'appareil borroméen de la jouissance : un agencement d'éléments de hasard préalable, établi par un parlêtre – une forme singulière de jouissance pour chacun –, dont la disposition s'avère « sans pareil ».

« Un enfant est battu » - Sur les traces du fantasme fondamental

Nous avons l'idée que la psychanalyse est née avec la découverte freudienne : le symptôme a un sens inconscient à déchiffrer. C'est ainsi qu'elle se présenta à ses débuts – la révélation du sens inconscient du symptôme était censée provoquer la levée de celui-ci. Mais il ne faut pas oublier qu'elle naît, aussi, avec la promotion de la théorie du fantasme aux dépens de la théorie de la séduction.

Cela nous est rappelé dans l'ouvrage bien nommé *La naissance de la psychanalyse* : « Je ne crois plus à ma *neurotica*¹ », écrit Freud ; soit à sa théorie des névroses liées à une tentative de séduction de l'enfant par le père. Ceci en raison du fait, notamment, que « dans chacun des cas, il fallait accuser le père [et ceci sans exclure le mien] de perversion² ». Mais également, parce que Freud a acquis « la conviction qu'il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité, de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre, la vérité et la fiction investie d'affect. C'est pourquoi une solution reste possible, elle est fournie par le fait que **le fantasme sexuel** se joue toujours autour des parents³ ».

Cette théorie du fantasme voit donc le jour en 1897, peu après que Freud découvre le complexe d'Œdipe dans les suites de la mort de son père, en octobre 1896. Ledit « fantasme sexuel » étant en rapport avec ce même complexe.

Dans cette lettre 69 il est question du fantasme sexuel au singulier, ce qui contraste avec les fantasmes, au sens de rêveries diurnes, d'Anna O. En effet, dans les *Études sur l'hystérie* (parues en 1895), Breuer et Freud nous parlent des fantasmes (*Phantasien*) au pluriel, au sens de rêveries diurnes

¹ Freud S., *La naissance de la psychanalyse*, PUF (1986), lettre 69 du 21/09/1897, p. 190.

² *Ibid.* À noter que la référence au propre père de Freud a été supprimée par Anna Freud dans la version publiée aux PUF, mais se retrouve dans la version intégrale : <http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psych/psysem/neurotic.htm>

³ *Ibid.*, p. 191.

(*Tagtraüme*), soit ce que Anna O. appelait son "théâtre privé". Fantasmes dont Breuer se proposait de la débarrasser en lui rendant visite tous les soirs, ce que cette dernière qualifiait de "ramonage". Pour Freud, alors, les fantasmes s'interposaient entre les scènes traumatiques réellement vécues (la séduction) et les symptômes ; si bien qu'il fallait en passer par les fantasmes pour trouver la scène traumatique⁴.

Dans son texte « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité » (1908), Freud donne une histoire du fantasme inconscient. Il nous dit que le plus souvent, le fantasme inconscient a d'abord été un rêve diurne, un fantasme diurne, qui va « tomber dans l'inconscient du fait du « refoulement »⁵ ». Ce fantasme subit alors, ou pas, des modifications et il peut être réactivé par certaines situations ; il est alors mis en jeu dans le symptôme qui apparaît comme une concrétion de fantasmes. Freud définit alors la psychanalyse ainsi : « La technique de la psychanalyse permet, à partir des symptômes, de deviner tout d'abord ces fantasmes inconscients et ensuite de les rendre conscients chez le malade⁶ ». Par le fantasme, l'analyste arrive à remonter du symptôme à la pulsion. Si, dans la technique, on part du symptôme pour aller au fantasme, dans l'ordre de la causalité, Freud fait du fantasme la cause du symptôme. Ceci, dans l'hystérie, pour noter que le fantasme est à l'état libre ; à l'état évident dans la perversion. Le pervers, dans son comportement, réalise les situations de satisfactions qui, chez l'hystérique, sont à l'état de fantasme inconscient. Freud avance également que le fantasme se retrouve de façon évidente dans les imaginations délirantes du paranoïaque. À cette époque, en 1908, Freud énonce que le fantasme connote une bisexualité fondamentale de tout sujet, utilisant là un langage issu des théories de son ami Fliess.

Nous pouvons ici suivre Jacques-Alain Miller pour dire que Lacan a mis à la place de la bisexualité freudienne, la « *nullisexualité* », en impliquant « l'objet α dans le fantasme [...] en tant qu'asexué [...] l'objet α comme asexué, c'est-

⁴ *Ibid.*, p. 174 et 180-181.

⁵ Freud S., « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité (1908) », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1981, p. 151.

⁶ *Ibid.*, p. 152.

à-dire ce qui répond non pas à la bisexualité de Fliess, mais au *il n'y a pas de rapport sexuel*⁷ ». C'est ce que nous verrons par la suite.

Le fantasme a un **rôle de consolation**. C'est ainsi qu'il a été introduit dans les *Études sur l'Hystérie* ; à savoir, comme une production imaginaire à la disposition du sujet, sous le nom de rêve diurne.

Dans un texte plus tardif, « La création littéraire et le rêve éveillé » (1908), Freud avance que « l'homme heureux n'a pas de fantasmes, seul en crée l'homme insatisfait. Les désirs non satisfaits sont les promoteurs des fantasmes, tout fantasme est la réalisation d'un désir, le fantasme vient corriger la réalité qui ne donne pas satisfaction⁸ ». Rôle de consolation, que Freud met en avant en introduisant son texte paradigmatique sur le fantasme, « Un enfant est battu », par l'idée de la satisfaction masturbatoire qui l'accompagne.

Venons-en donc au texte « **Un enfant est battu** », qui date de 1919 et dont le sous-titre est : « Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles ». Texte qui met Freud sur le chemin de l'au-delà du principe de plaisir (1920) et du masochisme primaire.

Freud avance d'abord que ce fantasme est rattaché à des sentiments de plaisir et s'accompagne presque toujours d'une « satisfaction onanique⁹ ». Pour Freud les « premières fantaisies de ces espèces ont été cultivées très précocement, certainement avant la fréquentation scolaire, dès la cinquième et la sixième année¹⁰ ». Il fait d'une telle fantaisie – émergeant dans la prime enfance et maintenue à des fins de satisfaction auto-érotique – « un trait primaire de perversion¹¹ ». Il nous dit « qu'une telle perversion infantile n'a pas à subsister la vie durant ; elle peut succomber ultérieurement au refoulement, être remplacée par une formation réactionnelle ou transmuée par une

⁷ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 24 novembre 1982, inédit

⁸ Freud S., « La création littéraire et le rêve éveillé », *Essai de psychanalyse appliquée*, Gallimard, Idées, 1971, p. 73.

⁹ Freud S., « Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles », *Œuvres Complètes t. XV, 1916-1920*, PUF, Paris, 1996, p. 119.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 122.

sublimation. Pourtant quand ces processus sont absents, la perversion se conserve dans la maturité de la vie¹² ». Il insiste sur le fait que « l'aveu » du fantasme ne se fait pas sans résistance et s'accompagne de honte et de culpabilité.

Au troisième chapitre, Freud avance que ce fantasme, qui se résume en une phrase, se décline en trois phases. Notons ici que Freud consacre cette étude de la déclinaison du fantasme en trois phases, uniquement aux personnes de sexe féminin ; les plus nombreuses (quatre, sur six cas).

La première étape du fantasme s'exprime par la phrase : « Un enfant est battu ». Plus complètement, c'est : « **Le père bat l'enfant haï de moi**¹³ ». L'enfant qui est battu n'est jamais l'enfant qui fantasme, le plus souvent c'est un petit frère ou une petite sœur plus jeune. Ce premier temps est associé par Freud à la jalousie envers un autre enfant, supposé mieux aimé par les parents, qui devient l'objet d'un fantasme de fustigation (par exemple le puîné qui jouit encore du sein maternel). L'enfant qui fantasme est en position de spectateur.

La signification de cette phase est : « **Le père n'aime pas cet autre enfant, il n'aime que moi**¹⁴ ». Selon Freud, il demeure un doute sur le fait qu'on puisse « la qualifier de purement « sexuelle » ; on ne se hasarde pas non plus à la qualifier de « sadique » [...] mais n'étant pas moins **le matériau (la matière) qui donnera l'un et l'autre**¹⁵ ».

« **La deuxième phase** est de toutes la plus importante et la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire en un certain sens qu'elle n'a jamais eu d'existence réelle. Elle n'est en aucun cas ramenée au souvenir, elle n'est jamais parvenue au devenir conscient. Elle est une **construction** de l'analyse, mais n'en est pas moins une **nécessité**¹⁶ », précise Freud.

Dans cette phase, l'enfant battu est la personne qui fantasme, son énoncé est : « **Je suis battue par le père** ». Elle a donc un caractère masochiste.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 126.

¹⁴ *Ibid.*, p. 128.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 126.

Sa signification est : « je suis aimée par le père ». « Le père m'aime, était pris au sens génital ; par la régression [au stade sadique-anal] il se transforme en : Le père me bat (je suis battu par le père). Cet être-battu est maintenant une conjonction de conscience de culpabilité et d'érotisme ; il n'est pas seulement la **punition de la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci**, et c'est de cette dernière source qu'il reçoit l'excitation libidinale qui lui sera désormais attachée et qui trouvera l'éconduction dans des actes onaniques¹⁷ ».

La troisième phase ressemble à la première. La phrase : « Un enfant est battu » la résume. La personne qui fantasme n'apparaît qu'en tant que **spectateur**. Ce n'est jamais le sujet qui fantasme qui est battu, mais des petits garçons (des doubles du sujet). La personne qui bat n'est jamais celle du père ; soit elle est laissée indéterminée, comme dans la première phase, soit « de manière typique, elle est investie par le moyen d'un représentant du père (professeur)¹⁸ ». La fantaisie est maintenant devenue porteuse d'une excitation forte, sexuelle, et conduit à la satisfaction onanique. Le contenu a maintenant un caractère sadique. « La fantaisie, qui est maintenant analogue à celle de la première phase, semble de nouveau avoir viré au sadique. On a l'impression que dans la phrase **le père n'aime pas l'autre enfant**, il n'aime que moi, l'accent s'est replié sur la première partie, après que la seconde a succombé au refoulement. Mais seule la forme de cette fantaisie est sadique, la satisfaction qui est obtenue à partir d'elle est une satisfaction masochiste, sa significativité réside en ceci qu'elle a pris en charge l'investissement libidinal de la part refoulée, et avec lui aussi la conscience de culpabilité attachée à son contenu. Tous ces nombreux enfants indéterminés qui sont battus par le professeur ne sont malgré tout que des **remplaçants de la personne propre**¹⁹ ». Pour Freud, la première phase est précœdipienne ; la seconde œdipienne ; la troisième est l'effet du refoulement de la seconde.

J.-A. Miller note que « **La logique du fantasme mène à un appauvrissement de la structure du fantasme**. Comme Lacan le montre, il y a dans la première

¹⁷ *Ibid.*, pp. 130-131.

¹⁸ *Ibid.*, p. 126.

¹⁹ *Ibid.*, p. 132.

forme du fantasme ("Mon père bat un enfant que je hais"), une relation intersubjective riche qui se transforme en une formule sans sujet : « On bat un enfant », où il n'y a plus d'intersubjectivité. Cela veut dire que dans le fantasme, il y a toute la complexité du symbolique et une réduction ponctuelle de cette complexité²⁰ ». Ce qui fait dire à J.-A. Miller, dans un autre texte, que « le vrai titre d'Un enfant est battu est : **je n'en sais pas plus long – Un enfant est battu**²¹ ».

Sur ce : "je n'en sais pas plus long", Freud précise : « La personne propre n'apparaît plus dans le fantasme [...] Questionnées avec insistance, les patientes se contentent de déclarer : **je regarde** vraisemblablement en spectatrice²² ». Le sujet refoulé n'est plus représenté que par presque rien, **un regard**.

Freud note enfin qu'il est possible de voir des **effets de ce fantasme** sur le caractère : « Des êtres humains qui portent en eux une telle fantaisie [un tel fantasme], développent une susceptibilité et une irritabilité particulière à l'égard des personnes qu'ils peuvent insérer dans la série paternelle. Ils se laissent facilement vexer par elles et ils parviennent à réaliser effectivement la situation fantasmée²³ ».

On a donc ici, déjà, l'idée du fantasme comme producteur de symptômes et comme **cadre** – fenêtre – à travers lequel le sujet perçoit le monde tel qu'il le crée. C'est ici que l'on s'aperçoit du côté « *accordéon*²⁴ » du fantasme : resserré, il se réduit à une phrase « *Un enfant est battu* » ; ouvert, il est l'équivalent de la réalité du sujet, prise toute entière dans sa matrice. C'est déjà là, sous nos yeux, ce que Lacan décrira comme le **fantasme fondamental qui organise** la vie du sujet. Freud nous indique là une certaine

²⁰ Miller J.-A., « La logique de la cure de Petit Hans selon Lacan », *La Cause Freudienne* n°69, Paris, Navarin, 2008, pp.106-107.

²¹ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 15 décembre 1982, inédit.

²² Freud S., « Un enfant est battu », p. 126.

²³ *Ibid.*, p. 137.

²⁴ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 1^{er} décembre 1982, inédit.

mise en acte du fantasme « qui se concrétise, dans une conduite du sujet qui en est la *pantomime* ²⁵».

Et l'élégante solution théorique de Lacan est de montrer que « si le fantasme prend une place fondamentale pour le sujet, c'est qu'il est appelé à **combler le trou du sujet**²⁶ ». Trou impliqué par la chaîne signifiante, par le refoulement originaire. C'est dans ce trou, noté $\$$, que Lacan va inscrire l'objet α .

C'est ce que nous allons voir : avec les opérations d'aliénation et de séparation, « le langage fait de l'Autre un désert de jouissance, tout en en "re-suscitant" un reste : l'objet α ²⁷ ». Il y a là, dans le fantasme, une mise en scène de la castration, de **l'inscription signifiante**, mais du même coup – par la séparation – ce sujet est réduit à presque rien, à **un regard**.

Le **Séminaire V**, *Les formations de l'inconscient*, est le moment où Lacan construit son graphe du désir. À propos de la première phase, Lacan, ayant élevé le phallus au statut de signifiant, est conduit à remettre en question l'existence d'une phase précœdipienne, soit d'avant l'économie phallique. Pour le démontrer, il s'appuie sur le premier temps de la formulation freudienne du fantasme "un enfant est battu". Il énonce : « nous sommes avant l'Œdipe, et pourtant le père est là²⁸».

Le premier temps du fantasme, « un enfant est battu **par le père** », est en effet associé par Freud à la jalousie d'un autre enfant, supposé mieux aimé des parents, qui devient l'objet d'un fantasme de fustigation.

Le second temps marque l'entrée dans la phase œdipienne et le refoulement; selon Freud, c'est la petite fille qui fantasme qu'elle est battue (fantasme dérivant de l'érotisation du lien au père).

C'est à la formulation du troisième temps, à la sortie de l'Œdipe, que Lacan s'intéresse plus particulièrement. « Il ne reste plus du fantasme qu'un schéma général [...] la figure du père est dépassée, transposée, renvoyée à la forme

²⁵ Lacan J., *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 451.

²⁶ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 8 décembre 1982, inédit.

²⁷ La Sagna P., « Les semblants du masochisme féminin- Questions et problèmes », *Quarto* n°52, *Le Fantasme*, p. 48.

²⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 238.

générale d'un personnage en posture de battre²⁹ », et les enfants sont multipliés en une série neutre. Lacan y voit **une imaginariation de la tombée du sujet sous la férule du signifiant**. « Que nous l'appelions ici le père n'a plus d'importance [...] La fonction du fantasme terminal (du 3^{ème} temps) est de **manifester un rapport essentiel du sujet au signifiant**³⁰ » dit-il.

Il évoque : « La baguette, le fouet » ; « la loi de la schlague » qui « raye le sujet, qui le barre, qui l'abolit³¹ ». « Les petits êtres humains sont comme tels sous la férule³² », indique-t-il (la férule étant une petite palette avec laquelle on frappait la main des écoliers en faute). Lacan précise que c'est le caractère symbolique de la fustigation « qui est érotisé comme tel, et ce, dès l'origine³³ ». Ce qui est frappé, c'est le corps ; ce qui frappe, c'est le signifiant. C'est le S₁ qui vient frapper le corps.

Pour J.-A. Miller, toute la démonstration de l'aliénation-séparation, dans le *Séminaire XI*, était une « introduction à la lecture d'Un enfant est battu³⁴ ».

L'aliénation c'est l'amour du père, l'entrée dans le domaine de la signification, qui est toujours phallique. Il y a dans cette affaire, « la présence du signifiant par excellence, et ce signifiant par excellence c'est nommons-le, le fouet – ce fouet qui est, comme le disait déjà Lacan dans les années 50, le signifiant du maître. Il renvoyait d'ailleurs aux hiéroglyphes pour l'illustrer³⁵ ». Fouet, qui vient marquer la chair et barrer le sujet, l'abolir. Mais c'est justement « en barrant le sujet que Lacan accentue le glissement du sujet dans la chaîne signifiante, que l'accent se trouve porté d'une façon toute nouvelle sur **l'inertie** » [une certaine fixité de la jouissance, dont Audrey Prévot vous a parlé]. « Inertie nouvelle qui trouve là son **écriture** et qui est celle du **fantasme**³⁶ ».

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p. 243.

³¹ *Ibid.*, p. 241.

³² *Ibid.*, p. 243.

³³ *Ibid.*, p. 242.

³⁴ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 8 décembre 1982, inédit.

³⁵ *Ibid.*, cours du 15 décembre 1982, p. 65.

³⁶ *Ibid.*, cours du 17 novembre 1982.

Le sujet se retrouvant toujours sous les coups de la chaîne signifiante, « **le masochisme est au cœur de tout sujet**³⁷ ». Le sujet pâtit du signifiant dès lors « que ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle, que sa nature devient tissée par des effets où se retrouve la structure du langage dont il devient la matière ³⁸». Masochisme moral donc, qui est un engluement du sujet dans sa propre jouissance, qui est une dimension que Freud a mis en avant dans sa seconde topique, pour donner avant tout sa place au surmoi. Non pas le surmoi qui interdit, mais le **surmoi** qui renvoie au **désir de l'Autre**, en tant que **l'Autre est l'être suprême en méchanceté**. On s'aperçoit donc que ce père fouettard du fantasme n'est autre que la figure du surmoi qui fait jouir le sujet. Lorsqu'il est dans sa langue, le sujet est châtié. Miller nous fait remarquer que l'expression : « parler un langage châtié », fait référence à « Un enfant est battu »³⁹.

On voit que le second temps du fantasme est **reconstruit comme nécessité**, car Freud doit faire la démonstration de **l'efficace de l'Œdipe**. **C'est l'application du Nom-du-Père (S₁) sur le sujet**. C'est un temps structural, réel. Il est reconstruit, ou plutôt nous devons dire, construit, car il n'apparaît pas dans le matériel de la cure. Le sujet étant raturé, refoulé par le signifiant, il ne lui reste plus qu'à se faire représenter par la matière jouissante (le futur objet α). Matière déjà présente au temps 1, temps que l'on ne peut qualifier ni de sexuel ni de sadique, mais qui est la **matière** qui donnera l'un et l'autre.

Pas de phase précédipienne donc, pas de temps d'avant l'incidence du signifiant. Lacan précise enfin que, quand le sujet est **sous le coup du signifiant**, il est aussi aboli. Le sujet est consacré dans son désir, au prix d'une abolition (ici de l'identification au phallus imaginaire, pour permettre l'identification symbolique à l'Idéal du moi).

³⁷ De Halleux B., « Dans le mal, il y a la volupté », *Quarto* n°55, *Le Masochisme, un concept actuel ?* Novembre 1994, p. 43.

³⁸ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 688-689.

³⁹ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 15 décembre 1982, inédit.

Lacan indique que le père est, « dans le signifiant, **ce signifiant par quoi le signifiant est lui-même posé comme tel**⁴⁰ ». La nomination du désir de la mère (le phallus) en passe par le père. Le signifiant phallique est posé comme signifiant en passant par le signifiant du père. Lacan précise qu'il est essentiel que « la mère fonde le père comme médiateur de ce qui est au-delà de sa loi à elle et de son caprice⁴¹ ». Le caprice est ici lié à l'identification de l'enfant au phallus maternel (phallus imaginaire), situant le ravage dans l'économie phallique dont le père vient déloger l'enfant, en faisant du phallus l'insigne de sa puissance. « L'enfant [...] peut arriver très tôt à entrevoir ce qu'est le x imaginaire, et, une fois qu'il l'a compris, à se faire phallus »⁴².

Lacan reprend cela dans le **Séminaire VI**, *Le désir et son interprétation*, qui est pour Miller le lieu où Lacan « élabore **la première logique du fantasme**⁴³ ».

Ce *Séminaire* se centre en effet progressivement sur la formule du fantasme : $\$ \llcorner \alpha$, fantasme que Lacan va qualifier de « **fondamental**⁴⁴ ».

Pourquoi fondamental ? se demande Miller. « Fondamental en ce qu'il est **minimal**, c'est-à-dire qu'il s'écrit avec les deux termes de la formule et la relation qui les lie. Cette relation est à double entrée puisqu'elle peut se lire dans un sens et dans l'autre. On peut dire que c'est une structure minimale du fantasme au sens où, plus tard, Lacan donnera la structure minimale de la chaîne signifiante en écrivant : $S_1 - S_2$ ⁴⁵ ».

On notera ici que nous avons les quatre éléments qui permutent dans les différents discours, leur structure n'étant pas autre chose qu'une affaire de permutation de termes, en quantité limitée.

Lacan fait de cette formule minimale « **la forme vraie de la prétendue relation d'objet** [...] La véritable relation d'objet qui a fait le thème du

⁴⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, p. 257.

⁴¹ *Ibid.*, p. 191.

⁴² *Ibid.*, p. 175.

⁴³ Miller J.-A., « Une introduction à la lecture du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* », *La Cause du désir* n° 86, Navarin, Paris, 2014, p. 63.

⁴⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Seuil, Paris, 2013, p. 434.

⁴⁵ Miller J.-A., « Une introduction à la lecture du Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* », *op.cit.*, p. 64.

Séminaire IV se trouve au niveau du fantasme⁴⁶ ». Il avance que « **le fantasme est l'interprétation du désir**⁴⁷ ».

J.-A. Miller nous a proposé « Une introduction à la lecture du Séminaire VI » de Lacan. Il y précise que : « Quand le sujet a affaire à l'opacité du désir de l'Autre et que cette opacité, son illisibilité, a pour effet l'*Hilflosigkeit* freudienne, la détresse du sujet, c'est alors qu'il a **recours au fantasme comme à une défense** [...] C'est-à-dire qu'il puise dans les ressources du stade du miroir qui lui offre toute une gamme de postures, du triomphe à la soumission. Alors, « le sujet se défend avec son moi⁴⁸ », dit Lacan page 29 [...] Il faut voir que cela s'enracine exactement dans ce point : **l'usage du fantasme comme une défense face à l'opacité de l'Autre**, et cette expérience permet de parler de l'usage du fantasme parce qu'il est instrumentalisé à proprement parler afin de parer à la détresse. Ce que Lacan appelle dans ce Séminaire **l'expérience du traumatisme reste marqué du recours au fantasme**⁴⁹ ».

Souvenons-nous ici des remarques de Freud quant à la réaction de l'enfant face à l'absence de la mère, soit au désir de la mère, lors de l'observation du jeu de son petit-fils Ernst. C'est ce que Lacan reprendra dans **Le Séminaire XI**. Il dispose cette fois-ci de son invention, l'objet α , en tant qu'objet hors-corps, détaché du corps, qu'il a construit dans les *Séminaires* antérieurs. Il dit que la bobine, dans le Fort-Da, n'est pas là pour symboliser le départ de la mère, mais bien **quelque chose qui se détache du sujet**. Ce n'est pas pour rien que Lacan parle du Fort-Da au début de ce *Séminaire* (dans le chapitre « L'inconscient et la répétition ») ; il va faire de ce jeu le précurseur du fantasme. Fantasme qui constitue **le cinquième concept fondamental**, en venant relier l'inconscient et la pulsion (dans l'aliénation/séparation).

Rappelons d'abord que, pour Freud, les fantasmes se substituent aux jeux de l'enfant et, tout comme eux, produisent du plaisir. Ils naissent de

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, *op.cit.*, p. 29.

⁴⁹ Miller, J.-A., « Une introduction à la lecture du Séminaire VI, Le désir et son interprétation », *op.cit.*, pp. 65-66.

l'insatisfaction et sont construits « sur le modèle d'expériences de satisfaction⁵⁰ ». J.-A. Miller, reprenant la comparaison de Freud entre fantasme et jeu d'enfant, propose que « le fantasme a une fonction semblable à celle du jeu qui est, à partir d'une situation tantôt de jouissance, tantôt d'angoisse, de produire du plaisir⁵¹ » ; le fantasme fonctionne, dit-il, comme une **machine à transformer la jouissance, ou l'angoisse, en plaisir**. C'est précisément ce qui s'observe dans le jeu du Fort-Da.

Si nous regardons ce jeu d'un peu plus près, nous voyons qu'il y a trois protagonistes : la mère qui s'en va et revient ; Ernst, qui a dix-huit mois ; la bobine attachée à une ficelle. Ernst fait répétitivement disparaître puis réparaître la bobine, en prononçant le son « o-o-o » pour *Fort* ("loin", "parti") lorsqu'il la jette avec un « air d'intérêt et de satisfaction⁵² » note Freud, et un « *Da* » ("là", "voilà") lorsqu'il la ramène vers lui.

Le sujet se situe donc entre l'Autre maternel – et son désir (ou son caprice) – et un objet dont il manipule la présence et l'absence. Une note en bas de page nous livre une deuxième observation : le Fort-Da devant le miroir. Pendant l'absence de sa mère, Ernst joue à faire apparaître et disparaître son image dans un miroir. Il émet les mêmes syllabes : « o-o-o » et « da ». Au retour de sa mère, il émet un long « bébé o-o-o ».

Nous trouvons donc dans ce jeu l'opposition de deux signifiants – « o-o-o »/ « da », qui s'associent à la disparition du sujet (l'enfant allant jusqu'à faire disparaître simultanément son image) – et **la compulsion de répétition qui inscrit précisément la relation du sujet avec l'objet**, ce petit α dont Lacan nous précisera (dans son *Séminaire, La logique du fantasme*) qu'il « n'a pas affaire qu'à la fonction sexuelle [...] il lui est antérieur, il est **lié à la répétition en elle-même**⁵³ ».

⁵⁰ Collectif, *Les premiers psychanalystes, Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, Tome 1, Gallimard, p. 288.

⁵¹ Miller J.-A., « Dos dimensiones clinicas : sintoma y fantasma » (1983), *Conferencias porteñas*, Tomo 1, Paidós, 2009, p. 77. Cf. Rollier F., « Le fantasme jeu d'enfant et machine à plaisir », *Cahiers cliniques de Nice* n°11, *Désir et fantasme*, <https://psychanalyse-cotedazur.fr/p-23-publications-les-cahiers-cliniques.html>

⁵² Freud S., « Au-delà du principe du plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot n°44, 1977, p. 16.

⁵³ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, pp .247-248.

Le jeu du Fort-Da illustre donc tout à fait le point d'articulation entre ce que Lacan nomme la « *séparation* » d'avec l'objet, et la création d'un espace de signifiante : pour Lacan, c'est une erreur de faire uniquement du *Fort-Da*, comme Freud l'a fait, une symbolisation primordiale de maîtrise de l'absence de la mère. Il voit dans ces deux phonèmes l'expression des mécanismes de l'aliénation et de la séparation.

Si le sujet peut s'exercer à ce jeu, c'est grâce à la petite **bobine qui est en place d'objet α** . La fonction de ce qui s'exerce avec cet objet est de l'ordre « d'une aliénation et non d'une maîtrise par laquelle se manifeste la vacillation du sujet⁵⁴ ». Dans ce geste de répétition, la bobine a la fonction d'un objet α . Lacan s'intéresse à cette séquence répétitive pour dire que l'enjeu n'est pas la maîtrise de l'absence maternelle, mais la réponse à une absence, par la création d'un espace de signifiante. Une « **automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective**⁵⁵ ».

L'enfant n'est pas devant la porte à guetter le retour de sa mère. C'est à l'endroit où elle l'a laissé qu'il est attentif. Ce qu'il lance, ce n'est pas un symbole de l'Autre en tant qu'absent, ce n'est pas la mère réduite à une petite boule, mais la bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient. Cela situe la bobine comme « un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu⁵⁶ ». Lacan ajoute : « C'est avec son objet que l'enfant saute les frontières de son domaine transformé en puits et qu'il commence l'incantation. S'il est vrai que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas reconnaître ici que [...] **l'objet en acte, la bobine, c'est là que nous devons désigner le sujet**. À cet objet, nous donnerons ultérieurement son nom d'algèbre lacanien – le petit α ⁵⁷ ».

Nous voyons donc se construire un rapport logique entre $\$$ (qui disparaît sous le premier signifiant) et petit α . Ce jeu constitue donc la **matrice du fantasme**. Il met en scène le fait que **l'opération du symbolique sur la jouissance produit la chute de l'objet**.

⁵⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1964, p. 216.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

Par la fonction de l'objet α , « le sujet se sépare, cesse d'être lié à la vacillation de l'être au sens, qui fait l'essentiel de l'aliénation⁵⁸», dit Lacan dans *Le Séminaire XI*. « Par la séparation le sujet trouve le point faible [...] de l'articulation signifiante, en tant qu'elle est d'essence aliénante. C'est dans l'intervalle entre ces deux signifiants que gît le désir offert au repérage du sujet dans le repérage du discours de l'Autre, du premier Autre auquel il a affaire [...], la mère à l'occasion. C'est en tant que son désir est au-delà ou en-deçà de ce qu'elle dit [...], **c'est en tant que son désir est inconnu, c'est en ce point de manque, que se constitue le désir du sujet**⁵⁹ ». Soit que « dans les intervalles du discours de l'Autre, surgit dans l'expérience de l'enfant ceci: - Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? [...] le premier objet qu'il propose à ce désir parental et dont l'objet est inconnu, c'est **sa propre perte** – Le fantasme de sa mort [...] qui est agité communément par l'enfant dans ses rapports d'amour avec ses parents⁶⁰ ». Sa propre perte étant équivalente à son *aphanisis* par le S_2 . (Ici, l'*Hilfflosigkeit* face au désir de la mère. C'est dans cette confrontation au désir de l'Autre que surgit l'angoisse.)

Notons ici que « le fantasme c'est précisément cette fonction à partir de quoi le sujet peut ignorer qu'il n'est autre que le désir de l'Autre, qu'il n'est accouché, appelé à l'être de sa disparition que par le désir de l'Autre⁶¹ ».

[Ce qui s'écrit α ----→ \S (troisième écriture du fantasme qui constitue l'étage du haut du D.A.)]

Avec la séparation s'introduit donc au cœur de tout sujet ce que Lacan appelle une **nescience** qu'il traduit ainsi : « **Le sujet ne saura pas ce qu'il est de n'être autre que le désir de l'Autre**⁶² ». C'est là que Lacan situe le transfert dans le *Séminaire XI*, au fait que le sujet, mis à l'épreuve du manque à être

⁵⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1964, p. 232.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 199.

⁶⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit.*, pp. 194-195.

⁶¹ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 8 décembre 1982, inédit.

⁶² Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 836.

dans l'analyse, cherche à retrouver sa place, son équivalence, dans le désir de l'Autre⁶³ (dans l'instant du fantasme).

Nous avons dit : « Si le fantasme prend une place fondamentale pour le sujet, c'est qu'il est appelé à combler le trou du sujet – le trou du sujet impliqué par la chaîne signifiante⁶⁴ ». Pour le dire comme Philippe La Sagna, « le discours fait que **le sujet lorsqu'il se met à penser** (lorsque ça pense tout seul), ne sait pas où il est, il **perd à la fois le sentiment de son identité, de sa place, il est égaré**. Ce sujet qui ne peut dire je suis (voir la critique du cogito qui court tout le long du *Séminaire XIV*) **va se raccrocher à un objet, c'est-à-dire construire un fantasme**. Le fantasme est la **planche de salut** qui permet de ne pas couler dans l'univers des signifiants, mais très souvent la planche est très lourde⁶⁵ ». C'est-à-dire qu'en mettant la séparation en regard de l'aliénation, Lacan vient articuler la fonction du fantasme à travers la question du désir de l'Autre, au rapport du sujet au signifiant : « Plutôt que de se percevoir comme marionnette du signifiant, [le sujet] se perçoit comme metteur en scène de son fantasme⁶⁶ ».

Voyons cela avec les schémas de l'aliénation et de la séparation.

Rappelons ici « qu'au niveau de la pratique, nous posons symptôme et fantasme, et qu'au niveau où il s'agit d'opérations, nous posons aliénation et séparation⁶⁷ » dit Miller.

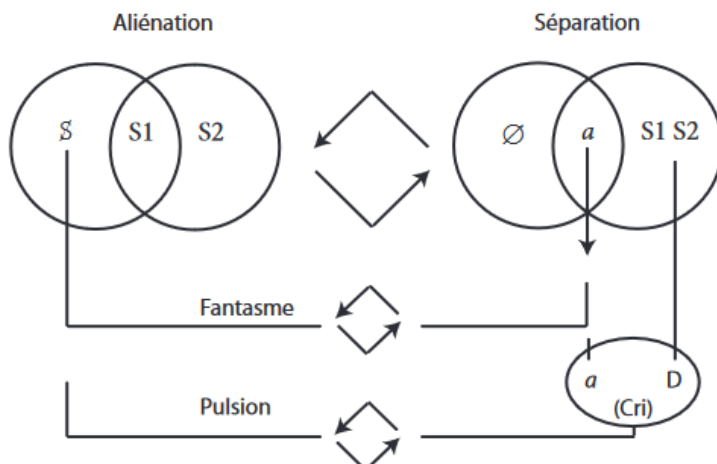
⁶³ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 9 mars 1983, p. 145.

⁶⁴ *Ibid.*, cours du 8 décembre 1982.

⁶⁵ La Sagna Ph., « Philippe La Sagna présente le séminaire la logique du fantasme », *podcast librairie Mollat* : <https://www.youtube.com/watch?v=WMWNBKID9o>

⁶⁶ Miller J.-A., *Ibid.*, cours du 8 décembre 1982.

⁶⁷ *Ibid.*, cours du 9 mars 1983, p. 137.



Pour rappel : L'aliénation vient réunir l'identification et le refoulement. Avec ce mécanisme, l'on peut dire que : Le sujet ne naît que parce que l'on s'adresse à lui. Il y a une identification du sujet au S₁ qui le représente pour un autre. Mais il naît en disparaissant, car il disparaît sous le signifiant qu'il devient⁶⁸ (et ceci, alors qu'avant de disparaître il n'était rien).

Ce qui fait dire à J.-A. Miller que Lacan « ne force pas trop les choses en donnant aussi bien [ce schéma de l'aliénation] comme schéma du refoulement originaire : ce sujet naît et au point où il naît, il naît comme S barré. C'est ce que l'on peut écrire ainsi : il n'est [...] Le paradoxe peut être levé si vous songez justement à la variable sujet, à savoir qu'il est tout à fait concevable de naître en tant que disparu. C'est comme la variable dans le contexte signifiant : ça naît à la place où il n'y a pas de signifiant⁶⁹».

Quant à la séparation, nous avons vu que c'est la façon par laquelle Lacan retraduit la fonction de la pulsion, comme répondant à l'identification et au refoulement. Soit que lorsque le sujet s'aliène au langage, il se soumet à la loi

⁶⁸ Voir : Lacan J., « Position de l'inconscient », *op.cit.*, p. 835, et *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit.*, p. 142.

⁶⁹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 8 décembre 1982.

phallique instaurée par la métaphore paternelle. Dans le même temps, la jouissance lui est interdite. Son corps, comme lieu de l'Autre, se trouve par l'opération de séparation vidé de la jouissance, celle-ci se trouvant placée hors corps dans l'objet α .

Le fantasme, avec son écriture $\$ \langle \rangle \alpha$, est donc une **articulation qui couvre par une « signification absolue⁷⁰ » l'abîme entre le sujet et l'objet**. Il s'agit d'une défense contre les effets angoissants du trou dans la signification, mais aussi contre les angoisses liées au désir en tant que celui-ci inclut toujours un manque et introduit une intranquillité. Notons aussi que le fantasme **limite le désir**, puisqu'il fait croire au sujet qu'il y a un objet qui lui correspondrait, il indique au sujet ce qu'il doit désirer.

Le fantasme est une **méconnaissance** de la division du sujet. C'est une méconnaissance fonctionnelle de la division du sujet. « C'est dans le fantasme que le sujet – qui est refendu dans l'aliénation et qui trouve sa position de part dans la séparation – est doté d'une **unité apparente⁷¹** ».

On voit donc pourquoi, pour Miller, **toute la démonstration de l'aliénation et séparation dans *Le Séminaire XI* était une « introduction à la lecture d'Un enfant est battu⁷² »**.

La formule $\$ \langle \rangle \alpha$, inscrit précisément la relation du sujet avec l'objet. On observe aussi que **le fantasme « est une position nodale parce qu'il relie le manque-à-être du sujet et son être désubjectivé⁷³ »** (qui relie $\$$ et α) **et par-là même, il donne consistance au sujet barré**.

La séparation comporte un gain d'être. Les objets α venant s'inscrire comme raison du désir de l'Autre et équivalence du sujet. C'est ainsi que pour Miller « **le nom moderne de l'être chez Lacan, c'est l'objet α ⁷⁴** ».

La séparation, c'est le : ni l'un ni l'autre, et c'est ce qui s'avère propre à situer l'objet comme perdu aussi bien pour le sujet que pour l'Autre. Cela s'appelle

⁷⁰ *Ibid.*, cours du 2 février 1983.

⁷¹ *Ibid.*, cours du 16 mars 1983.

⁷² *Ibid.*, cours du 8 décembre 1982.

⁷³ Miller J.-A., *ibid.*, cours du 23 mars 1983.

⁷⁴ *Ibid.*, cours du 16 mars 1983, p. 153.

séparation, car le sujet est séparé de la chaîne signifiante, il est disjoint de l'Autre comme discours et de l'Autre comme désir. Cette opération comporte un paradoxe : c'est par cette part qui s'en va toute seule que le sujet subsiste hors de l'Autre. Mais c'est aussi par là qu'il trouve sa place dans l'Autre, à son point de manque. C'est là, au niveau de cette perte, que se situe l'être du sujet et avec elle toute la dialectique du manque à être ; soit du désir.

Il y a là une **consistance logique** qui est donnée à l'objet α , un peu plus tard dans *Le Séminaire XIV*, où Lacan s'appuie sur la faiblesse de la logique du *cogito* pour démontrer que le sujet ne trouve pas son être dans la rationalité cartésienne, mais dans un objet de nature caché, qu'une psychanalyse peut révéler à un « sujet ». **L'objet petit α est un « je suis » fait de jouissance.** (Dans *Le Séminaire XI*, l'objet α est encore une part corporelle).

Le fantasme est aussi « l'étoffe du sujet ⁷⁵ ». Étoffe, surface, « prêt-à-porter » « qui a deux noms : le désir et la réalité [...] étoffe [...] tissée de telle sorte qu'on passe sans s'en apercevoir, puisqu'elle est sans coupure et sans couture, de l'une à l'autre de ses faces⁷⁶ ».

L'aliénation (vecteur du bas) et la séparation (vecteur du haut), en traçant les bords de l'abîme, tissent l'étoffe du voile posé sur le réel qu'est le fantasme. « Fantasme (qui), de sa **fonction**, met le sujet en mesure de **supporter le réel**⁷⁷ ».

Reprenons à partir de là – avec Ph. La Sagna⁷⁸ et ce qu'il en est de la logique du fantasme – le deuxième temps du fantasme de fustigation, celui qui ne vient jamais à la conscience, qui doit être reconstruit.

C'est le temps de la conjonction du père et du sujet, cela pourrait s'écrire : S_1/S , avec une flèche de S_1 vers S pour écrire l'efficace du signifiant sur le sujet qui est raturé, refoulé. Ici le père est purement symbolique, mais ce temps touche au réel. On remarque qu'être aimé au premier temps, c'est être

⁷⁵ *Ibid.*, cours du 27 avril 1983.

⁷⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 17.

⁷⁷ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 13 avril 1983.

⁷⁸ La Sagna Ph., « Les semblants du masochisme féminin - Questions et problèmes », *Quarto* n°52, *Le Fantasme*, pp. 48-50.

élu, marqué du S_1 de l'amour, mais que cette marque en retour vient s'appliquer sur l'Autre, idéalisé dans l'amour.

Cette scène du premier temps ne peut être qu'imaginaire, car ce temps d'union du signifiant de l'Autre paternel et du sujet ne saurait se dire (deuxième temps). Le fantasme « pervers » traduit l'amour impossible du père qui trouve son semblant dans la scène imaginée au premier temps : Le message d'amour. En effet, au premier temps, le sujet reçoit un message d'amour et une matière (d'où sortira sadisme et sexualité). La lettre d'amour (le S_1) fait toujours défaut au sujet qui parle et qui se remémore : $\$ // S_1$. C'est le fait du refoulement originnaire.

Le temps 2 est donc un temps purement logique, « nécessaire » dit Freud. Si bien que le sujet, qui ne peut se faire représenter par le S_1 , va se faire représenter par la matière jouissante – ici masochiste – qui le supporte dans le fantasme. Mais cela ne convient pas, c'est une construction. Le sujet va donc, pour retrouver le champ de la représentation, se faire représenter par son fantasme ; mais cette fois par le fantasme imaginaire, ce qui se passe au troisième temps. Le sujet est alors remplacé par une cohorte d'enfants anonymes de sexe masculin. Il disparaît sous ce signifiant (S_2). La matière de sa jouissance ne trouve rien d'autre que l'image de l'enfant battu mais, dans le réel, le sujet jouit de par son activité masturbatoire. Le message d'amour n'est plus présent qu'à travers le fouet, le coup. **Le message d'amour est devenu message de castration** et la culpabilité est déplacée sur l'acte onanique. Quant à la satisfaction du sujet, elle trouve son semblant dans l'objet α , le reste de jouissance auquel il est réduit comme sujet : l'objet α . **Le sujet se fait regard. Il est réduit à presque rien.**

Dans le dernier chapitre du *Séminaire Livre XIV, La logique du fantasme*, intitulé « L'axiome du fantasme », Lacan interroge ce qu'il en est de la fonction du fantasme. Repartant du modèle "Un enfant est battu", il revient sur le fait que : « le fantasme n'est qu'un arrangement signifiant dont – dit-il – j'ai donné la formule en y couplant le α à l' $\$$, ce qui veut dire qu'il y a deux caractéristiques : la présence d'un objet " α " et d'autre part rien d'autre que ce qui engendre le sujet comme $\$$, à savoir une phrase. C'est pourquoi "Un enfant est battu" est typique. "Un enfant est battu" n'est rien d'autre que

l'articulation signifiante "Un enfant est battu", à ceci près que là-dessus vole rien d'autre que ceci, impossible à éliminer, qui s'appelle **le regard**⁷⁹ ». Regard, **objet a, soit « le complément de la structure purement signifiante grammaticale du fantasme**⁸⁰ ».

Le même fantasme note Freud, se retrouve dans des structures névrotiques très différentes, et il reste à distance singulière de tout ce qui se débat dans l'analyse pour autant qu'il s'agit d'y traduire la vérité des symptômes. « Il semble que le fantasme soit là comme une sorte de béquille, de corps étranger ». « A l'usage, il apparaît qu'il a une fonction bien déterminée, celle du **subvenir à une certaine carence du désir à l'entrée de l'acte sexuel**. Il faut bien, en effet, que le fantasme y soit mis en jeu, intéressé, ne serait-ce que pour faire les pas de l'entrée, pour mettre de l'ordre dans la pièce⁸¹ ».

Que signifie suppléer à l'absence de désir à l'entrée de l'acte sexuel ?

Au moment où le sujet doit faire la preuve de ce qu'il est, comme garçon ou comme fille, il est confronté directement au fait que : ce corps, on ne l'est pas, on l'a. Avoir un corps et ne pas l'être, cela implique que le corps a une certaine autonomie par rapport à notre être, qu'il lui échappe, qu'il y a un certain "devoir faire avec" ce corps. Lacan diffère de Freud, en démontrant que la pulsion reste fondamentalement auto-érotique et que les fantasmes, comme imaginaires, sont toujours une élaboration du rapport sexuel. **Pour aller vers l'Autre il faut un artifice, un fantasme**, qui est la construction du sujet sur ce qu'il doit faire en tant que garçon, homme, fille ou femme, face au trou de l'absence de rapport sexuel. On peut se faire objet du fantasme de l'autre, mais cela restera notre fantasme de se faire objet du fantasme de l'Autre. C'est toujours à partir de notre propre rapport à notre jouissance que l'on s'approche du corps de l'autre (dont on ne jouit pas ; on ne jouit que de son propre corps). Ce qui faisait dire à Lacan que **le véritable partenaire d'un sujet c'est plutôt son fantasme**.

On voit donc que le fantasme est un moyen de se raccrocher à l'Autre, de soutenir le désir, mais qu'il est aussi un obstacle pour le rencontrer dans son

⁷⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, *op.cit.*, p. 419.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 420.

⁸¹ *Ibid.*

altérité. En effet, l'Autre n'est que l'enveloppe de l'objet, c'est notre rapport à l'objet en question - dans le fantasme - qui fait croire au rapport qu'il n'y a pas.

Freud insiste sur le caractère trans-structural de ce fantasme "Un enfant est battu". Il note que « parmi les six cas [...] se trouvait des cas de névrose de contrainte, l'un d'une gravité extrême, destructeur de vie, un d'une gravité moyenne, un troisième qui révélait au moins quelques traits ponctuels de névrose de contrainte. Un quatrième cas était une franche hystérie [...] et le cinquième [...] n'aurait pas été classifié par un diagnostic clinique grossier, ou bien aurait été relégué en tant que « psychasthénie ⁸²».

Il note que, parmi l'échantillon de cas masculins, il n'y en avait que peu dont l'activité sexuelle n'avait pas subi « un grave dommage, mais en revanche il comportait un assez grand nombre de personnes qui ne pouvaient qu'être qualifiées de véritables masochistes au sens de la perversion sexuelle ⁸³». Les premiers trouvaient leur satisfaction dans l'onanisme avec des fantaisies masochistes, les seconds parvenaient à l'érection et à l'éjaculation, ou étaient rendus aptes à un coït normal, seulement après être rentrés dans un dispositif masochiste.

Notons ici que, dans la perversion, le fantasme s'écrit plutôt $\alpha \leftrightarrow \S$, car le pervers se voue à incarner l'objet dans le dispositif. Pour le masochiste, « Cette incarnation de lui-même comme objet est le but déclaré⁸⁴ » dit Lacan. Ce qu'il vise c'est la division de l'Autre, son angoisse. Le masochiste n'est pas l'objet victime que l'on croit. Il se fait l'organisateur des sévices qu'il reçoit, poussant souvent son partenaire à reculer devant ses demandes comme en témoigne Sacher-Masoch lui-même⁸⁵.

Le pervers reconnaît la castration symbolique, car il se fait objet pour combler le manque dans l'Autre mais, dans le même temps, il la dénie en venant y suppléer. Il use de son corps pour faire jouir l'Autre, pour le compléter. Mais

⁸² Freud S., « Un enfant est battu », *Œuvres Complètes XV 1916-1920*, PUF, Paris, 1996, p. 123.

⁸³ *Ibid.*, p.139.

⁸⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Le Seuil, Paris, 2004, p. 124.

⁸⁵ Sacher-Masoch L., *Confession de ma vie*, Gallimard, Paris, 1989, p. 268.

cet Autre, il ne peut l'atteindre que sur le plan imaginaire par le biais du petit autre qui lui sert de partenaire. Partenaire qui deviendra « un support particulier de l'Autre⁸⁶ ». Comme le sadique, qui se fait commandement, l'objet que le masochiste veut restituer à l'Autre est la voix. Par son silence et sa soumission absolue, il restitue à l'Autre la fonction de la voix. Chez le masochiste, cet Autre est incarné par certaines figures féminines, telle « La Venus à la fourrure⁸⁷ ». Cette dernière est caractéristique de la tentative de faire exister un Autre qui ne soit pas castré, sous la forme de La Femme toute, qui ne serait pas soumise à la loi phallique. Ce qui fait dire à Lacan que « [...] si l'homme veut La femme, il ne l'atteint qu'à échouer dans le champ de la perversion [...]»⁸⁸. Le pervers est celui qui tente de conjindre (chez l'Autre), la jouissance et le corps, voulant ainsi démentir la séparation instaurée par le signifiant.

Pour terminer, notons que parmi les quatre cas féminins (sur six) dont nous parle Freud, figure celui de sa fille **Anna**. Elle constitue l'un des deux cas où « s'était développé par-dessus la fantaisie de fustigation masochiste, une ingénieuse superstructure de rêves diurnes, à laquelle revenait la fonction de rendre possible le sentiment d'excitation satisfaite, alors même qu'il y avait renoncement à l'acte onanique⁸⁹ ».

Il y a plus d'un siècle, le 31 mai 1922, alors qu'elle a terminé sa première tranche d'analyse avec son père (de 1918 à 1920), Anna Freud (qui est déjà institutrice) fait sa première intervention pour être admise à la Société Psychanalytique de Vienne sous le titre « Fantasme d'être battue et rêverie diurne⁹⁰ ». Elle y parlera de son propre cas à la troisième personne, en évoquant celui d'une jeune fille de 15 ans. Il s'agit, dit-elle, d'une « petite illustration de l'essai du Professeur Freud ». Après avoir résumé le texte de son père et l'évolution en trois phases du fantasme, elle extrait de celui-ci l'expression « superstructure de rêves diurnes » qui se développe par-dessus

⁸⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'Un Autre à l'autre*, Le Seuil, Paris, 2006, p. 255.

⁸⁷ Sacher-Masoch L., *La Venus à la fourrure et autres nouvelles*, Paris, Pocket, 1985.

⁸⁸ Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 537.

⁸⁹ Freud S., « Un enfant est battu », *Œuvres Complètes XV, 1916-1920*, PUF, Paris, 1996, p. 131.

⁹⁰ Freud A., « Fantasme d'être battue et rêverie », *Féminité mascarade*, Études psychanalytiques réunies par M.-C. Hamon, Champ Freudien, Le Seuil, Paris, 1994.

le noyau dur du fantasme. Elle constate la diversité de ces rêveries diurnes qu'elle oppose à la monotonie du fantasme proprement dit. Elle note dans son cas : l'apparition du fantasme vers l'âge de 6 ans, suivi de masturbation, tout en notant que le sentiment de culpabilité « ne s'attache pas tant au fantasme lui-même qu'à l'activité érotique qui en constitue régulièrement la conclusion⁹¹ ». Ce qui fait qu'elle tente de céder la jouissance liée à l'acte masturbatoire, tout en gardant le plaisir inhérent au fantasme et à l'amour du père. Ainsi, pour garder le plus longtemps le plaisir du fantasme et « repousser dans l'indéterminé la conclusion réprouvée », je cite : « L'imagination de l'enfant invente des organisations et institutions, des écoles et des établissements d'éducation dans lesquels ces scènes de coups se déroulent. Il met en place règles et lois auxquelles restent attachées les conditions du gain de plaisir⁹² ». C'est là que l'on s'aperçoit que l'enfant qu'était Anna à 8-10 ans, imaginait déjà ce que serait son activité future : créatrice d'institutions pour enfants, championne de pédagogie ! Soit une activité déterminée par son fantasme fondamental. Ce sera là sa sublimation. À l'adolescence elle construit ce qu'elle appelle de « belles histoires », dont une histoire de Chevalerie [qu'elle a écrite] où elle est un jeune garçon, un hobereau de 15 ans, (âge supposé de la patiente), maltraité par un Comte. Si ces histoires ont un contenu sadique ou masochiste, elles se terminent par un *happy end* (le pardon et la réconciliation) et non par un châtiment comme dans le fantasme véritable. Elle note qu'il s'agit, dans ce passage à l'écrit, d'une sublimation qui permet la satisfaction sans recours à l'onanisme. Lou Andreas-Salomé l'encouragea d'ailleurs à devenir écrivain. Tout le montage d'Anna, toute sa superstructure, ne sert donc qu'à dissocier fantasme et acte masturbatoire. Elle en parle comme d'un privilège donné au courant tendre sur le courant sensuel. Mais cette sublimation par l'écrit ne fonctionnera pas et sera vite abandonnée, car devenir écrivain était plus l'idée de Lou que le désir d'Anna. (On notera par ailleurs que dans ses fantasmes et ses rêveries éveillées, le héros est toujours un garçon).

C'est donc sous le signe de l'amour du père qu'Anna fait son entrée dans la Société Psychanalytique de Vienne. D'autre part, si l'homosexualité était alors interdite, Freud ne la considérerait pas comme une perversion ; pourtant, la cure

⁹¹ *Ibid.*, pp. 60-61.

⁹² *Ibid.*, p. 61.

d'Anna avec son père ne lui permit pas de se libérer des tabous de l'époque quant à son orientation, puisqu'elle se prononça plus tard pour l'interdiction de l'exercice de la psychanalyse par des homosexuels. Notons aussi que si elle partagea sa vie avec Dorothy Burlingham, il semblerait que s'occuper des enfants de cette dernière, dont elle fut la psychanalyste, fût sa plus grande préoccupation. Elle sera la gardienne d'une soi-disant « orthodoxie freudienne » dans l'I.P.A. (dont elle fut la présidente d'honneur). Elle fera dévier la pratique dans le sens d'une psychologie du moi, donc d'une mise en avant de l'imaginaire, qui vise une adaptation à la réalité et n'est donc pas loin d'une éducation.

Orthodoxie dont Lacan – qui a libéré la psychanalyse du père, en en faisant un semblant (dont il faut se servir pour pouvoir s'en passer), pour l'orienter vers le réel – a eu à faire les frais....

Chantal Bonneau

« La répétition et le symptôme dans l'expérience analytique »

Dans son livre, *L'Os d'une cure*, Jacques-Alain Miller introduit dès les premières pages ce qu'il en est de la répétition, à partir d'un poème de Carlos Drummond de Andrade ainsi traduit du brésilien :

*Au milieu du chemin j'avais une pierre
J'avais une pierre au milieu du chemin
J'avais une pierre
Au milieu du chemin j'avais une pierre.*

*Jamais je n'oublierai cet évènement
Dans la vie de mes rétines tant fatiguées
Jamais je n'oublierai qu'au milieu du chemin
J'avais une pierre
J'avais une pierre au milieu du chemin
Au milieu du chemin j'avais une pierre¹*

« Cette répétition insistante, nous dit J.-A. Miller, qui se prolonge dans l'appareil psychique, rend sensible l'obstacle que représente la pierre. ». Un obstacle incontournable et fondamental qui oblige le lecteur à répéter l'énoncé. « L'allégorie » nous renvoie à la question de J.-A. Miller : « Qu'est-ce que l'os d'une cure ? La pierre au milieu du chemin qui oblige celui qui le parcourt à une répétition inconsolable² ».

Comment pouvons-nous entendre ce signifiant « inconsolable » ? Est-ce en retrouvant, chez Freud et Lacan, la place que la répétition tient dans le parcours d'une analyse avec ses zones d'ombre, d'opacité ?

¹ Drummond de Andrade C., « Au milieu du chemin », *La machine du monde et autres poèmes*, Poésie/Gallimard, 2005, p. 21.

² Miller J.-A., *L'Os d'une cure*, Paris, Navarin, 2008, pp. 8-10.

Est-ce un effet de la structure, une logique qui œuvre contre ce que l'analysant rejette, refuse ?

Je vous propose d'essayer d'avancer pas à pas, sur la pierre au milieu du chemin, en partant de Freud et de ses découvertes sur la répétition, concept fondamental de l'expérience analytique.

Le point de fixation

Freud a repéré très tôt que des éléments, qu'il nomme des « capacités de fixation », perturbent le développement de la vie sexuelle. Cette fixation présente une structure composée de facteurs activés lors d'une rencontre contingente, traumatique, qui produit une fixation dans un symptôme qui dure. C'est déjà une première approche de ce qui deviendra la répétition³.

Freud n'a pas donné à ce concept l'importance qu'il va prendre dans l'enseignement de J.-A. Miller. Celui-ci, à partir de sa lecture du dernier enseignement de Lacan, va aborder la question de la jouissance en pointant son lien avec l'événement de corps et le traumatisme. Dans sa leçon du 9 février 2011, il dit ceci : « la jouissance [...] est un événement de corps [...] est de l'ordre du traumatisme [...] elle est l'objet d'une fixation⁴ ».

Pour Freud, la fixation est toujours nouée « à la répétition d'un trait libidinal particulier qui a été traumatique, c'est-à-dire qui a concerné l'irruption d'un réel⁵ ». Cependant, Freud va s'arrêter au roc de la castration dans l'expérience analytique, sans atteindre ce point de fixation.

Lacan va aller au-delà et conduire l'analyse jusqu'à ce point. J.-A. Miller rapproche cette fixation du *Un* de jouissance, quand la jouissance n'est plus prise dans la dialectique du désir, mais qu'elle devient « pur choc contingent ».

Dans son enseignement *L'Un-tout-seul*, lors de sa leçon du 3 mars 2011, J.-A. Miller dit : « ce que veut dire point de fixation, c'est qu'il y a un *Un* de

³ Cf. Stevens A., « Fixation et répétition », *Argument* pour le Congrès de la NLS 2022 à Lausanne.

⁴ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 9 février 2011, inédit.

⁵ Cf. Stevens A., *op. cit.*

jouissance qui revient toujours à la même place, et c'est à ce titre que nous le qualifions de réel⁶ ».

Freud et la répétition

Freud nous a appris que le symptôme se constitue dans l'inconscient et qu'il vient en substitution d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu. Serge Cottet nous rappelait que : « l'inconscient n'est pas un secret enfermé dans une boîte noire, mais un fait de discours marqué par une faille, un trou, un impossible à dire. » Qu'il soit « fait de discours », nous indique qu'il peut être lu, mais pouvoir le dire comporte un impossible qui peut parfois s'appréhender à partir des formations de l'inconscient, comme le rêve, l'acte manqué, le lapsus et le mot d'esprit.

Freud a beaucoup réfléchi au concept de répétition dont nous pouvons lire les élaborations dans : *La technique psychanalytique*⁷ – en particulier le chapitre X qui s'intitule « Remémoration, répétition et perlaboration » – et : « Au-delà du principe de plaisir » dans les *Essais de psychanalyse*⁸.

Que nous dit Freud dans le chapitre X de *La technique psychanalytique* ?

Il nous dit que le patient n'a parfois aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et qu'il ne fait que « le traduire en actes »⁹. Le malade répète ces actes sans savoir qu'ils sont une répétition. Freud pointe que l'entrée dans l'analyse ne permet pas tout de suite au patient de se remémorer ce qui a été oublié ou refoulé. La compulsion de répétition est, pour lui, en lien avec le transfert et la résistance. La compulsion de répétition, c'est la répétition articulée à la pulsion. Il va énoncer que « le transfert n'est [...] qu'un fragment de répétition et que la répétition est le transfert du passé oublié¹⁰ ». L'obstacle que l'analyste va rencontrer dans la conduite de la cure, c'est la résistance du patient car, plus la résistance est importante, plus la répétition barre l'accès

⁶ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « L'Un-tout-seul », leçon du 30 mars 2011.

⁷ Freud S., « Remémoration, répétition et perlaboration », *La Technique psychanalytique* (1914), Paris, PUF, 1985, p.p 105-115.

⁸ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1987, pp. 43-115.

⁹ Freud S., *La Technique psychanalytique*, op. cit., p. 108.

¹⁰ *Ibid.*, p. 109.

au souvenir. Freud pose la question : « Qu'est-ce exactement qu'il [le patient] répète ou qu'il met en action ? » Il répète le refoulé, ses symptômes. Par le maniement du transfert, l'analyste pourra rendre moins forte la répétition. La résistance ne pourra céder que si l'analyste laisse du temps au malade, c'est le terme qu'emploie Freud, de bien connaître sa résistance et, dit-il, « de la perlaborer et de la vaincre et de poursuivre, [...] le travail commencé ». Cette référence au temps est capitale ; Lacan accentuera cette dimension car, dans les analyses, « faut le temps de se faire à être¹¹ ».

En 1920, Freud va écrire son article « Au-delà du principe de plaisir » dans lequel il développe à la fois la domination du principe de plaisir dans la vie psychique et une tendance à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente chez le patient ou, du moins, à essayer de la maintenir constante¹². Le principe de plaisir se déduit de ce principe de constance. Mais l'expérience montre que, dans la vie, il n'en est rien. Freud avance par hypothèses, butant sur l'idée que le refoulement puisse transformer une possibilité de plaisir en déplaisir, mais il soutient que « tout déplaisir névrotique est de cette sorte : un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel. »

Souvenons-nous de ce que F. Bony nous en a dit lors de son intervention sur le fantasme "Un enfant est battu", à propos de l'expérience du *Fort-Da* qu'il a développée et que je ne reprends pas aujourd'hui, je le cite :

Nous trouvons donc dans ce jeu l'opposition de deux signifiants – « o-o-o »/ « da », qui s'associent à la disparition du sujet (l'enfant allant jusqu'à faire disparaître simultanément son image) – et la compulsion de répétition qui inscrit précisément la relation du sujet avec l'objet, ce petit α dont Lacan nous précisera (dans son *Séminaire, La logique du fantasme*) qu'il « n'a pas affaire qu'à la fonction sexuelle [...] il lui est antérieur, il est lié à la répétition en elle-même¹³ ».

Dans le travail de la cure, l'analyste essaiera de limiter le plus possible la répétition pour laisser place à la remémoration. Cette remémoration, Lacan la définira ainsi : « elle n'est pas la remémoration platonicienne, ce n'est pas le

¹¹ Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 426.

¹² Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 45.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, pp. 247-248.

retour d'une forme, d'une empreinte [...] c'est quelque chose qui vous vient des nécessités de structure, de quelque chose d'humble, né au niveau des plus basses rencontres¹⁴ ».

Poursuivant ses recherches, Freud, dans « Au-delà du principe de plaisir », va émettre d'autres hypothèses sur ce qui pourrait être déplaisir, en revenant sur les rêves d'angoisse qu'il qualifie « d'exception » au regard de la conception du rêve comme accomplissement d'un désir. Que nous dit-il ? « Les rêves de la névrose d'accident [...] ne se laissent plus ramener au point de vue de l'accomplissement de désir, pas plus que les rêves qu'on voit se produire dans les psychanalyses et qui nous ramènent le souvenir des traumatismes de l'enfance. Ce sont là des rêves qui obéissent [...] à la compulsion de répétition qui d'ailleurs trouve son appui, au cours de l'analyse, dans le désir, stimulé par la suggestion, de faire ressurgir l'oublié et le refoulé¹⁵ ». Il va ensuite développer la question des « pulsions du moi » – conservatrices et régressives – et des pulsions sexuelles, introduisant la distinction entre les premières qui poussent vers la mort tandis que les secondes visent la continuation de la vie. La compulsion de répétition relève des « pulsions du moi ». Ce sont alors ces élaborations qui déboucheront sur la pulsion de mort.

Freud insiste sur l'amour de transfert, qui répète les malheurs de l'amour infantile. L'amour pour les parents conduit à une déception, car l'enfant ne pourra être le seul dans cet amour si d'autres enfants viennent à naître après lui. Ce sont les exigences de l'amour qui le conduisent à ne pas différencier transfert et répétition. Nous verrons comment Lacan s'est opposé à la thèse de Freud.

Lacan et la répétition

Le Séminaire sur « La lettre volée », de Lacan, écrit en 1956, initie le recueil des *Écrits*. Le texte commence ainsi : « Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*)

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 47.

¹⁵ Freud S., *Ibid.*, p. 75.

prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante¹⁶ ».

Dans cette nouvelle d'Edgar Poe, la lettre peut être vue de tous et cependant personne ne la voit – sauf Dupin qui n'en dit rien. Les déplacements du Roi, de la Reine et du ministre, sont déterminés par la place que la lettre volée occupe, c'est un pur signifiant qui se déplace et se dérobe, alors que la répétition laisse croire que l'on pourrait l'atteindre.

La répétition est alors essentiellement symbolique et l'on peut dire qu'à ce moment de son enseignement, Lacan « fait de l'inconscient seulement une phrase répétitive qui obéit aux lois de la détermination symbolique¹⁷ ».

Il va consacrer, en 1964, un *Séminaire* entier aux quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse qui sont : l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion. Il y aura alors un avant et un après *Le Séminaire XI*. Les perspectives changent.

Le premier chapitre de ce *Séminaire* porte sur l'inconscient et la répétition. C'est toujours le retour à Freud, aux textes de Freud, mais il va s'en écarter en particulier dans le rapport entre répétition et transfert.

Dans ce *Séminaire*, Lacan nous dit quelque chose de précieux à propos de l'inconscient. Il insiste tout d'abord sur le signifiant « cause » et nous dit que la cause doit être foncièrement conçue comme une cause perdue ; mais il ajoute : « c'est la seule chance de la gagner ». C'est à partir de cette affirmation qu'il met l'accent sur la répétition qui est de l'ordre de « la rencontre toujours évitée, de la chance manquée », poursuivant : « la fonction du ratage est au centre de la répétition analytique¹⁸ ».

Quand Freud parle de compulsion de répétition, Lacan ne retient pas cette formulation, il n'utilisera pas le signifiant « compulsion » et, dans son premier enseignement, la référence à la pulsion est éliminée pour ne conserver que « le caractère automatique, répétitif, de la syntaxe signifiante¹⁹ ». Il dit

¹⁶ Lacan J., « Le Séminaire sur « la lettre volée », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 11.

¹⁷ Miller J.-A., « Transfert, répétition et réel sexuel » ? *Quarto* n°121, mars 2019, p. 14.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 117.

¹⁹ Brodsky G., *L'argument. Commentaire du Séminaire XI de Lacan*, Paris, coll. Rue Huysmans, 2006, p. 89.

clairement : « Je dis que le concept de répétition n'a rien à faire avec celui de transfert²⁰ ».

Lacan a pensé l'inconscient refoulé comme une chaîne signifiante liée aux représentants du sujet. L'analysant construit son histoire dans son analyse.

Pour Lacan l'inconscient n'est donc pas la répétition, mais il la cause et il en est la condition nécessaire. Représentants du sujet ou, plus tard, traits de jouissance, les S₁ de l'inconscient inaugurent la « rencontre manquée ».

À partir de ces années-là, pour Lacan, la répétition désigne le statut même de la jouissance du *parlêtre*.

En 1964, la « rencontre manquée » ne veut pas dire qu'il n'y a pas de jouissance, mais qu'une jouissance qui fait obstacle à la rencontre. C'est « La rencontre manquée ».

La répétition, c'est *ce qui ne cesse pas de s'écrire* de la jouissance, soit la jouissance fantasmatique via l'objet α , soit les traits unaires du symptôme.

Nous avons vu que Freud croyait que la répétition relevait du pulsionnel, parce que c'était démoniaque. Il a appelé pulsion de mort ce qu'il pensait être une pulsion de répétition. Lacan a remplacé l'idée de pulsion de mort par le structural de la répétition.

Alors, le transfert va-t-il pouvoir opérer sur une répétition qui ne peut cesser puisqu'elle est structurale et qu'elle tient à la nature du langage ?

La répétition et le transfert

Lacan aborde la question de la répétition en s'écartant de l'approche freudienne. Nous savons que la pratique analytique porte à la répétition. Mais le transfert n'est pas la répétition ; Lacan insiste sur ce point.

Dans *Le Séminaire XI*, il reprend la question du transfert dont Freud faisait « un amour "véritable" »²¹. Lacan précise : « L'amour, sans doute, est un effet de transfert, mais c'en est la face de résistance. Nous sommes liés à attendre

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op.cit.*, p. 34.

²¹ Freud S., « Observations sur l'amour de transfert », *La technique psychanalytique*, *op. cit.*, p. 127.

cet effet de transfert pour pouvoir interpréter, et en même temps, nous savons qu'il ferme le sujet à toute interprétation.²² »

Il y a deux façons de réactualiser la rencontre manquée : soit le *Un* de la position propre du patient et de sa solitude ; soit, le patient extrait un signifiant de l'inconscient et c'est une satisfaction de l'avoir attrapé. Lacan parle alors de « gay sçavoir »²³, comme satisfaction du déchiffrement.

Répétition, itération - Automaton et Tutché

J.-A. Miller nous dit que « Pour Freud – la répétition, ce n'est pas ça, ça rate et ça se répète ; l'itération, à l'inverse, c'est tellement ça... La répétition, c'est la différence [tandis que] l'itération supprime l'Autre²⁴ ».

La répétition vise la recherche d'une jouissance perdue et bute sur l'insatisfaction qui contraint l'analysant à toujours recommencer. Dans la répétition du même, dans l'itération, il y a aussi la jouissance. « Cette jouissance du même, c'est ce que Lacan appellera plus tard le *Un* de jouissance²⁵ ».

Nous trouvons chez Aristote deux termes qui éclairent les formes de la répétition : l'*automaton* et la *tuché*.

L'*automaton* relève de la nécessité. C'est la répétition en tant que réseau des signifiants, support de la parole et du discours. La nécessité pose un "je sais" et engage l'*automaton* qui en découle. Elle est de l'ordre de la loi et de la causalité déjà découverte et qui se répète.

La *tuché* relève de la contingence, de l'imprévisible, du non-calculable, elle est proche du hasard. L'*automaton* s'inscrit du côté du nécessaire, de ce qui *ne cesse pas de s'écrire* ; la *tuché* s'inscrit du côté du contingent, de ce qui *cesse de ne pas s'écrire*.

Dans le *Séminaire XI*, Lacan traite de la contingence à partir de la *tuché* ; rencontre du hasard en tant qu'elle est rencontre toujours manquée. Elle ne se produit qu'une fois et ouvre la voie à la répétition.

²² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit.*, p. 229.

²³ Lacan J., « Discours de Rome », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 146.

²⁴ Cf. Miller J.-A., cité par Chiriaco S., « Répétition, itération », *Quarto* n°105, septembre 2013, p. 31.

²⁵ *Ibid.*

L'*automaton* est du côté du nécessaire, du côté du symptôme. Le symptôme, tout en étant une formation de l'inconscient, a un statut particulier. C'est d'abord une hypothèse.

J.-A. Miller, dans son texte : « Lire un symptôme », écrit : « L'inconscient n'a pas plus d'être que le sujet lui-même. Ce que Lacan écrit $\$$, c'est quelque chose qui n'a pas d'être, qui n'a que l'être du manque et qui doit advenir [...] C'est en ce sens que Lacan dit que le statut de l'inconscient est éthique. Si le statut de l'inconscient est éthique, il n'est pas de l'ordre du réel²⁶ ».

Le symptôme occupe donc une place particulière dans les formations de l'inconscient. Comme les autres il a rapport avec la vérité du sujet, mais il s'en distingue dans la mesure où il s'inscrit dans la durée. J.-A. Miller dit encore que : « le symptôme c'est ce que la psychanalyse nous donne de plus réel²⁷ ». Le symptôme se présente sous une face de vérité et une face de réel. Freud a découvert qu'il s'interprète comme un rêve. J.-A. Miller précise : « Ça s'interprète en fonction d'un désir et c'est un effet de vérité ».

Ce que Freud a découvert c'est que, malgré l'interprétation, le symptôme perdure. Les restes, Freud les nomme « restes symptomatiques ». La conséquence est qu'il préconise de recommencer une analyse tous les cinq ans. Ce n'est pas une conception partagée par Lacan, qui considère que l'analyste lacanien ne s'arrête pas « aux restes symptomatiques », mais va au-delà. Comme l'écrit J.-A. Miller : « l'analyste ne dit pas stop et l'analysant ne dit pas stop²⁸ ». Ce sur quoi Freud s'est arrêté, c'est sur le réel du symptôme, sur ce que le symptôme comporte de hors-sens.

Lacan donc, va aborder l'inconscient par sa cause. Je reprends. Quand il parle de « la cause de l'inconscient », c'est pour nous faire entendre que « cette cause doit être foncièrement conçue comme une cause perdue. Et c'est la seule chance qu'on ait de la gagner²⁹ ». Paradoxe qui, pourtant, éclaire en quoi la psychanalyse ne recule pas dans l'élaboration de sa politique du symptôme et de l'inconscient. C'est à partir de cette affirmation surprenante que Lacan met l'accent sur la répétition, qui est de l'ordre de la rencontre

²⁶ Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental* n° 26, juin 2011, p. 54.

²⁷ Miller J.-A., « Lire un symptôme », *op.cit.*, p.54.

²⁸ *Ibid.*, p. 55.

²⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op.cit.*, p. 117.

toujours évitée, de la « chance manquée », et il poursuit : « la fonction du ratage est au centre de la répétition analytique³⁰ ». La dimension du ratage accompagne le dernier enseignement de Lacan pour être renversée en une chance. Voilà ce qu'écrit J.-A. Miller : « Penser est toujours penser avec le corps en tant qu'il jouit, et, par le seul fait que le corps jouit, la pensée rate³¹ ».

Cas clinique non publié.

Annexe : les quatre propositions de logique modale lacanienne :

* **Le nécessaire, c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire.** La nécessité « elle est de l'ordre de la loi et de la causalité déjà découverte et qui se répète³² ». Ce qui s'écrit sans cesse.

* **Le possible c'est ce qui cesse de s'écrire.** Puisqu'il cesse de s'écrire, le possible cesse d'être formalisable dans la structure du langage. Il a déjà été écrit quelque part, peut-être de façon éphémère ou instable, ou bien il aurait pu l'être. Dans la vie, on peut penser à tout ce qu'on aurait pu choisir comme voies que l'on n'a pas suivies.

* **L'impossible, c'est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.** Entre, dans cette catégorie, le rapport sexuel qui ne peut pas s'écrire.

* **Le contingent, c'est ce qui cesse de ne pas s'écrire.** Le contingent ne s'oppose pas au nécessaire. Ce qui l'illustre, c'est le lien avec la rencontre. Ce qui ne peut ni se prévoir ni s'anticiper, avec cette formule de J.-A. Miller : « La contingence, c'est que tantôt oui, tantôt non³³ ».

³⁰ Lacan J. *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 117.

³¹ Miller J.-A., « Pièces détachées », *La Cause freudienne* n°61, *Applications de la psychanalyse*, Navarin Éditeur.

³² Castanet H., *Homoanalysants – des homosexuels en analyse*, Paris, Navarin, Champ freudien, 2013, p. 163.

³³ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « Nullibiété – tout le monde est fou » (2007-2008), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 février 2008, inédit.

À propos de « l'économie de la jouissance »

Introduction

C'est à partir du texte de Jacques-Alain Miller, « L'économie de la jouissance¹ », que j'ai eu envie d'intervenir aujourd'hui. C'est un texte copieux – issu de quatre leçons du cours « Choses de finesse en psychanalyse » données à Paris VIII en 2008-2009.

Nous allons donc parler de ce maître-mot de la théorie lacanienne : *la jouissance*, que nous utilisons très souvent. Dire ce qu'est la jouissance est une gageure, car elle est en elle-même difficile ou impossible à attraper. Elle est le lieu de tout un parcours de la théorie analytique, depuis Freud jusqu'au dernier enseignement de Lacan où elle s'exprime en grand, à partir du *Séminaire Encore*.

Jacques-Alain Miller a choisi son titre en référence à Freud, qui parlait d'économie psychique et d'économie de la libido, c'est-à-dire de sa circulation et de son organisation. L'économie de la jouissance c'est, dit-il : « tenter de clarifier [...] sa distribution dans le symptôme et le fantasme » ; ce à quoi il ajoute : « sa distribution dans la parole et dans le corps² ». Nous n'avons pas seulement là, les deux termes contenus dans le titre de notre Section Clinique, mais quatre termes : symptôme, fantasme, parole et corps, qui situent les modalités et les lieux de distribution de la jouissance et qui en sont les appareillages.

Rappelons que ces appareillages ont toute leur importance, car ils traitent et tamponnent la jouissance. Ils ont une fonction très importante de régulation dans le rapport du sujet à son monde. Lacan le dit dans le *Séminaire Encore* : « La réalité est abordée par les appareils de la jouissance³ ».

Le défaut de ces appareillages a des conséquences dans la psychose.

¹ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne* n°77, pp. 135 à 174.

² *Ibid.*, p. 147.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, p. 52, « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance ».

La jouissance peut faire effraction : dans le corps, elle morcelle le corps du schizophrène ; dans la parole et dans le langage ; dans le rapport à l'objet – l'objet mauvais dans la mélancolie – ; dans le rapport à l'Autre chez le paranoïaque.

Pour faire un pont avec la dernière intervention de François Bony, qui a traité du fantasme "Un enfant est battu", on pourrait se rappeler d'un épisode vécu par Joyce et relaté par Lacan⁴. Lors de son passage à tabac par ses camarades de classe, à défaut de fantasme, Joyce sent son corps se détacher « comme une pelure » et s'envoler. Son corps ne lui appartient plus, il ne ressent plus aucune douleur. Dans un moment qu'on pourrait juger dissociatif, il voit son corps se faire battre. C'est tout autre chose que le : "Je suis battu par le père", dans le fantasme.

Le texte de J.-A. Miller, « L'économie de la jouissance », peut être lu comme une suite au texte « Les six paradigmes de la jouissance⁵ » qui lui est antérieur d'une dizaine d'année.

Dans celui-ci, il est question des processus dans lesquels entre la jouissance. Par exemple : l'imaginarisation de la jouissance du stade du miroir ; la signifiantisation de la jouissance par l'intermédiaire du signifiant qui vient la barrer ; la distribution de la jouissance dite discursive dans les quatre discours. Là, nous entendons les modes liés surtout à la structure signifiante, destinés à traiter la jouissance pour la réduire. Ces modes englobent le symptôme et le fantasme, auxquels on accède dans une psychanalyse par la parole et le langage et où le sens a toute son importance.

L'un des six paradigmes fait exception à cela, c'est celui de la jouissance dite impossible, celle qui est assignée au réel. Elle est liée à *Das Ding*, dont Freud parlait déjà : elle est hors système. Elle n'est atteignable que par forçage, structurellement inaccessible, sinon par transgression. Dans *Le Séminaire L'éthique de la psychanalyse*, Lacan en donne comme exemple Antigone qui force les lois de la cité – on pourrait dire les lois de la structure et du signifiant – pour atteindre l'horreur de la jouissance, en approchant le corps de son frère mort pour l'enterrer contre l'ordre de Créon.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le Sinthome*, pp. 148 à 150.

⁵ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne* n°43, pp. 7 à 29.

Le sixième paradigme, qui est le dernier de la série, se base sur *Le Séminaire Encore*. Il fait ouverture au dernier enseignement de Lacan. Là, tout est remis en question. Tout est considéré à l'envers : on ne part plus du signifiant, du symbolique et du sens pour opérer sur la jouissance. On prend son départ de la jouissance, qui est celle du corps propre.

Le texte « L'économie de la jouissance » vient après, et c'est d'un renversement qu'il va être question.

La jouissance sexuelle

Quand on parle de jouissance, on ne peut pas faire l'impasse sur la jouissance sexuelle. La jouissance sexuelle peut être réfrénée, interdite – Freud, un temps, avait pensé que c'était là l'origine des symptômes – ou bien au contraire, la jouissance peut être débridée. La jouissance sexuelle, en tant qu'éprouvé paroxystique, est toujours un excès. Elle est ressentie parfois hors-corps, le petit Hans en témoigne. Elle peut être traumatique.

Un jeune homme psychotique que j'ai suivi enfant, est revenu me voir après une première et unique relation sexuelle dont l'expérience l'a foncièrement déboussolé, d'autant qu'immédiatement après il y a eu rupture avec sa partenaire. L'expérience l'a renvoyé à l'idée de sa nullité, de son inexistence. Une jeune femme évoque un moment d'étrangeté après chaque jouissance sexuelle. Elle ne sent plus son corps, elle ne sait plus où elle est. Les phénomènes sont amoindris si son partenaire lui parle et l'enserme dans ses bras. « La dimension d'avoir un corps, la certitude pleine et entière que c'est le sien [...] n'est pas l'apanage de tous les sujets⁶ ».

Dans la relation sexuelle avec un partenaire, chacun s'avance avec son propre rapport à la jouissance ; celle de son corps propre, appareillée à son propre fantasme⁷. Le partenaire à qui l'amour donne l'illusion qu'il détient l'objet cause du désir n'est – même si c'est déjà beaucoup –, que l'enveloppe de cet objet, le prétexte à fantasmer. La présence du partenaire nous fait croire que la jouissance sexuelle n'est pas qu'une jouissance auto-érotique ; c'est pourtant notre propre rapport à l'objet de désir et du fantasme qui est en

⁶ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 150.

⁷ Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, Navarin, 2015, pp. 202-203, « Il n'y a de jouissance que du corps propre ou jouissance de son fantasme, des fantasmes. On ne jouit pas du corps de l'Autre. On ne jouit jamais que de son propre corps ».

jeu. Miller précise à ce sujet que le fantasme en question n'est pas le fantasme fondamental, « mais le fantasme instrument, comme moyen de jouir⁸ ». Ce fantasme-là, qui est à portée de la conscience, n'est pas toujours délivré facilement dans une analyse. Il a une dimension inavouable, indécente. À contrario de toutes ces précautions, l'époque donne l'idée d'une jouissance sexuelle pouvant se préparer avec des instruments beaucoup plus pragmatiques que le fantasme, sous les espèces de photos échangées entre partenaires, du corps, des seins, du sexe et – à l'opposé des paroles d'amour – les *Sextos* vont bon train.

La jouissance accompagne nos symptômes, nos fantasmes, notre corps, notre parole, notre rapport au sexe... ; la jouissance est partout. L'usage du terme de jouissance est extensif. Il s'utilise aujourd'hui, y compris par des psychanalystes, à propos de notre société consumériste. Nous jouissons dit-on d'objets gadgets, d'objets plus-de-jouir. Cet usage extensif du terme de jouissance ne doit pas lui faire perdre son tranchant. « Lacan a choisi ce terme pour traduire ce que Freud nomme *Triebbefriedigung*. Il englobe les deux satisfactions du binarisme freudien : celle de la libido et celle de la pulsion de mort⁹ ». Si bien que, quand nous utilisons le terme pour évoquer soit la satisfaction soit la douleur, de façon disjointe, le terme de jouissance est un peu affaibli.

La jouissance n'est pas à vrai dire un éprouvé, alors que nous avons utilisé ce terme en parlant de la jouissance sexuelle, qui est peut-être une exception. « Considérer que le coït est extraordinaire, n'est sans doute pas faux¹⁰ ». On parle volontiers de "l'éprouvé" quand il s'agit des variations de l'acceptation du terme de jouissance, dans l'éprouvé de la douleur, de l'horreur ou de celui de la satisfaction.

La jouissance est partout parce que, depuis Freud, on lui suppose d'avoir toujours été là, à l'origine, primordialement, à l'origine de la vie. Dans le texte qui est le support de notre réflexion, s'égrène plusieurs notions pour approcher ce qu'est la jouissance.

⁸ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 153.

⁹ Malengreau P. « Parole analysante, parole jouissante ».

¹⁰ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 161.

La jouissance ne va pas sans la vie

« La jouissance ne va pas sans la vie », c'est ce qu'affirme J.-A. Miller dans son texte, et peut-être Lacan lui-même. La jouissance et la vie ont partie liée, elles sont apparentées. Si la jouissance est mortifiée parce que les signifiants la supplantent, qu'ils la barrent, elle disparaît. La jouissance ne se dit pas en propre, elle se dit entre les lignes. Lacan, un temps, avait joué d'une équivoque avec l'expression : "la jouissance inter-dit(e)". Elle se dit entre les lignes, de façon semblable au désir qui glisse en-deçà et au-delà de la demande. La jouissance donc est liée à la vie, elle flirte avec le désir. Il faut un corps vivant pour qu'il y ait jouissance. Pas plus que la jouissance, on ne peut aisément définir la vie. On a quelque idée sur la vie, quand on nous parle du *sentiment de la vie*. J.-A. Miller pose la question de savoir si la vie peut aller sans la jouissance.

Cette question me renvoie à une patiente reçue depuis peu. Elle a un contact très distancié avec son interlocuteur, elle parle très peu. Elle se maintient dans son travail à certaines conditions : changer régulièrement d'endroit et d'employeur, ne pas subir trop de pression. A ces conditions, elle a une certaine opérativité dans ce qu'elle fait. L'étendue de son problème concerne les impressions de vide, d'effacement, d'anéantissement. Tous ces phénomènes donnent à penser que chez elle le sentiment de la vie est atteint et qu'en conséquence, ressentir une satisfaction ou une douleur peut lui être étranger. La vie sans la jouissance serait la vie biologique. On pourrait avancer que c'est le sentiment de la vie qui ne va pas sans la jouissance. Et chez cette jeune personne, c'est le désert.

La jouissance appelle le concept de substance.

Dans le premier temps de l'enseignement de Lacan, le point de vue structuraliste ne tient pas trop compte de la substance. Dans *Le Séminaire Encore*, Lacan ouvre la question de la jouissance féminine, c'est-à-dire la jouissance autre que phallique. Si la jouissance phallique est d'organe, la jouissance féminine est du corps, ce qui ne va pas sans l'idée d'une substance : la *substance jouissante* du corps vivant. Cette substance jouissante ne s'attrape pas par le signifiant, elle est qualifiée d'illimitée. Ce qui fait dire à J.-A. Miller que si elle est substance, elle a une étendue et peut se répandre comme une nappe.

La jouissance est substitutive.

C'est le point fort de la démonstration dans le texte dont nous parlons. On peut dire d'abord, pour comprendre cela, qu'il n'y a pas de pulsion sexuelle totale qui viendrait endiguer toute la jouissance. Freud aurait voulu cela quand il parlait, dans *Les trois essais sur la sexualité*, du primat du génital qui devait subordonner toutes les pulsions partielles. Il y a toujours des jouissances qui concernent d'autres zones érogènes que celle du génital ; l'oral, l'anal, le regard et la voix. D'autre part, entre la jouissance phallique qui est d'organe et la jouissance féminine qui est du corps, il n'y a pas d'accord ; ce qui fait dire à Lacan qu'il n'y a pas de rapport sexuel. La jouissance phallique s'oriente d'une certaine façon, et la jouissance féminine passe au-delà. "Il n'y a pas de rapport sexuel" veut dire qu'il n'y a pas de formule dernière qui viendrait boucler et dire son dernier mot sur la jouissance. C'est l'amour qui donne l'illusion que le rapport existe. Tout cela fait que la jouissance s'étale, se déplace, se distribue ailleurs. « La conséquence de la formule selon laquelle le rapport sexuel n'existe pas, c'est de nous dessiner une économie de la jouissance qui est, de part en part substitutive¹¹ ». Elle est substitutive dans le symptôme, le fantasme, le corps et la parole. Cette dimension substitutive de la jouissance va avoir des conséquences pour l'orientation du travail psychanalytique.

Il ne suffit plus de viser directement la jouissance du symptôme. Le premier temps d'une analyse consiste dans une rectification subjective par laquelle l'analysant se rend compte de la part prise par la jouissance dans ce dont il se plaint.

Il ne suffit plus de cerner la jouissance dans le fantasme, même si ce point est atteint après un très long parcours analytique, il faut aller au-delà.

La jouissance étant substitutive, on tient compte de la jouissance du corps et de celle de la parole. La question devient : « Où est-ce que ça jouit ? ». Où est-ce que ça jouit de travers ? L'orientation du travail analytique sera de tenter de déplacer, de répartir autrement la jouissance quand elle est inadéquate.

¹¹ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 162.

La jouissance est partout

Elle n'est pas seulement dans le symptôme, le fantasme, le corps et la parole ; elle est partout. « Rien n'est sans jouissance¹² », dit J.-A. Miller – il s'agit peut-être d'une phrase de Lacan. On peut aussi dire qu'il y a une jouissance à ne pas savoir, ou à l'inverse une jouissance à savoir ; une jouissance du corps, mais aussi de la pensée, comme c'est le cas dans la névrose obsessionnelle où la jouissance s'attache excessivement à la pensée. Je prendrai appui avec un cas ensuite. « Il y a une jouissance de la parole, qui fait partie de la métonymie des jouissances substitutives¹³ ».

La jouissance à l'origine

Le texte de J.-A. Miller ne traite pas de cela, mais il faut en dire un mot. Est-ce qu'au commencement de la vie était la jouissance ? La question se pose.

C'est dans *L'esquisse d'une psychologie* que Freud nous met sur la voie de la jouissance¹⁴. Les besoins élémentaires du nourrisson génèrent d'emblée un état de tension qui se manifeste par le cri. La mère répond par une action spécifique qui entraîne ce que Freud nomme « l'évènement de satisfaction ». Cet évènement ne pourra plus se reproduire à l'identique, il sera à jamais perdu. S'il y a jouissance, elle est de l'ordre de *Das Ding*, La Chose, qui a trait à la jouissance impossible à atteindre, la jouissance réelle.

Dans un deuxième temps l'enfant investira les traces mnésiques de ce que Freud appelle « le complexe perceptif » de la première expérience. Ce complexe perceptif, c'est l'ensemble des perceptions olfactives, visuelles, orales et surtout auditives. C'est dans cette réactivation des traces mnésiques que Freud suppose l'hallucination du sein. C'est le moment de la première activité psychique, où l'enfant manifeste une autre satisfaction que celle du besoin ; son autre nom est *la jouissance*. Que le complexe perceptif comprenne les perceptions auditives, est l'élément que retient Lacan : « Les objets majeurs dont il s'agit pour le sujet humain sont des objets parlants¹⁵ ».

¹² Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op.cit.*, p. 163.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Cf. Cullard P. « Genèse de la jouissance. Une lecture de *L'esquisse d'une psychologie* ».

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, p. 42, cité par Philippe Cullard.

La jouissance et la langue

Si les objets majeurs dont il s'agit pour le sujet humain sont des objets parlants, c'est parce qu'il faut l'univers sonore des sons et des mots pour solliciter chez le petit sujet la substance jouissante du corps vivant.

J.-A. Miller le dit : « L'affection essentielle, c'est l'affection traçante de la langue sur le corps¹⁶ ». Par cette proposition, se lie la jouissance (autre nom de l'affection) et quelque chose de la trace de la langue sur le corps. C'est une façon de pointer qu'au départ, il n'y a pas d'écart entre les éléments du langage et la jouissance.

Ce phénomène de jonction des éléments de la langue et de la jouissance, qui se manifeste d'abord dans le corps, le petit sujet le produit lui-même dans le babil, la lallation, dans ce que Lacan a appelé la *lalangue*.

Dans le fond, on pourrait convenir avec Lacan – qui le dit dans *Le Séminaire Encore* - : il n'y a pas d'autre appareillage de la jouissance que le langage. Que nous considérons la première jonction de la langue et du corps ; ou le fantasme, fabriqué à partir de l'articulation signifiante S_1/S_2 qui se lie à l'unité α de la jouissance ; ou bien le symptôme, concaténation signifiante de la jouissance ; c'est le langage qui appareille la jouissance.

La jouissance traumatisée

Un cas, qui n'est pas rapporté ici, a permis de soutenir l'idée développée par J.-A. Miller que : « Dans l'expérience analytique, nous avons affaire à une jouissance traumatisée [...] une jouissance brutalisée¹⁷ ».

Au point où nous en sommes du dernier enseignement de Lacan, par la lecture de *l'économie de la jouissance*, c'est ce qui nous intéresse au premier chef : considérer d'abord la jouissance traumatisée par-delà le symptôme qui n'en est que la conséquence.

« La jouissance se présente avant tout par le biais de la fixation », dit J.-A. Miller¹⁸. Il ajoute : « La jouissance, c'est vraiment à la fixation qu'elle se reconnaît, c'est-à-dire qu'on y revient toujours ». Puis il pose une question : « Il s'agit de savoir si ce *on y revient toujours* est arrêté ou non par

¹⁶ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et évènement de corps », *La Cause freudienne* n°44, p. 36.

¹⁷ *Ibid.*, p. 153.

¹⁸ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance » *op.cit.*, p. 153.

la traversée du fantasme¹⁹ ». Le fantasme a comme formule, rappelons-le : $\$ \langle \rangle \alpha$. Ce qui veut dire que le sujet barré – le sujet marqué par la castration, celui qui propose une articulation signifiante S_1/S_2 – morcelle la jouissance et laisse s'échapper les objets α .

Si la traversée du fantasme, qui permet de se déplacer sur les différents éléments du mathème, est une façon de déranger la fixation de jouissance, elle ne dit pas son dernier mot sur la jouissance. Il s'agira alors de viser la jouissance autrement, pour la rectifier, la déplacer, lui permettre de se substituer. L'interprétation doit jouer son rôle et J.-A. Miller nous dit : « Si l'interprétation se mesure à la jouissance, alors l'interprétation est sollicitée, non par ces effets de sens, mais par ses effets de jouissance. Elle ne concerne pas seulement par ses effets signifiés, mais par ses effets corporisés²⁰ ».

Dans le cas présenté, un signifiant inattendu a entraîné une interprétation hors-sens qui, dans l'après coup et dans l'après coup seulement, a permis de dire qu'elle a visé le parlêtre pour mobiliser la jouissance du corps autrement.

Avec *l'économie de la jouissance*, il est moins question dans une analyse de la rectification subjective. L'analyse se centre moins sur le déchiffrement des symptômes. Les signifiants ne sont pas considérés seulement pour leur effet de signifiés. L'interprétation n'est plus seulement sollicitée par ses effets de sens.

Il est question, en prenant en compte d'abord la jouissance, de penser que si nous sommes malades de nos symptômes, c'est que nous avons été des traumatisés d'une jouissance brutalisée et que nous pâtissons d'une jouissance inadéquate. Notre orientation dans une analyse sera alors celle « d'une rectification de jouissance, afin qu'elle puisse être conçue comme satisfaisante²¹ ».

¹⁹ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance » *op.cit.*, p. 153.

²⁰ *Ibid.*, p. 146.

²¹ *Ibid.*, p. 146.

Lalangue et l'apparole

Lorsqu'en début d'année nous avons construit notre programme théorique, j'ai proposé d'intervenir vers la fin de la session avec, comme titre, ces deux néologismes de Lacan, *lalangue* et *l'apparole*. Je vais essayer de vous transmettre ce que ces deux mots d'esprit apportent lorsque Lacan les emploie dans son dernier enseignement.

Réalité

Il convient pour cela de repartir du thème de notre année, et d'une citation qui lui sert d'exergue : « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance ». Vous la trouvez dans *Le Séminaire XX, Encore*¹.

Nous avons bien compris qu'elle signifie que les parlêtres que nous sommes ont affaire avec ce qu'on appelle réalité, c'est-à-dire "le monde", les objets que nous y rencontrons et nos partenaires, au moyen d'un dispositif qui nous permet de traiter notre jouissance de vivant. Autrement dit, nous ne sommes pas plongés dans le réel (la jouissance, c'est le réel du vivant), immergés dans ce chaudron qui bouillonne, sans outil et sans montage. Notre rapport à la vie n'est pas brut, direct et nu : il est médié, et le terme que Lacan nous offre est celui d'appareil, ou d'appareillage.

Les appareils de la jouissance sont donc les montages propres aux parlêtres qui permettent les aménagements de la vie et, tout au long de l'année, nous avons vu se décliner différentes versions de ces dispositifs, en commençant par la pulsion, mise en jeu par Freud dès son *Esquisse*, puis le fantasme et le symptôme.

Quelle est la nature de ces appareils ? Lacan le dit plusieurs fois et très clairement : « D'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que, chez l'être parlant, la jouissance est appareillée ».

Le cadre est donc clairement circonscrit et posé : les moyens par lesquels nous traitons le réel de notre existence, qu'il s'agisse du sexe ou de la mort,

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Le Seuil 1975, p. 52.

suppose l'usage du langage – à la différence des autres animaux dont les appareillages sont innés, naturels et instinctuels. Dès les premières expériences de satisfaction et de souffrance, le petit d'homme est confronté à la nécessité de ce que nous pouvons appeler après-coup un nouage, entre signifiant et jouissance.

On peut dire sans risque que cette hypothèse est un fil tendu depuis les premiers travaux de Freud, constante dans son œuvre, et que Lacan ne fait que reprendre dès le début de son enseignement. Ses premiers pas, partant de la clinique psychiatrique et du cas Aimée de sa thèse, l'ont bien sûr conduit à repérer le rôle de l'image, celle du corps propre et du semblable, dans la construction du moi et l'organisation de la relation à autrui ; mais parole et langage comme propres de l'homme lui sont tout de suite apparus comme la médiation nécessaire à l'humanisation du lien. C'est ainsi qu'il a posé comme base première de son enseignement le champ du langage et la fonction de la parole².

La parole et le langage

Tel est donc le binôme initial. Le premier apport de Lacan en la matière est de s'appuyer sur une science qui organise ce domaine depuis le début du XX^{ème} siècle, que Freud n'ignorait pas mais dont il ne fait pas usage : la linguistique. Deux auteurs sont ici décisifs. Le premier est le fondateur de la discipline, Ferdinand de Saussure³ ; le second, un contemporain et proche de Lacan, Roman Jakobson⁴. Nous pouvons rapidement rappeler leurs apports respectifs.

Ce que Saussure met en place, c'est la logique du langage, c'est-à-dire non pas de telle langue particulière, mais de l'ensemble des langues naturelles dans leur fonctionnement et leur constitution. Ce qu'il définit est une structure, c'est-à-dire un ensemble d'éléments, qu'il nomme signifiants, qui sont des éléments diacritiques, distincts, organisés sur un mode différentiel, relatifs les

² Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 237.

³ Saussure (de) F., *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002.

⁴ Jakobson R., « Les fondations du langage », *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963/2003.

uns aux autres et tels que toute variation de l'un d'entre eux a des effets sur les autres. Le premier distinguo introduit par Ferdinand de Saussure, est la distinction entre le signifiant lui-même et son signifié, les deux étant à la fois réunis dans une unité qu'il qualifie de signe linguistique et séparés radicalement l'un de l'autre comme par une barre infranchissable : le signifiant n'est pas le signifié. Les deux ont une existence propre.

Lacan tire immédiatement de ce principe que l'inconscient freudien est « structuré comme un langage », ce qui suppose qu'il est constitué de signifiants (refoulés) et que ceux-ci sont organisés en structure, font systèmes, selon les lois propres au langage selon Saussure : la métaphore et la métonymie.

Pour Saussure, l'usage du langage est transindividuel. Dit autrement, le langage n'est pas sans Autre, mais nécessite celui-ci. Ainsi, le langage permet et nécessite la parole – qui est le support –, l'usage du langage et son inscription dans le lien interhumain. La parole est individuelle, alors que le langage est de tous et que son déroulement est diachronique, comme le défilement d'une chaîne. Lacan prend ici appui sur Hegel, et sa dialectique relationnelle du maître et de l'esclave, qui sera la matrice de sa théorie des discours. La réflexion sur les usages de la parole et ses effets, demande d'accueillir les successeurs de Saussure, au premier rang desquels Jakobson, mais aussi Benveniste, et plus près de nous encore, Austin. Car le langage est une matière en quelque sorte inerte, mais c'est le fait de parler qui l'anime et lui donne sa fonction instituante du lien social. Il ne s'agit plus alors seulement des signifiants *motériels*, mais de l'acte de parole et de la logique du discours.

Dans son cours « La fuite du sens », Jacques-Alain Miller⁵ met en valeur les effets du couple parole et langage sur la logique des cures et, particulièrement, sur la pratique de l'interprétation. Il part d'une remarque simple : ce que Lacan appelle dans un premier temps la relation intersubjective – entendons celle où les images seules ne sont pas en jeu, mais le signifiant et donc le sujet – suppose que le processus verbal soit animé par une « intention de signification » : celui qui parle (que les linguistes appellent généralement l'émetteur) « veut dire ». Et l'appareil qui se met ainsi

⁵ Miller J.-A., « Le monologue de l'apparole », *La Cause freudienne*, n° 34.

en place fonctionne à partir de ce vouloir dire, qui a une matérialité et n'est pas une fiction. C'est en ce sens qu'elle implique ce que Lacan désigne comme sujet, dans un montage que tous s'accordent à décrire comme le schéma de la communication. Le sujet, mais aussi de l'Autre (comme lieu de l'adresse) et un message adressé. L'arrière-plan de cette dialectique est ce qu'Hegel, que Lacan convoque, décrivait comme ayant pour enjeu le « désir de reconnaissance ». Traduit dans un vocabulaire plus proche de nous, on pourrait parler du désir de se faire exister, auprès de l'Autre. Si dans un premier temps Lacan reprend cet enjeu à son compte, comme l'une des fonctions de la parole, au point d'en faire une visée de l'analyse elle-même, il complétera vite ce dispositif en le soutenant de la demande et de la pulsion d'une part, du désir d'autre part.

Le graphe du désir a ainsi comme cellule de base ce schéma de la communication et de la relation intersubjective, qui recoupe les propositions faites par Jakobson à propos de la structure du discours.

Lisons Roman Jakobson sur ce point⁶ : la communication verbale suppose un émetteur (Destinateur), un message (énoncé), un destinataire (l'Autre du discours). Le message se situe dans un contexte (qui parle à qui, où, quand, comment, pourquoi ?), un code (qui chiffre le message et permet au destinataire de comprendre ou interpréter, ce qui suppose qu'il soit plus ou moins commun aux deux), un contact (canal physique et connexion psychologique, où jouent la psychologie de l'émetteur et sa charge émotive). Nous avons tous en tête les termes que Lacan emprunte, à sa façon, à Frege et à son texte *Sinn und Bedeutung*, qu'il traduit par "sens en signification". En effet, tous les linguistes qui ont travaillé sur ces actes de parole ont insisté sur l'intention de signification et sur la production de sens. Il faut cela pour que la parole soit un « événement », qu'elle compte et ait des effets sur celui qui parle comme sur celui à qui l'on s'adresse.

Mais ce que Frege accentue (et que Lacan semble négliger dans ses *Écrits*⁷), c'est que la *Bedeutung* – comme référentiel – veut dire qu'au-delà du sens de ce que l'on dit, le discours vise une référence qui lui est extérieure : on parle de quelque chose. Il y a un « réalisme de la référence », un « réel au-delà du discours ».

⁶ Jakobson R., *opus cité*, p. 214.

⁷ Lacan J., *Écrits*, « La signification du phallus, *Bedeutung des Phallus* », p. 685.

Cette dimension ne réapparaît vraiment chez Lacan, me semble-t-il, que dans sa théorie des quatre discours. Les discours sont des appareils du sujet.

Le sujet s'y appareille à la chaîne signifiante représentée par S_1 , mais aussi par S_2 , le savoir de l'Autre et, au-delà du sens, l'appareil produit de la jouissance, représentée dans le Discours du Maître par la lettre a^8 .

Si je fais état de ce schéma de Jakobson, c'est qu'il constitue un carrefour : c'est un modèle aussi bien valable pour la linguistique structurale et les travaux qui en prendront la suite, qu'une base qui lui permet de dialoguer avec les auteurs d'autres écoles, qui contribuent à la compréhension de ce que c'est que faire usage du langage par l'incarnation de la parole. Je pense ici à Austin surtout. Mais ce paradigme jakobsonien est aussi indéniablement la source du graphe du désir et de sa dialectique compliquée, et la matrice des quatre discours.

Lalangue

Ce que Jacques-Alain Miller souligne, c'est que lorsque Lacan subvertit ces termes de départ, la langue et la parole, en la *lalangue* et l'*apparole*, ces deux néologismes transforment radicalement la valeur de ceux-ci. Il y a plus qu'un changement d'époque : c'est un changement de paradigme où la prééminence du symbolique cède le pas à celle du réel de la jouissance.

La *lalangue* n'est pas une structure. Elle est diachronique, c'est un dépôt d'alluvions, de malentendus ('reusement), de créations langagières et de distorsions, propres à tel sujet isolément. C'est l'invention de chacun, jusqu'à la limite de l'idiolecte, c'est-à-dire d'une langue privée. Dans ce registre, le phénomène en cause n'est plus le sens (même si un néologisme peut-être un plus de sens, comme dans la psychose), mais la jouissance. Il ne s'agit plus de vouloir dire, au sens de communiquer et de se faire entendre : il s'agit de jouir des mots. Le mot *lalangue* est donc à distinguer de la langue de l'Autre, y compris maternelle, du langage comme structure sociale et du code, plus ou moins partagé. « *Lalangue* sert à de toutes autres choses qu'à la communication⁹ ». La jouissance est ici autiste. C'est pourquoi, si Lacan a

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, p. 79

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Le Seuil, 1975, p. 126.

produit¹⁰ ce néologisme sur un mode de lapsus, il est directement dérivé des observations cliniques de Roman Jakobson sur le langage des enfants dans leurs nurseries. Celui-ci parle ainsi d'une jouissance autiste de la lallation et du babil, qu'il qualifie même de « délire de la langue¹¹ ».

L'apparole

Ainsi de l'*apparole*, dont la construction fait valoir que la parole ne vaut que comme appareil pour jouir. Elle exclut l'Autre, car l'*apparole* est monologue, nous dit Miller, et exclut le dialogue. C'est la parole réduite à la pulsion acéphale, le *blabla* ou le *blablabla*, le bavardage creux et sans intérêt ni sens, la jouissance sans communication : là où ça parle, ça jouit.

Pour conclure, j'emprunte à Lacan ces quelques mots : « L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que l'humus du langage, n'a qu'à s'*apparoler* à cet appareil-là¹² », c'est-à-dire à l'un des discours qui constituent le lien social, où se nouent le savoir et la vérité, le sens et la jouissance.

Notons enfin que le texte de Jacques-Alain Miller intitulé « monologue de l'apparole » – en opposant les époques de la parole et du langage, et de *lalangue* et l'*apparole* – soutient que la première a pour axe la vérité et une logique de l'interprétation classique qui vise à produire un sens insu du sujet mais déjà-là, tandis que la seconde a pour axe la jouissance, qu'il s'agit d'interpréter par d'autres moyens.

Mais c'est une autre histoire...

¹⁰ Brousse M.H., « Il y a lalangue », *Scilicet, Tout le monde est fou*, Eurl Huysmans, 2023, p. 46.

¹¹ Jakobson R., *Langage enfantin et aphasie*, Éditions de Minuit, 1969, p. 27.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, p. 57.

§ désir de α . Un objet pour le désir

Dans nos travaux de cette année, « Fantasma, symptôme... », pourquoi parler de l'objet, et de quel objet s'agit-il ? Il figure dans la formule du fantasme, laquelle est apparue pourtant avant la théorisation de l'objet α en tant que tel, qui est l'une des ouvertures de l'enseignement de Lacan vers le réel. La précédente – avec *Le Séminaire L'éthique*¹, qui est pour Lacan son « Au-delà du principe de plaisir » – avait mis l'accent sur La Chose, *das Ding*, soit une jouissance absolue, massive, hors signifiant et donc inatteignable, si ce n'est au prix d'une transgression.

Dans le quatrième paradigme de la jouissance, Jacques-Alain Miller présente l'objet α comme ce qui permet un maniement de la jouissance et le qualifie de « menue monnaie de La Chose² ». C'est un point important pour la clinique que je tenterai d'illustrer. L'objet α introduit aussi l'usage de la logique pour penser la clinique, dans la perspective prise par Lacan de se départir des mythes, bien trop inscrits dans le registre signifiant, ce que J.-A. Miller nomme la « démythologisation de la psychanalyse³ ». Cet intérêt pour l'apport de la logique dans l'abord des phénomènes cliniques, se poursuit et s'accroît avec *Le Séminaire La logique du fantasme*⁴ qui a orienté aussi ma lecture de ce moment d'élaboration de l'objet α qui lui est antérieur.

Avec l'objet α , le plus petit des mathèmes, Lacan nous invite à penser autrement, à revoir nos outils, à interroger nos concepts. « Le sujet lacanien ne rencontre la jouissance que sous les espèces du petit α dans le fantasme et c'est même ce qui donne au fantasme une fonction d'exception dans le premier Lacan, au moins celui qui n'est pas le dernier. Et on saisit bien son

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-60), Paris, Le Seuil, 1986.

² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne* n°43, Oct. 1999, p. 11 (version numérique).

³ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du *Séminaire* de L'angoisse de Jacques Lacan », *La Cause freudienne* n°58, mars 2004, p. 91.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme* (1966-1967), Paris, Le Seuil, 2023.

ambition d'éviter de signifiantiser le fantasme, ce qui se marque au titre du Séminaire *La logique du fantasme*⁵ », écrivait J.-A. Miller en 2006.

Je m'attacherai donc plus précisément à ce moment de passage où l'objet imaginaire prend un statut plus réel en se raccordant au corps, dans *Le Séminaire X, L'angoisse*, qui inaugure aussi un Lacan plus logicien.

En suivant le fil de l'angoisse, c'est le désir et l'objet qui vont trouver à s'élaborer. Le titre que j'ai donné à ce travail reprend deux citations du Séminaire X : « § désir de α », à la page 62 – où Lacan lit ainsi la formule du fantasme – et « un objet pour le désir », à la page 263, alors que Lacan affirme peu à peu l'objet α non pas comme visée, mais comme cause du désir. L'objet du désir apparaît en effet comme une formulation équivoque : l'objet du désir est-il *en avant*, se demande-t-il, avant d'affirmer au contraire que l'objet du désir est *derrière* le désir, qu'il est à concevoir comme la cause du désir.

Il produira ce petit schéma (p. 135) qui permet de repérer trois temps qui président à la division subjective. Dans le premier, le sujet S, encore inconnu, a à se constituer dans l'Autre comme lieu du langage par un *Qui suis-je ?* inconscient puisque informulable, auquel répond un *Tu es* (ceci ou cela) venant de l'Autre, le sujet recevant de l'Autre son propre message sous forme inversée. Le α apparaît comme reste de l'opération, comme partie non symbolisable, l'objet perdu dans l'opération, c'est pourquoi Lacan le situe non pas comme une visée, mais comme une cause (il est *derrière* le désir).



⁵ Miller J.-A., « Vers les prochaines Journées de l'École », Lettre mensuelle 247, Avril 2006.

Puisque nous l'avons déjà abordé cette année, il est utile d'avoir en tête que la construction de la subjectivité – qui est reprise dans *Le Séminaire X* en termes de dialectique du sujet, de l'objet et de l'Autre – aboutira au schéma aliénation-séparation exposé par François Bony, qui a démontré comment le fantasme peut se lire dans ce schéma, en logique. "Un enfant est battu", un enfant est barré, écriture réussie de \$ où la barre (la *shlague*, le fouet) vient préfigurer la fonction qui sera, *in fine*, dévolue à la frappe du signifiant sur le corps, l'effet réel du langage sur le corps, ses effets de jouissance.

Le fantasme comme exception

Comment s'articulent le symptôme et le fantasme ? Ils sont liés, comme l'indique le titre donné par J.-A. Miller à son cours, qui reprend la trajectoire d'une cure (du symptôme au fantasme...). Il fait du fantasme un « filet jeté sur la jouissance⁶ », qui a donc pour fonction de limiter celle-ci, une restriction apportée au désir et apportant une inertie, du fait du refoulement.

En partant de Freud, qui affirme « pour bien des symptômes, la solution par mise en évidence d'un fantasme sexuel inconscient⁷ », le symptôme apparaît comme « une sorte de concrétion de fantasmes », ce qui se formulerait en termes lacaniens en « une condensation signifiante de fantasmes⁸ ». Le symptôme sert donc à la mise en scène du fantasme qui reste, quant à lui, inconscient.

Ici se précise une différence de registre entre le symptôme, qui s'inscrit dans le registre signifiant et le fantasme, qui ne s'y inscrit pas ; et on retrouve le statut d'exception mentionné par J.-A. Miller dans la citation plus haut. C'est pourquoi le fantasme ne s'interprète pas, il se traverse, à condition d'avoir pu le saisir, le reconstruire, dans son analyse, la difficulté étant que, si l'on parle facilement de ses symptômes, on n'aborde pas son fantasme qui a installé la plupart du temps une lecture confortable du monde (la « fenêtre sur le réel »). Ceci nous mène à une autre différence entre symptôme et fantasme, qui consiste dans la manière différente dont ils sont vécus et déjà citée plusieurs

⁶ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 24 novembre 1982, inédit.

⁷ Freud S., « Les fantasmes hystériques et la bisexualité » (1908), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 154.

⁸ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », cours du 24 novembre 1982, inédit.

fois ici : « de l'un, le symptôme, le sujet s'en plaint, et [...] de l'autre, le fantasme, le sujet s'y plaît⁹ ».

Deux occurrences de la jouissance, comme souffrance et comme plaisir, mais comment parler de la position du sujet dans le fantasme, marqué du refoulement, comme la formule freudienne, impersonnelle, le signalait déjà ? Dès le début, Lacan a fait valoir deux registres du fantasme¹⁰ : la fonction imaginaire, celle des formes, des personnages, de la scène, à laquelle s'ajoute une dimension symbolique dans l'articulation d'une l'histoire. C'est une phrase, telle celle dont Freud a fait le paradigme ; le corps intervient dans le scénario qui met en jeu un qui bat et un qui est battu (le « pan-pan », comme le dit J.-A. Miller). Dans cette première conception, le corps concerné est le corps comme entité, bonne forme, comme enveloppe, tel que Lacan l'avait défini dans le stade du miroir.

La formule imaginaire du fantasme permet tous les renversements, c'est pourquoi au moment où il écrit la formule sur son graphe, le fantasme désigne tout ce qui est fantasmatisation, « efflorescence imaginaire révélée par les divagations du sujet dans l'expérience analytique¹¹ », et se situe toujours sur l'axe $\alpha - \alpha'$, toute entière subordonnée à la relation spéculaire : celui qui est battu va battre, etc.

Le fantasme fondamental

À ce temps de son enseignement où prime le pouvoir du symbolique, donc de la parole dans la résolution des symptômes et le repérage du désir, l'écriture du fantasme $\S \diamond \alpha$ fait apparaître le sujet comme barré, c'est-à-dire non pas le sujet plein de la parole, mais un sujet où s'est inscrit un trou, en retour de la médiation de l'Autre. Le sujet du signifiant, sujet barré, qui ne peut que glisser sous la chaîne signifiante, face auquel l'écriture de la formule renvoie à une certaine inertie. Deux éléments qui soulignent l'hétérogénéité de la formule (intervention de l'imaginaire dans le symbolique).

Cette deuxième formule ne dément pas la première (où le moi et son double rendent compte de toute une activité fantasmatique) mais elle vient signaler

⁹ *Ibid.*, cours du 3 novembre 1982.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 23

le recours à l'objet α , alors conçu dans sa valence imaginaire, pour venir au point où le sujet manque à se représenter.

Lorsqu'il rencontre un manque dans l'Autre du signifiant (\mathcal{A}), il aura à faire appel à un élément autre que le signifiant, quelque chose de son réel. Le fantasme articule donc une faille dans le signifiant et la manifestation du désir de l'Autre. La question est alors pour Lacan, comment articuler le rapport du $\$$ à la chaîne signifiante avec son rapport à la jouissance ?

Changement du statut de l'objet

Dans le *Séminaire X*, Lacan va travailler la question de l'objet et son ancrage dans le corps, dans ses aspects presque purement anatomiques, physiologiques, voire embryologiques, en même temps qu'il va en faire un instrument logique. Une brève allusion¹² à une blague juive, qu'il cite malicieusement en référence au travail de la cure, qualifié de *chemney sweeping* par Anna O, me paraît le démontrer parfaitement. Il y est question d'une cheminée et, si l'on pousse plus loin la métaphore, l'analyste y devient un ramoneur.

Il s'agit d'un postulant à l'étude du Talmud qui se voit poser une question par le rabbi chargé d'examiner sa candidature. « *Deux cambrioleurs s'introduisent dans une maison par une cheminée, l'un sort avec un visage souillé et l'autre non, lequel des deux va se laver ? — eh bien celui qui est souillé ! répond le postulant. Faux ! répond le rabbi, c'est l'autre. En voyant le visage souillé de son comparse, il se dit qu'il est lui-même souillé et va se laver le visage. — S'il vous plaît, posez-moi une autre question ! supplie le postulant qui craint le rejet de sa candidature — Deux cambrioleurs s'introduisent dans une maison par une cheminée, l'un sort avec un visage souillé et l'autre non, lequel des deux va se laver ? — On l'a déjà vu, c'est celui qui a le visage propre ! — Faux ! Les deux. Examinez la logique. Quand celui qui a le visage sale voit l'autre se laver, il en déduit que son visage doit être sale et il va le laver aussi... »*. L'histoire se poursuit ainsi pour encore deux réponses qui seront toujours fausses (aucun ne se lave et, pour finir, comment expliquer que, passant dans la même cheminée l'un sorte souillé et l'autre non...)

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse* (1962-63), Paris, Le Seuil, 2004, p. 153.

La référence à cette histoire est récurrente chez Lacan, qui l'a déjà citée dans les *Écrits*¹³. Il précise ici que le ramonage de cheminée ne suffit pas à rendre compte du transfert, en référence à l'abréaction comme processus thérapeutique et interroge la place de l'analyste. Au cours du Séminaire, il commencera à élaborer la mise en fonction du désir de l'analyste en lieu et place du contre-transfert privilégié par les post-freudiens qu'il critique.

Il me semble aussi que cette invitation à recourir à la logique, s'assortit du renoncement nécessaire au leurre de la relation imaginaire mise en scène dans le lien en miroir des deux protagonistes, qui ne peut que perdre le postulant.

En réexaminant, dans *Le Séminaire L'angoisse*, le statut de l'objet, Lacan va se départir lui-même de la dimension imaginaire et annonce qu'il veut aller au-delà de Freud et de sa butée, angoisse de castration pour les hommes et *Penisneid* pour les femmes. Il propose une révision du statut de l'objet en posant – contre l'idée freudienne à laquelle il s'était pourtant référé auparavant : « l'angoisse est une peur sans objet » – que l'angoisse *n'est pas sans objet*. Si Lacan passe par l'angoisse, nous dit J.-A. Miller¹⁴, c'est pour saisir ce qui n'est pas signifiable, pour tenter de saisir ce qui est le reste de toute signifiantisation. Si l'angoisse est ce qui ne trompe pas, c'est parce qu'elle vise le réel en utilisant autre chose que le signifiant. Contre toute attente, on ne trouve dans ce *Séminaire* aucune référence à l'angoisse de castration. Pas de roman œdipien, pas de menace du père pour mettre en fonction l'angoisse. La voie de l'angoisse choisie par Lacan c'est aussi « bye-bye Œdipe¹⁵ », nous dit J.-A. Miller.

Les différentes formes de l'objet α

Même s'il reprend les objets freudiens, Lacan ne le fait pas en procédant à une dialectique entre les stades, il insiste plutôt sur le caractère disjoint du rapport aux différentes formes de l'objet α . Il parlera plutôt de « gamme des

¹³ Lacan J., « À la mémoire d'Ernest Jones. Sur sa théorie du symbolisme », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp. 697-717, Lacan critique la manière dont Ernest Jones fait valoir le symbolisme analytique : du côté du signifié, au détriment du signifiant. Il évoque son « cheminement comme d'une cheminée dans la muraille » qui lui assure « sa place au ciel des ramoneurs. »

¹⁴ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de L'angoisse de Jacques Lacan », *La Cause freudienne* n°58, *op. cit.*, p. 71.

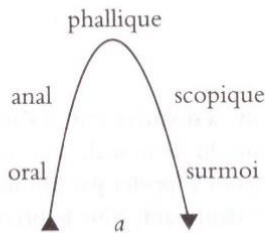
¹⁵ *Ibid.*, p. 72.

relations d'objet », de « niveaux » ou « d'étages », en ajoutant à l'objet oral, l'objet anal et l'objet phallique « deux autres étages de l'objet, les portant donc à cinq¹⁶ » (il ajoute le regard et la voix).

« En fait, il s'agit à tous ces niveaux de repérer quelle est la fonction du désir, et aucun d'entre eux ne peut se séparer des répercussions qu'il a sur tous les autres. Une solidarité intime les unit, qui s'exprime dans la fondation du sujet dans l'Autre par la voie du signifiant, et dans l'avènement d'un reste autour de quoi tourne le drame du désir, drame qui nous resterait opaque si l'angoisse n'était là pour nous en révéler le sens¹⁷ ».

Voici donc posés cinq étages dans la constitution de α comme reste dans la relation de A à S (Cf. p. 314-315). Le α vient désigner ce qui manque dans l'Autre pour représenter un sujet plein S ; au manque dans l'Autre, \mathbb{A} , vient répondre le sujet barré \mathbb{S} .

Lacan propose une constitution circulaire de l'objet (p. 341)



Les formes stadiques de l'objet

Ce petit schéma permet, d'une part, de ne pas oublier les liens du stade oral et de son objet avec les manifestations primaires du surmoi (la voix), et nous indique au passage « qu'il ne saurait y avoir de conception analytique valable du surmoi qui oublie que, par sa phase la plus profonde, c'est l'une des formes de l'objet α ¹⁸ ». D'autre part, le schéma indique aussi la connexion du stade anal à la scopophilie, soit la pulsion scopique.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse* (1962-63), Paris, Le Seuil, 2004, p. 281.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 342.

Pour J.-A. Miller, cette constitution circulaire de l'objet défait la rétroaction de l'Œdipe, c'est-à-dire les sens et valeur que prenaient les différents stades à partir du point de capiton œdipien. C'est en quoi ce que Lacan élabore comme objet α est une fonction généralisée qui n'est pas œdipienne, pas non plus chronologique, mais topologique. En écho aux recherches anatomiques (du bas latin *anatomia* « dissection », issu du grec ancien *anatemnō* « ouvrir en coupant »), engagées dans *Le Séminaire L'angoisse* autour du corps comme organisme, répond la mise en place de la coupure, qui introduit à la topologie de bord autour des zones érogènes. « Le désir, je vous apprendis à le lier à la fonction de la coupure, et à le mettre dans un certain rapport avec la fonction du reste, qui soutient et anime le désir, comme nous apprenons à le repérer dans la fonction analytique de l'objet partiel¹⁹ ». Quant au manque, auquel est lié la satisfaction, il est signalé par l'angoisse, seule à en viser la vérité.

Paradigme de l'objet oral

Pour désigner l'objet α : « l'objet des objets²⁰ », Lacan promeut le terme d'objectalité, qu'il associe à la fonction de la coupure, « part de nous-même qui est prise dans la machine, et qui est à jamais irrécupérable²¹ ». C'est avec le nourrisson et le sein que la démonstration est la plus paradigmatique. À qui appartient le sein ? À l'enfant ou bien à la mère ? Aux deux, car c'est un organe ambocepteur. Mais l'enfant forme avec le sein une unité, et c'est entre le sein et la mère que se produit la coupure²².

Clotilde Leguil reprend ce point dans un article²³ et nous invite à entendre avec Lacan l'expression « donner le sein » au sens littéral. Les conditions d'un allaitement non vampirisant reposent alors sur la possibilité pour la mère de se séparer sans angoisse de cet objet de son propre corps. Plus qu'un objet partiel, « bien plus qu'un objet, qui est le sujet lui-même²⁴ », le sein est un organe dont l'enfant devra se séparer et au travers duquel il fera l'expérience du manque, non pas *manque-à-être* mais perte d'une livre de chair.

¹⁹ *Ibid.*, p. 266.

²⁰ *Ibid.*, p. 248.

²¹ *Ibid.*, p. 249.

²² *Ibid.*, p. 269.

²³ Leguil C., « Le sein lacanien », *La Cause du désir* n°94, Mars 2016.

²⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 362.

Le phallus évanescent²⁵

Comment aborder cet objet, élevé à la fonction de signifiant par excellence quand ce qui était visé était la signification ? Avec ce nouveau schéma d'une satisfaction organisée autour de chacun des objets partiels, la fonction du phallus comme imaginaire fonctionne partout, nous dit Lacan²⁶, sauf là où elle est attendue. C'est le modèle de la détumescence de l'organe, « l'évanouissement de la fonction phallique à ce niveau où le phallus est attendu pour fonctionner, qui est le principe de l'angoisse de castration²⁷ » qui va s'imposer. Cette carence positive est notée (-φ). La signifiante du phallus est mise entre parenthèses pour laisser place au phallus organe qui a affaire au manque. La perspective des rapports entre les sexes s'en trouve modifiée : Lacan affirme « la femme ne manque de rien²⁸ », sur le chemin de la jouissance, c'est plutôt le mâle qui est embarrassé sur le mode du « ne pas pouvoir ».

J.-A. Miller²⁹ éclaire ici pourquoi le masochisme féminin est un fantasme masculin et, en opposition, Don Juan, l'emblème du fantasme féminin. Du côté masculin, une femme qui jouirait d'être cet objet qui peut effacer la limite, le (-φ) qui l'affecte ; de l'autre, l'image d'un homme auquel il ne manquerait jamais rien, où le (-φ) est effacé.

L'objet anal

Dans l'économie vivante des objets du corps présentés dans *Le Séminaire L'angoisse*, Lacan souligne la place de cet objet, présent de manière très précoce chez l'embryon, et caractérisé par ce qui est censé désintéresser l'être vivant, le déchet, le rebut. Il s'amuse même à évoquer les démêlés des hommes avec leurs déchets, et l'on ne peut que lui donner raison vu l'ampleur prise par cette question de nos jours. Comment cet objet entre-t-il dans la subjectivation ? Par l'intermédiaire de la demande de l'Autre, au moment de

²⁵ *Ibid.*, p. 297.

²⁶ *Ibid.*, p. 300.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ C'est la lecture qu'en fait J.-A. Miller, « Introduction à la lecture du *Séminaire de L'angoisse* de Jacques Lacan », *op. cit.*, p. 84. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 221.

²⁹ Cf. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du *Séminaire de L'angoisse* de Jacques Lacan », *op. cit.*, p. 86.

l'éducation à la propreté où il est demandé à l'enfant de se retenir, mais aussi de se lâcher. La particularité de l'objet anal met l'enfant devant la perte réelle d'une production de son corps, ce qui ne s'était produit ni avec l'objet oral ni même avec le placenta au moment de la naissance, moments où le support de l'Autre est moins détaché, comme on l'a vu.

Ces transactions avec l'Autre, autour de l'objet anal, font aussi ressortir la face agalmatique de l'objet quand l'enfant est félicité de sa production. C'est pourquoi Lacan voit dans le α excrémental une image de la perte du phallus, soit une symbolisation de la castration.

La clinique offre une grande variété d'illustrations des vicissitudes du négoce avec l'objet anal. J'ai rencontré un jeune homme qui se trouvait totalement invalidé par l'urgence de la défécation, dès lors qu'il était confronté à la nécessité du lien social pour un emploi ou une démarche. S'il avait un temps réussi à cadrer cette manifestation autour d'un emploi du temps répétitif et ritualisé lui permettant de se rendre à son travail, la perte de celui-ci avait fait s'effondrer cette solution précaire. Seule une mise en invalidité a pu lui permettre un apaisement, en lui permettant de se soustraire le plus possible à cette situation. Chaque jour se vérifiait son impossibilité à maîtriser son corps, ce qui était pour lui une certitude. Ça n'est pas à confondre avec la *crainte* de l'envie de déféquer, dont le cas clinique présenté par Anaëlle Lebovits-Quenehen a donné une illustration magistrale lors du dernier congrès de l'AMP. Il s'agissait d'un homme dont le métier l'amenait à être sous le regard d'un public, et qui a développé un temps une angoisse que survienne l'envie d'aller aux toilettes. Il a pu travailler dans son analyse la fonction et la place de cette angoisse (et non l'évènement de corps redouté qui ne se produisait pas).

L'objet regard

C'est à partir de l'observation d'une statue d'un Bouddha aux yeux fermés, à Kamakura, que Lacan nous invite à réfléchir sur l'objet regard : « les paupières abaissées [du Bouddha] nous préservent de la fascination tout en nous l'indiquant³⁰ ». Il remarque que l'œil est un miroir et que l'organe est toujours double. Les travaux de Freud sur l'*Unheimlich* sont convoqués, mais aussi son stade du miroir où, dit-il, par la forme, mon image dans l'Autre est sans

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, op. cit., p. 278.

reste : « Je ne peux voir ce que j'y perds. Voilà le sens du stade du miroir³¹ ». Plus que tout autre objet, le regard rend aveugle la vision, aveugle à la castration, toujours élidée au niveau du désir quand il est projeté sur l'image. Il envisage ce qui peut déchirer l'illusoire de ce qui se présente toujours comme une bonne forme : la tache, mais aussi le tatouage. La tache fait fonction de grain de beauté : plus que la forme qu'elle entache, c'est le grain de beauté qui me regarde.

La voix

Le son du chofar, constitué par une corne de bélier, vient faire résonner à certaines occasions la voix de Dieu lui-même dans la tradition hébraïque, elle nous présente, dit Lacan, la voix sous une forme exemplaire, sur le point d'être séparée. La question particulière que pose cet objet est en effet à quel domaine le rattacher. L'opposition intérieur-extérieur s'avère insuffisante pour y répondre, c'est la référence à l'Autre et l'émergence progressive de l'énigme de l'Autre du sujet qui est là en question, car Lacan fait de la voix le point le plus originel.

(Illustration clinique : une jeune femme en proie à une voix intérieure qui la critique, la traite souvent de nulle, l'enjoint à travailler, à faire toujours plus : la voix comme surmoi ou l'irruption d'un phénomène élémentaire ?)

Conclusion

Lacan souligne dans l'objet son caractère cessible, dont le modèle est l'objet transitionnel décrit par Winnicott : un petit bout arraché à quelque chose, où le sujet trouve un support et s'y conforte « dans sa fonction tout à fait originelle de sujet en position de chute par rapport à la confrontation signifiante³² ». Cette fonction de l'objet cessible comme morceau séparable, que nous sommes capables de remplacer par des objets mécaniques ou d'appareiller sur des corps, va ouvrir à un certain nombre de questions sur l'essentialité de l'homme, prédisait Lacan en 1963 en parlant des greffes d'organes. La fonction *unheimlich* des yeux est ce qui y est le plus angoissant : l'œil lui-même (cf. « voisins vigilants » et le dessin de l'œil qui l'accompagne : « Il y a l'œil ! », comme le dit l'un de mes patients de l'hôpital de jour) ; la voix, comme

³¹ *Ibid.*, p. 292.

³² *Ibid.*, p. 363.

objet cessible et les techniques pour l'enregistrer, la reproduire (étrangeté d'entendre sa voix enregistrée ou sonorisée, et que faire des messages enregistrés dans le cas du deuil...). Dans la psychose se démontre le caractère réel de l'objet (cf. Joyce qui voit son corps tomber comme une pelure, pur objet α).

L'articulation du rapport du sujet à la chaîne signifiante et à la jouissance ouvre donc à une clinique de l'objet. Non plus la castration du Père, mais aliénation/séparation : aliénation à la chaîne signifiante, séparation de la chaîne signifiante et localisation de l'objet, s'il est extrait, au champ de l'Autre.

David Halfon

Le mathème du fantasme

Préambule

Rémy Baup, en janvier, a fait référence à la Rencontre internationale de Caracas, en 1980. Lacan y affirme que, s'il est freudien, il n'en propose pas moins un prolongement de Freud qui introduit un vocabulaire conceptuel nouveau – avec un triptyque Réel, Symbolique et Imaginaire permettant d'articuler la doctrine à la place de l'Œdipe. Si Lacan a débuté son enseignement en mettant l'accent sur le Nom-du-Père, qui va produire une logification de l'œdipe freudien sur la base du registre signifiant, il va ensuite construire le fantasme sur la base de l'objet α , et non comme conséquence du registre du père. C'est à partir du *Séminaire L'angoisse* que cette lecture du fantasme à partir de la jouissance devient évidente. C'est à partir de cela que nous allons lire le mathème du fantasme et nom à partir du père, de la mère et du phallus. La reprise du graphe du désir, antérieur au *Séminaire L'angoisse*, sera examinée à partir de cette avancée de Lacan.

Un dernier point : Lacan affirme que le problème de la folie est à entendre comme le problème de la signification pour l'homme. Tout le monde est fou est une façon de revenir au problème de la signification pour le parlêtre. C'est le terme qui fait le fil rouge de mon texte.

Un détour par l'angoisse

Jacques Lacan distingue trois temps dans ce qu'il appelle la division subjective qui résulte de la confrontation de l'être humain avec le langage.

Schéma de la division du sujet :

- S / \bar{A} Stade de la Jouissance, mais aussi de la Signifiante.
- α / A Stade de l'Angoisse, rencontre du $d(A)$ et du manque de signifiant.
- § Stade du Désir, séparation du sujet de l'Autre et avènement de $d(\alpha)$ un désir du sujet articulé à un objet qui n'est pas inscrit dans l'Autre de manière signifiante.

- Le premier stade est celui que Lacan désigne comme celui de la jouissance. Il écrit S un sujet mythique d'avant le signifiant, un sujet non barré, plein de sa propre jouissance au regard de A, le grand Autre du langage. Ce temps pourrait s'appeler aussi celui de la signifiante avec un Autre total sans manque. C'est un temps poursuivi dans toutes les idéologies qui veulent rendre compte de l'humain, soit de sa présence vivante, de manière totalitaire. C'est aussi une aspiration humaine fondamentale : signifier la part vivante sans perte. Ces deux remarques ont une forte incidence politique.

- Le deuxième temps est celui de l'angoisse. Cette fois Lacan inscrit l'objet α au regard de A.

Cette écriture peut se lire de manière double. Le grand Autre manque du signifiant du sujet, le S plein de la première ligne ; il manque aussi au titre de son désir, que nous pouvons écrire d(A), désir de l'Autre. À ce niveau, le petit α est la métaphore du signifiant du sujet de la jouissance, ce qu'il n'est pas. Il occupe la place de S, sans bien sûr l'être. Il est le reste d'une opération effectuée sur la jouissance par l'opération de l'Autre.

Jacques Alain Miller nous a offert un mathème de cette opération :

A / J barré → α .

L'objet, ici, condense la part vivante de la jouissance du corps. Cette écriture par une lettre autorise la déclinaison de cet objet sous de multiples formes en conservant sa valence. C'est, dans la formule du fantasme qui lui est antérieure, la place marquée de la jouissance du vivant passée par la machinerie signifiante.

- Le troisième temps est celui du désir, celui du démarquage du sujet de l'Autre. C'est l'extraction de l'objet α qui donne un objet pour le désir et sépare le sujet de l'Autre. Vous connaissez cette phrase de Lacan, c'est l'extraction de l'objet α qui donne son cadre à la réalité, celui du fantasme.

Cette séquence en trois temps sera reprise dans le schéma de l'aliénation séparation. Le premier temps de la jouissance ou de la signifiante, c'est l'intersection entre le sujet et l'Autre comme S₁. Le deuxième temps c'est le petit α comme intersection entre le sujet et l'Autre, avec le discours S₁-S₂ rejeté du côté de l'Autre.

C'est aussi repris dans le premier des quatre discours, celui du maître ou encore de l'inconscient :

$S_1 - S_2$ (étage de l'Autre, le discours)

$\$ // \alpha$ (étage du sujet : $\$$ = signifiant manquant ; α = jouissance non signifiante)

La ligne du dessus c'est le discours, c'est l'Autre non barré.

La ligne du dessous c'est celle du sujet, qui n'est pas inscrit dans l'Autre autrement que par un signifiant ; le résultat de cette inscription c'est la chute ou l'extraction de ce qui n'est pas un signifiant mais en occupe la place : α .

C'est l'Autre barré du deuxième et du troisième temps de la division subjective. Le fantasme vient conjoindre, en les séparant, les deux éléments hétérogènes que sont : $\$$ (manque symbolique d'un signifiant) et représentation de l'objet qui conviendrait à la jouissance, soit la part non signifiante du sujet.

Introduction

Le mathème est une invention de Lacan. Sa vocation est de permettre une transmission de la théorie sur le mode de la science et particulièrement de la plus pure, les mathématiques. Le mathème s'inscrit donc dans la perspective d'une psychanalyse qui répondrait aux exigences de rigueur de la science en donnant des formules qui réduisent le malentendu foncier du langage. La science y échappe, en codant le réel avec des formules se réduisant à des lettres réunies par des opérateurs qui déterminent la relation entre eux. L'exemple connu est $E=MC^2$: l'énergie est égale à la masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière. Notez que, pour la science tout aussi bien, l'écriture en petite lettre ne permet pas d'échapper au langage qui reste nécessaire pour expliciter lesdites lettres et rendre opératoire cette écriture.

Donc, les mathèmes, c'est un aspect de l'enseignement de Lacan, pas le seul. Celui qui nous retient aujourd'hui est celui du fantasme qui s'écrit $\$ \leftrightarrow \alpha$.

J'ai proposé de l'éclairer, et cela sera plus facile car vous avez déjà bénéficié de deux interventions de François Bony qui ont largement balisé le terrain.

Le mathème $\$ \leftrightarrow \alpha$.

Il apparaît dans le graphe du désir, donc avant *Le Séminaire L'angoisse*, qui modifie la valeur de petit α , conçu comme un objet imaginaire avant de

prendre sa valeur réelle dans le procès de séparation que Lacan définit dans ce *Séminaire*-là et par lequel j'ai fait un détour pour expliciter mon propos.

L'opérateur

$\$ \langle \alpha \rangle$ met en relation deux petites lettres avec un opérateur qui n'existe pas en mathématiques, un losange que Lacan définit comme conjonction-disjonction. Celui-ci conjoint deux lettres qui sont marquées par leur différence et, paradoxalement, par leur égalité. $\$ = \alpha$ et $\$ \neq \alpha$. $\$$ n'est pas sans petit α , mais il n'est pas ce dernier. C'est le résultat de deux opérations successives et simultanées, aliénation et séparation. Pour le dire autrement, les deux lettres se trouvent ainsi réunies comme rendant compte de deux versants hétérogènes mais interdépendants : pas de $\$$ sans α , ni de α sans $\$$.

La première lettre

Le $\$$ est un concept ramassé dans une lettre affectée d'une barre. Le sujet (c'est le nom de la lettre) est un effet du symbolique et ne se conçoit que dans son rapport au langage – qui est structure – auquel l'être humain a affaire, qu'il se coltine quelle que soit sa structure, c'est à dire le nouage qu'il effectue avec le langage.

Le $\$$ inclut dans son écriture la première lettre du registre dont il naît : le symbolique. Et le symbolique emporte avec lui son instrument, le signifiant, partie du tout dont on le désigne souvent (on dit "rapport au signifiant" pour dire "rapport au symbolique"). Cette naissance est paradoxale, car elle associe une genèse et un effacement.

La chaîne signifiante, la succession articulée, est une présence réelle dans le monde humain quand elle est manifeste mais aussi quand, discrètement, elle façonne les conduites humaines qui répondent à un déterminisme, l'inconscient.

La chaîne signifiante est extérieure au sujet dans son monde quand elle est verbalisée ; quand elle est supposée présente chez les semblables ; quand elle est perçue comme venant de l'intérieur (la parole du sujet ou ses rêves) ; ou qu'elle est interprétée à partir des conduites, lapsus, actes manqués ou encore de l'association dite libre de l'analysant que ce dernier reçoit comme son propre message sous une forme inversée – non comme émetteur, ce qu'il croit être, mais comme récepteur.

Le sujet barré est le résultat d'une violence faite à l'être par la chaîne signifiante ; elle le fait advenir dans une littérale extraction depuis le corps vivant qui est son support. Violence faite à l'être veut dire cela : exigence d'être, de paraître, d'advenir à côté de son corps qu'il n'est pas – et qu'il n'a pas tout à fait, puisqu'aussi bien il lui échappe. La réponse à cette exigence fait toute la clinique, depuis la structure jusqu'au symptôme, au fantasme et la position sexuée.

La deuxième lettre

L'autre petite lettre c'est α , marqueur lacanien tout autant que le $\$$. Pour le coup, ce n'est pas la première lettre d'un registre R, S ou I. Si c'était la première lettre d'un mot ce serait d'"abject", qui conjoiindrait la condensation d'absent et d'objet et ajouterait, par métaphore, que cet objet n'est pas sans engendrer des affects déplaisants puisqu'il est l'objet de l'angoisse.

Cette lettre a un destin dans l'enseignement de Lacan et le développement de ce dernier n'a pas conduit à modifier l'écriture du mathème.

Nous allons prendre toutes ses valences.

- C'est un objet imaginaire, celui qui serait visé par un désir, marqué de ce fait par la castration puisque le désir est la manifestation d'un manque. Nous y reviendrons. La formule du fantasme se prête de ce fait à mettre en perspective tous les objets imaginaires que vous voudrez, qu'ils soient ou non présents dans le monde.

- C'est un objet réel, car il apparaît comme équivalent d'un morceau de corps par une amputation de la complétude du corps dans les expériences inaugurales et poursuivies du parlêtre, qui est le sujet lacanien en situation d'éprouver sa propre vie, les manifestations existentielles de son corps, sa jouissance. L'extraction de petit α du corps, Lacan la désigne comme séparation, qui condense séparation et répartition. L'objet α est séparé du corps, mais il demeure du sujet comme objet hors corps lui appartenant. La répartition, c'est le corps d'un côté et les objets de l'autre. La pulsion, c'est le nom que Freud a donné et que Lacan a repris comme appel au retour de cet objet arraché. L'arrachement de petit α , c'est ce qui met cet objet non pas en visée du désir, mais en place de cause du désir. Comme Freud le laisse

entendre très tôt, dans son *Esquisse*, c'est un temps préalable à l'avènement d'une investigation désirante du monde.

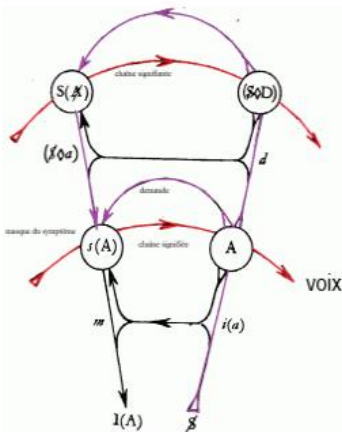
- Enfin, c'est un élément qui se hisse au symbolique dans le mathème du discours où il est le quatrième élément de la suite $\mathcal{S}, S_1, S_2, \alpha$.

C'est un ultime paradoxe : α est un effet du symbolique, tout autant que le sujet, et la mise en forme de la jouissance dans petit α n'est pas sans le registre signifiant. Pour le dire autrement, la jouissance, bien que réelle, n'advient comme telle que du fait du registre signifiant ; celui-ci ordonne sa mise en forme, sa réduction à des objets représentés dans leur diversité par la même lettre, en précisant qu'ils ne sont cernables que par le discours analysant. Ils sont donc manifestes mais méconnus.

Dans le mathème du fantasme, l'objet α , représenté par sa lettre, prend en charge la dimension de la jouissance, alors que le \mathcal{S} prend en charge la dimension d'inscription symbolique sous la forme de la rature d'un signifiant qui manque, soit le sujet comme vide de signification. La liaison des deux est une signification. C'est le point central du fantasme, de tous les fantasmes.

Le graphe du désir

Je n'avais pas prévu de le traiter explicitement. Il s'avère, à la suite des exposés de mes collègues, que cela peut être utile.



Le premier étage du graphe

Le premier étage peut se lire comme la rencontre d'un corps, que Lacan désigne dans sa première élaboration comme un delta, un indéterminé, qui est à l'origine de la trajectoire rétroactive qui croise la chaîne signifiante – qui est, à partir des signifiants, la production d'un discours qui passe entre autres par la formalisation de la voix (ce qui se dit), la *motérialité* de la chaîne. Mais cela inclut aussi le fait qu'il y a un dire, soit la

dimension de la présence de la jouissance et du désir, ce qui mobilise le mouvement même de la parole.

L'énonciation, c'est le dit plus le dire ; ce qui se dit et, au-delà, la manifestation du vivant qui articule. C'est la coalescence du sujet du signifiant et du sujet de la jouissance. De ce fait, le silence lui-même est, dans le contexte de la chaîne signifiante, une manifestation du dire qui n'est pas sans effet et donne lieu à une possible interprétation.

La chaîne signifiante est extérieure au sujet, c'est patent pour l'enfant qui ne parle pas et la reçoit comme récepteur ; c'est le cas de l'être parlant qui dans le schéma inversé de la communication de Lacan, schéma L, est le récepteur de son propre message, comme la clinique le démontre.

Le névrosé s'attribue toujours ses énoncés, même quand ils le surprennent ; le psychotique quant à lui peut connaître l'expérience d'une parole qu'il reçoit comme étrangère, hallucinée ou xénopathique

Le grand Autre et la signification dans l'Autre

L'accroche de la boucle rétroactive sur la chaîne signifiante se produit au lieu de l'Autre, lieu que Lacan définit comme celui de l'altérité du delta. C'est un lieu hétéronome. L'Autre est d'emblée moteur de la signification et, comme tel, animé d'une intention de signification. Celle-ci tient au signifiant comme tel, pas à celui d'un sujet particulier. Cette accroche ne tient qu'au fait de ce que j'ai écrit comme violence première – qui dénature le corps, l'altère en le déportant comme appelant le signifiant qui l'inscrirait dans l'Autre –, que Lacan désigne comme idéal dans l'Autre I(A). C'est le S_1 que vous retrouvez dans le schéma de l'aliénation signifiante. Ce n'est pas le Nom-du-Père. C'est un signifiant quelconque comme représentant du sujet dans l'Autre. Comme ce signifiant manque, le sujet apparaît en place du delta au début de la chaîne où il ne cesse de naître, ou de n'être pas, puisque le signifiant adéquat se dérobe dans le déroulé de la chaîne signifiante. Le sujet court sous la chaîne, aucun dit produit ne le cerne vraiment et son énonciation est marquée par la présence de la jouissance, de la part du vivant qui n'est pas réduite dans la pétrification du langage.

Cette ligne rétrograde recoupe la chaîne signifiante en deux points, grand A comme nous venons de voir, défini comme trésor des signifiants, l'ensemble

de ces derniers, mais aussi comme lieu du code de la langue, des lois d'articulation des signifiants entre eux. C'est le lieu où se définit la vérité qui est à distinguer de l'erreur et du mensonge, avec lesquelles elle peut se confondre.

L'autre point de croisement est écrit $s(A)$, c'est le signifié affecté d'un "s" minuscule, pour le différencier du signifiant "S". Lacan le détermine comme le résultat de l'articulation signifiante. La signification présente au départ ne s'éclaire que dans l'après coup du déroulement de la chaîne. La signification n'est pas purement symbolique, elle inclut une dimension imaginaire, c'est un semblant.

Image spéculaire et moi

Dans son trajet, la courbe rétrograde rencontre deux points supplémentaires. En premier lieu $i(\alpha)$. C'est, dans l'algèbre de Lacan, l'image spéculaire ; $i(\alpha)$ est introduit comme précurseur du Je dans la théorie analytique. C'est une image, un reflet dans le miroir ou dans le regard de l'Autre, c'est donc un élément imaginaire. Il est précurseur de la constitution d'une unité, il est un élément symbolique. C'est un signifiant imaginaire qui comporte la signification de l'unité corporelle du parlêtre. La clinique montre que cette signification peut manquer ou être remise en cause. Le stade du miroir, qui se traverse avant ou pendant la rencontre de la chaîne signifiante, colore le symbolique de la présence du registre de la forme. C'est ce qui se retrouve dans la signification $s(A)$.

Après la rencontre avec le signifiant, l'image spéculaire s'étoffe de signifiants, la somme des S_1 , l'*essaim* comme le dit Lacan. Le moi est une instance imaginaire du fait de sa source spéculaire, mais enrichie des signifiants auxquels le sujet accroche une part de son être.

Nous retrouvons les trois registres que Lacan fournit pour la lecture de la clinique. Le réel du corps se noue avec l'imaginaire, pour se nouer ensuite avec le symbolique – dans le circuit qui va de Δ , l'indéterminé, jusqu'à $I(A)$ l'idéal dans l'Autre. Bien sûr, vous pouvez lire cela dans une synchronie et non dans une séquence temporelle.

Opacité de l'Autre et du parlêtre, la jouissance

Le deuxième étage du graphe rend compte du fait que le premier échoue à établir une signification suffisante. Le grand Autre ne se présente ni comme un dictionnaire ni comme une grammaire, mais comme présence incarnée, un corps animé. Lacan définit l'Autre comme désir énigmatique, c'est à dire ce qui l'anime au-delà de ses demandes et de son discours. C'est la première définition de l'angoisse, rencontre du désir de l'Autre comme énigme.

Ce désir est imaginaire, il est imaginé, construit à partir des manifestations de l'Autre et de son dire, les dits et l'énonciation qui les supporte.

Le désir est la voie d'entrée vers un autre lexique que le signifiant, qui est celui de la pulsion, le vocabulaire de la jouissance et sa grammaire, soit son articulation.

L'écriture lacanienne de la pulsion, $\$ \leftrightarrow D$, traduit cela. La pulsion est la mise en forme de la jouissance par l'intermédiaire d'une dialectique avec l'Autre qui laisse entrevoir, dans les demandes que l'Autre articule ou que le sujet formule, la découpe des objets pulsionnels.

Le désir, comme l'image spéculaire, est un élément d'identification. Dans la mesure où le procès de séparation fonctionne, le désir détermine pour le sujet lui-même l'émergence de son propre objet a , qui est décliné ensuite dans toutes les formes qu'il peut prendre.

L'Autre du désir est celui à partir duquel le sujet construit sa part de jouissance en termes de pulsion et permet de traiter la jouissance propre du parlêtre.

Le deuxième étage prend donc en charge la jouissance du parlêtre, différent du sujet du signifiant qui, comme cela vous a déjà été dit, est un sujet vide que l'image spéculaire ne suffit pas à déterminer.

Le manque d'un signifiant dans l'Autre et le fantasme

Au regard de la pulsion, Lacan place sur le graphe l'écriture $S(\bar{A})$, manière de stipuler que dans l'Autre il y a un manque – qui est ici manque du signifiant de la jouissance – ce qu'atteste la présence du désir. Au regard d'une jouissance pleine qui manque, la pulsion – comme interprétation de la jouissance – inclut la castration, effet du langage sur la jouissance.

Jacques-Alain Miller écrit cela : A / J barré, mathème que nous avons déjà vu. C'est l'écriture de la castration. Le langage, représenté ici par la lettre A , est le signifiant d'une jouissance liée au langage, donc barrée par lui. Il y a une

double valence de cette barre, définie par la rencontre du langage, elle n'est pas inscriptible et doit être interprétée. L'écriture $\$ \langle \rangle D$ stipule que la jouissance subit une détermination, mais est aussi limitée. La rencontre de l'Autre produit une jouissance pulsionnelle limitée au regard d'une jouissance qui serait absolue et qui manque, $S(\mathcal{A})$.

Dernier point, qui nous intéresse et qui a justifié ce long détour, le mathème du fantasme.

$\$ \langle \rangle \alpha$ est en place d'un analogue du moi, une instance imaginaire incluant du symbolique et tentant d'inscrire un réel. Si le désir est dialectique, et court toujours sous la chaîne signifiante en quête d'une interprétation, le fantasme dans sa fixité est une écriture qui soutient le désir, une forme pérenne de la saisie de la jouissance. Le fantasme est une signification qui interprète non pas le sujet du signifiant, mais le sujet versant jouissance. Il est bien intercalé entre le $\$$ au début de la boucle rétrograde et la visée de la fixation dans une signification à travers l'Autre. De ce fait, le fantasme a un pied dans l'Autre et un pied dans le sujet séparé.

Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, là où il n'est pas. Le fantasme représente la jouissance pour un sujet, là où elle n'est pas. Il demeure un écart entre la jouissance et le fantasme, même quand la fonction du fantasme est de produire un plaisir, soit une jouissance imaginée.

Dernier point au sujet du graphe.

Le retour en $s(\mathcal{A})$ du trajet, au second étage du graphe, aboutit à la constitution d'une signification de la jouissance, analogue du semblant imaginaire et symbolique qui advenait comme résultante du premier étage.

Cette signification c'est le symptôme, en tant qu'il s'inspire du fantasme et cependant s'en distingue. Il se définit, lui, dans un autre mathème avec double valence (S, α) qui juxtapose les deux versants du sujet : celui du signifiant et celui de la jouissance. Comme il est le résultat d'une traversée de l'Autre, on pourrait aussi l'écrire $\Sigma(\mathcal{A})$, l'interprétation du manque dans l'Autre sur le versant de la jouissance réelle et non pas imaginée.

Signification et identifications

Le signifiant est asémantique, il ne signifie rien ; il se contente de marquer la différence avec les autres signifiants de la batterie. Le sujet par lui-même est le signifiant qui manque dans l'Autre ; il est en quelque sorte forclus, c'est pourquoi il surgit dans le réel. Chaque sujet est en position d'exception au regard de la batterie signifiante et ne peut s'articuler comme S_1 d'un S_2 . C'est au regard de cette position que le sujet s'articule par des identifications, qui traitent le caractère nécessairement sémantique de sa position dans le monde. Ce que la clinique démontre est que le sujet se manifeste non par la question de ce qu'il est, mais par les différentes réponses qu'il apporte à la question de son existence, sa présence réelle dans le monde définie par le surgissement du registre signifiant.

Il est possible de distinguer ainsi un certain nombre d'identifications qui se côtoient et confèrent, au sujet barré du signifiant, les points d'arrêt de la dérive du sens.

Ainsi, le sujet est identifié par des signifiants maîtres $\$ \langle \rangle I(A)$ ou $\$ \langle \rangle S_1$.

Dans le graphe, le $I(A)$ est le signifiant primordial qui est primitivement refoulé et se retrouve marqué par la barre sur le sujet. Les S_1 successifs, l'essaim des S_1 , viennent à la suite. L'effacement du premier signifiant, le $I(A)$ du graphe, fait place à la succession des signifiants maîtres qui viennent s'inscrire comme représentant le sujet, $S_1 / \$$.

Le sujet est identifié par son image spéculaire, $\$ \langle \rangle i(\alpha)$. Celle-ci est infiltrée du signifiant Un , qui donne au corps morcelé son apparence unitaire contre le morcellement des éprouvés corporels, soit la jouissance sous toutes ses formes. Cette image est le support du moi – avec lequel elle ne se confond pas –, moi qui lui-même se différencie du sujet. Le rapport imaginaire au monde passe par-là. Lacan a d'ailleurs, un temps, défini l'objet comme enveloppé d'une chasuble narcissique (α) qui préfigure la place de l'objet dans le fantasme.

Le sujet est identifié par son fantasme, $\$ \langle \rangle \alpha$, qui réalise la conjonction du sujet du signifiant avec ce qui s'imaginarise de la jouissance. Le fantasme est une signification qui interprète la jouissance, dans une dimension imaginaire qui excède le champ du visuel auquel se limite le stade du miroir. Comme déjà

dit, il est un analogue du moi, lequel est le stade du miroir plus la greffe de significations supplémentaires. Pour le fantasme, la signification est celle de la castration $S(\mathcal{A})$. C'est pourquoi dans le fantasme, l'objet se dégage comme positivité sur fond de castration, $\alpha / -\phi$.

Comme le dit Jacques-Alain Miller, le sens de la castration est $S(\mathcal{A})$, sa signification est l'objet du fantasme comme interdit (ou impossible).

Le fantasme vient masquer l'absence de relation entre le sujet et la jouissance dans un axiome, soit une formule inaugurale, par lequel le sujet assure un lien possible entre le sujet vide du signifiant et la jouissance du corps. C'est pourquoi, chez Lacan, le concept de logique du fantasme vient se substituer à la grammaire du fantasme, telle que Freud l'a développée dans « Un enfant est battu ».

Le sujet est aussi identifié par son symptôme, qui réalise autrement la copule du signifiant avec la jouissance et marque l'insertion du sujet dans le réel. Proposons un mathème : $\mathcal{S} \leftrightarrow \Sigma(\alpha)$, avec ce dernier liant la paire (S, α) . C'est ce qu'inscrit le terme "événement de corps", qui le spécifie dans son émergence.

Mathème du fantasme, refoulement primordial et désir de l'Autre

Je vous propose une formule du fantasme, dérivée de celle de Lacan, qui permettra de situer l'avènement du fantasme comme réponse au refoulement originaire (cela vous a déjà été précisé par François Bony en Janvier).

$I(\mathcal{A}) / \mathcal{S} \leftrightarrow \alpha / -\phi$

C'est une formule qui articule un signifiant – qui représente le sujet – avec un objet, sur fond de castration.

$I(\mathcal{A})$, c'est le signifiant qui manque à représenter le sujet ; donc, le fantasme ne retient que la formule neutre d'un sujet indéterminé.

Le sujet \mathcal{S} n'est qu'une variable, et le fantasme vient lui donner une consistance en lui assignant un objet qui rend compte de cette place vide du sujet qu'est la jouissance. J'ai évoqué l'an dernier, ce rond brûlé de la brousse des pulsions où Lacan situe le sujet qui doit advenir dans un ça, qui n'est justement pas subjectif car non réductible au signifiant.

Jacques Alain Miller souligne que le fantasme, dans sa formule, élève cet objet à la dignité de La Chose et que, bien que construit sur fond de castration, le fantasme vise à l'annuler. Le fantasme reprend donc, dans une positivité d'objet, ce que la prise dans le signifiant a exclu.

Le fantasme est un mode du pas-tout-signifiant du $\$$, et une réponse au refoulement originaire. Il est pervers, si l'on admet que cette réponse repose sur une annulation de la castration pour assurer la supposée jouissance.

C'est à partir du désir de l'Autre que se situe pour un sujet la jouissance supposée visée. Le désir de l'Autre est le vecteur sur lequel le fantasme s'appuie pour fixer imaginativement la jouissance. Le fantasme se présente donc essentiellement comme une interprétation du désir de l'Autre. C'est une signification qui, une fois construite, permet la lecture du désir.

On parle parfois de défense contre le désir de l'Autre pour le fantasme. Ce n'est qu'au titre de la réduction de l'énigme du désir, que la formule condense dans une signification fixe. Au même titre que le symptôme est une fixation sur un point de jouissance qui arrime le sujet au réel, le fantasme est une signification qui se propose à la lecture du désir et à la localisation de la jouissance, dans une formule. La traversée sauvage du fantasme se produit quand le sujet est confronté à une jouissance ou à un désir que le fantasme ne permet pas d'encadrer. Lacan rappelle que le cadre de l'angoisse et du fantasme est le même, c'est dans ce dernier que peut faire irruption l'élément irréductible à la formule.

Le fantasme est donc défense contre le désir, tout en étant la mise en forme qui le soutient. Il permet de capturer la jouissance mais en même temps, par définition, elle lui échappe, sauf à imaginer ce que le pervers veut croire : que son scénario détient la vraie logique de la jouissance.

De ce point de vue, Jacques-Alain Miller souligne que le surmoi qui ordonne : "Jouit !", est une composante discrètement présente dans le fantasme. C'est flagrant dans le fantasme pervers qui, dans sa relative monotonie, se présente comme la réalisation d'une exigence de jouissance trouvant sa racine dans l'Autre. Le pervers est aux ordres d'une fiction qu'il soutient dans ses actes, son scénario, qui n'est que version ou α -version.

Le fantasme est donc une fiction qui réussit à ordonner le désir mais qui, à ce titre, est l'écran qui cache le réel de la jouissance. La traversée du fantasme dans la cure permet au sujet d'entrevoir une jouissance qui n'est pas enclose dans son scénario, dans une mise en scène.

Le masochisme primaire, introduit dans le texte freudien «Un enfant est battu», peut être étendu à tous les fantasmes car il assigne le sujet à un mode passif, au regard de la formule qui le détermine. La traversée du fantasme ne le libère sans doute pas, mais permet de l'éclairer.

Dernier point, la construction du fantasme est la possibilité d'établir une signification. C'est le signifiant phallus qui autorise l'opération que je résume ainsi :

$$\Phi / d(A).d(A) / x \rightarrow F.A(\alpha) / -\phi$$

Où F est la fonction fantasme, qui permet de lire l'Autre sur fond de castration et A(α), la jouissance qui s'interprète dans l'Autre. Le fantasme est la signification de cette fonction.

Le fantasme fondamental dans la cure

Le fantasme n'apparaît pas sous une forme déclarée en début de cure.

Le symptôme, son enveloppe formelle tout au moins, est construit rapidement au début de la cure puisque l'analyste se fait le complément du symptôme en lui supposant une lecture. Rien de tel pour le fantasme, qui ne fait donc pas l'objet d'une plainte inaugurale et que le sujet néglige totalement – quand bien même il en suppose l'existence.

Le fantasme est donc inconscient, réellement inconscient. Entendre l'équivoque, totalement inconscient avec des effets réels pour le sujet. De ce fait, il se présente comme l'étape deux de la séquence "Un enfant est battu" ; il n'est pas remémoré, il n'a pas de préhistoire, pas de fiction préalable qui serait venue à la conscience de manière plus ou moins fugace. Véritable axiome isolé, il a pourtant une constellation d'émergence.

Le fantasme ne se révèle que dans la construction qui résulte de l'analyse. Sa formule est une invention de la cure, alors que ses effets sont réels bien avant celle-ci. Le fantasme est entraperçu dans les effets qui le traduisent, dans les

comportements, les pensées de l'analysant. Le fantasme est perçu de biais, entraperçu plutôt que vu. C'est une croyance, au sens fort du terme, soit un socle sur lequel la réalité du sujet est construite.

La mondanité, la somme des significations qui font le monde d'un sujet, est édifiée sur une première signification, le fantasme, qui établit une continuité entre le refoulement originaire, le sujet en relation avec la signifiante $\$$, le stade du miroir, $i(\alpha)$, le moi au regard du désir de l'Autre.

Le désir, de ce fait, est l'origine du monde du sujet ; son fantasme en est l'interprétation inaugurale.

Quatre fantasmes, 2 hommes, 2 femmes

- Jouir d'être dominé (par une mère). Les rapports humains ne sont que des relations de domination. Répercussion sur la conduite. Répercussion sur la pratique sexuelle.
- Jouir d'être l'objet précieux de l'Autre. Séduire. Faire l'homme.
- Jouir d'être de trop. Discretion et effacement pour obtenir d'être centrale.
- Jouir d'être l'instrument de la jouissance de l'Autre (le père).

Extension du fantasme fondamental, les significations du monde, la croyance

La réalité humaine n'est que le montage du symbolique et de l'imaginaire, qui à la fois couvre et s'articule au réel. C'est un enseignement de Lacan, la réalité est un nouage borroméen. Comme telle, elle n'est pas une donnée première, mais le reflet du mode de nouage RSI. La réalité n'est pas adaptée au réel. Le nouage ne fait pas adéquation. La science a développé un savoir nouveau en acceptant de viser au-delà de la réalité, le réel.

Le fantasme fondamental est le mode à partir duquel se construisent les fantaisies, qui mettent en place les significations ordonnant faussement le monde. Ainsi, le symbolique et l'imaginaire ne s'opposent pas, mais viennent au contraire se joindre dans une saisie du réel. C'est un nouage, pas une exactitude, soit la fantaisie d'un nouage suffisamment réussi pour prétendre à l'universel. Les psychanalyses mettent à jour les nombreux agencements qui président à la mondanité de chacun, et qui impliquent cette dimension si essentielle de la croyance, au cœur du savoir dont chacun témoigne.

Aucune chaîne signifiante n'assure par elle-même sa garantie. La croyance

est l'élément qui assure à la chaîne signifiante sa validité pour celui qui y adhère. La croyance, de ce point de vue, est toujours un peu folle, c'est dire que tout le monde délire.

Il est courant de dire que la cure analytique dissout les idéaux ; de fait, elle fait vaciller les semblants qui tiennent lieu de réalité. La réalité d'un être humain c'est la somme des fantasmes qui soutiennent sa relation au réel.

Prenons quelques exemples de fantasmes courants.

- La fraternité, qui lierait entre eux certains humains, au-delà des différences qui les séparent. La fraternité c'est la ségrégation ; c'est le sens de la fraternité au-delà des significations qui la constituent. Sont frères ceux qui excluent les autres, que ce soit sur des bases familiales, ce qui est courant, ou sur d'autres bases identificatoires. Les significations de la fraternité sont multiples : amour, entraide, communauté, etc. Mais son sens, au-delà des significations, c'est la ségrégation.

- La liberté se résout pour chacun à la limite de l'exercice de son pouvoir. La société humaine ne fonctionne pas sur la liberté, mais sur la limitation des pouvoirs que chacun peut exercer. Au cœur de la liberté gît la limitation que chacun met à ses conduites, à ses pensées, pour vivre dans le lien social qui donne par extension la civilisation – le lien social étendu à de nombreux humains. Dans la mondialisation, autre fantasme, la civilisation vaudrait pour tous. Dans les faits, elle est relative à une personne, à un groupe, à une civilisation ponctuelle.

- L'égalité enfin, s'épuise à vouloir réduire ce qui sépare les humains. Il n'y a égalité sur rien : différence des corps (pas que sexuellement) ; différence des avoirs ; différence des contingences et, ce qui va avec, différence des destins.

- La transmission ne s'opère pas d'un sujet à un autre. Entre ce qui est présenté et ce qu'un sujet retient, il y a un écart. Le sujet est un hiatus entre la cause – ce qui est arrivé ou ce qui s'est dit – et l'effet, ce qui s'est inscrit pour le sujet lui-même. La lecture psychanalytique se fait à rebours de la relation cause à effets : depuis la conséquence à partir du sort fait à la contingence.

- La famille, elle, est couverte de présupposés : la solidarité, l'amour, le lien du sang. La réalité des liens familiaux est tout autre : amour parfois, querelles souvent, tensions et malentendus toujours.

- Le père est un fantasme courant : dans sa fonction protectrice, dans un lien qui privilégierait (c'est un conditionnel présent) le symbolique. Sans l'inconscient, le sujet ne saurait rien de la paternité. C'est une inscription qui s'inscrit dans un fantasme, la fonction paternelle. C'est ce qui serait attendu d'un père, dont l'affirmation dans la vie du sujet est souvent inversement proportionnelle au réel du père, ses vraies manifestations à l'égard de l'enfant.

- Faut-il ajouter la mère ? L'absence d'"instinct" maternel laisse la place à toute les versions de mère que l'on voudra. Certainement pas une version stable et universelle, mais le déploiement de tous les possibles. À chacun sa mère.

Les fantasmes sexuels

Comme le rapport du sujet à la jouissance est marqué par la construction d'un fantasme, la position sexuelle est aussi le résultat d'une construction qui repose sur l'identification à une supposée identité, à l'un des termes que la langue fournit, homme ou femme. Ce signifiant maître, homme ou femme, ne dit rien de la conduite avec l'objet sexuel, le partenaire pris en totalité ou en partie. Les fantasmes sexuels sont les supports construits à partir de l'Autre. La signification sexuelle donne sa possibilité à l'acte du même nom. Il va sans dire que, si c'est une question universelle, les réponses ne sont que très singulières avec les difficultés que cela induit. "Il n'y a pas de rapport sexuel", veut bien dire que ne viennent à cette place que des significations bricolées.

Conclusion

La formule du fantasme n'est pas plus que le symptôme une adaptation au réel, mais une construction du monde qui se révèle tout autant utile que néfaste. La psychanalyse met à jour le mode de construction des significations dont le sujet se soutient, le fantasme ou le délire, et le mode de lien social, le symptôme, que Lacan a installé comme le mode de nouage du réel du symbolique et de l'imaginaire, nœud qui n'est pas borroméen par lui-même mais par l'adjonction de cet élément supplémentaire.

Origines du fantasme et ses devenirs à l'adolescence

1. Origines du fantasme dans l'enseignement de Lacan

Dans son premier enseignement, Lacan réfère l'apparition des fantasmes au stade du miroir qui est alors pour lui, selon J.-A. Miller, « la matrice de tout fantasme¹ ». Dans la relation spéculaire, l'image du corps, en tant qu'elle est représentée foncièrement par l'autre, apparaît « comme le principe même du fantasme² ». J.-A. Miller précise que les fantasmes sont alors pour Lacan « strictement corrélatifs du moi comme imaginaire ».

Le mathème du fantasme est ébauché dès le *Séminaire* VI sur « Le désir et son interprétation », lorsque Lacan – sans en produire encore l'écriture logique – avance que « le fantasme n'est rien d'autre que cet affrontement perpétuel du sujet barré et du petit α^3 ». Dès lors, il ne s'agit plus d'une relation spéculaire mais d'une relation avec l'objet. J.-A. Miller note que le fantasme se trouve inscrit « non pas comme fantasme du moi, mais comme fantasme du sujet⁴ », en tant que celui-ci n'est plus le sujet plein de la parole, mais un sujet barré.

Notons que l'objet α est alors encore pour Lacan une production du « registre imaginaire ». C'est à partir du *Séminaire* « L'angoisse » qu'il parlera de sa fonction « d'être le reste du sujet, reste comme réel⁵ », ce qui suppose une « autonomie de la jouissance du corps⁶ », c'est-à-dire que l'objet réel est équivalent à un morceau de corps.

Avec le *Séminaire* sur « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » et son élaboration des opérations d'aliénation et séparation,

¹ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « Du symptôme au fantasme et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, année 1982-1983, cours du 24 novembre 1982 (inédit).

² *Ibid.*

³ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Seuil, Paris, 2013, p. 446.

⁴ Miller J.-A., « Du symptôme au fantasme et retour », *Op. cit.*, cours du 17 novembre 1982.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Seuil, Paris, 2004, p. 194.

⁶ Miller J.-A., *L'Orientation lacanienne*. « L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, 9 mars 2011 (inédit).

nous pouvons lire autrement la mise en place du fantasme. Ces deux opérations sont contemporaines de l'entrée de l'enfant dans le langage et elles sont simultanées. Elles marquent l'instant inaugural de la formation du fantasme, qui est contemporain de la naissance du sujet, laquelle survient lorsqu'il rencontre l'Autre et ses signifiants ; s'il choisit l'aliénation, qui le place sous les signifiants de l'Autre, c'est au prix de son être et il « émerge⁷ » alors comme sujet divisé, marqué par le manque à être. Dans le même temps, la séparation produit l'objet de jouissance, petit α , destiné à compenser le manque à être. Lacan parle d'une « rançon⁸ » qui s'accompagne d'une projection de « la topologie du sujet dans l'instant du fantasme⁹ ». J.-A. Miller éclaire cette formulation en disant que « le prix de son inscription [du sujet] sous le signifiant maître, c'est que petit α se détache. C'est ce qui, en définitive, sera habillé du fantasme¹⁰ » ; et il ajoute que « si le fantasme prend une place fondamentale pour le sujet, c'est qu'il est appelé à combler le trou du sujet – le trou du sujet impliqué par la chaîne signifiante¹¹ ».

Lacan avance que ce moment d'aliénation-séparation est aussi celui d'un questionnement du sujet sur le désir de l'Autre. En effet, « un manque est, par le sujet, rencontré dans l'Autre, dans l'intimation même que lui fait l'Autre par son discours. Dans les intervalles du discours de l'Autre, surgit dans l'expérience de l'enfant ceci, qui y est radicalement repérable – *il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ?* Dans cet intervalle coupant les signifiants, qui fait partie de la structure même du signifiant [...] c'est là que glisse, c'est là que fuit, tel le furet, ce que nous appelons le désir [...] l'énigme du désir de l'adulte¹² ». Ce « *Que me veut-il ?* » est « constitutif du fantasme¹³ ». Face au manque que le sujet aperçoit dans l'Autre, le sujet éprouve de l'angoisse. Ceci renvoie à ce que Freud a décrit comme la détresse du petit d'homme, l'*Hilfflosigkeit*, le recours au fantasme constituant une défense. Et c'est alors

⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 11.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, *op. cit.*, p. 446.

⁹ Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 836.

¹⁰ Miller J.-A., « Du symptôme au fantasme et retour », *op. cit.*, cours du 15 décembre 1982 (inédit).

¹¹ *Ibid.*, cours du 8 décembre 1982.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 194.

¹³ J.-A Miller : « Schizophrénie et paranoïa », *Quarto* n°10, p. 37.

dans l'objet petit α que « le sujet trouve son support », cet objet venant « suppléer la carence au niveau de l'Autre du signifiant¹⁴ ».

« Le fantasme de sa mort, de sa disparition », est alors, avance Lacan, « le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique ». Il précise que l'anorexie mentale en donne l'exemple – on peut évoquer ici, me semble-t-il, l'anorexie du nourrisson. Et il ajoute que « nous savons aussi que le fantasme de sa mort est agité communément par l'enfant dans ses rapports d'amour avec ses parents¹⁵ ».

Dans son dernier enseignement, les concepts de fantasme et de symptôme seront résorbés par celui de sinthome¹⁶.

2. Fantasmes infantiles

Freud a commencé par établir que les fantasmes (*Die Phantasien*) se substituent aux jeux de l'enfant et, tout comme eux, produisent du plaisir. Il écrit que « les désirs insatisfaits sont les forces motrices des fantaisies¹⁷ », qui sont construites « sur le modèle d'expériences de satisfaction¹⁸ ».

J.-A. Miller, reprenant la comparaison de Freud entre fantasme et jeu d'enfant, propose que « le fantasme a une fonction semblable à celle du jeu qui est, à partir d'une situation tantôt de jouissance, tantôt d'angoisse, de produire du plaisir¹⁹ ». Le fantasme fonctionne comme une machine à transformer la jouissance, ou l'angoisse, en plaisir, ce dont le jeu du Fort-Da donne une autre version.

À suivre Mélanie Klein (que Lacan appréciait beaucoup), « les fantasmes masturbatoires sont la source de toutes les activités ludiques de l'enfant ; ils sont l'un des éléments constitutifs de toutes ses sublimations ultérieures²⁰ » ; elle ajoute que « le style de leurs fantasmes ludiques », qui

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *op.cit.*, p. 446.

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts ...*, *op. cit.*, pp. 194-195.

¹⁶ Cf. De Georges P., *Lacan Ultime*, (inédit).

¹⁷ Freud S., « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Folio, 1985, p. 38.

¹⁸ « Les premiers psychanalystes », *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, Tome 1, Gallimard, p. 288.

¹⁹ Miller J.-A., « Dos dimensiones clinicas : sintoma y fantasma » (1983), in *Conferencias porteñas*, Tomo 1, Paidós 2009, p. 77.

²⁰ Klein M., *La psychanalyse des enfants*, PUF, Paris 1975, p. 126

« découlent tous de fantasmes masturbatoires [...] annonce le caractère que prendra leur vie sexuelle adulte » ; ils accompagnent les débuts du conflit œdipien, se centrent sur le coït des parents et sont dominés par les pulsions sadiques et, de ce fait, ils sont « l'objet des plus intenses sentiments de culpabilité²¹ » qui contraignent les enfants à cesser l'onanisme.

Lors de la période pubertaire, tandis que les « penchants infantiles » incestueux sont « surmontés et rejetés », Freud décrit des fantasmes sexuels « greffés²² » sur les précédents et qui « sortent du lot ». Ce sont les fantasmes qu'il qualifie d'« originaires²³ » : la représentation du coït des parents, la séduction prématurée par une personne aimée, la menace de castration, les fantasmes relatifs aux événements vécus dans le ventre maternel, série à laquelle il ajoute la construction d'un « roman familial » légendaire. Il précise que ces fantasmes « figurent dans toutes ou presque toutes les histoires des névrosés²⁴ » – ce qui en effet se vérifie dans notre clinique – et, point crucial, qu'« ils possèdent une réalité *psychique*, indépendante de la réalité *matérielle*²⁵ », c'est-à-dire d'une expérience vécue (qui n'est cependant pas pour autant impossible).

Avec son texte « Un enfant est battu » (1919), Freud affirme l'existence d'un lien entre fantasme et satisfaction masturbatoire, c'est à dire entre le fantasme et la jouissance. Il donne ainsi un nouveau statut au fantasme, ce que Lacan énoncera en disant que « le fantasme [est le] support de la pulsion²⁶ ».

3. La rencontre du réel du sexe à la puberté

Le « réel comme rencontre²⁷ », ce que Lacan nomme *tuché*, c'est-à-dire la rencontre qui se produit « comme au hasard » (en opposition à l'*automaton* de la répétition), surgit chez le jeune pubère sans que les fantasmes infantiles

²¹ *Ibid.*, p. 133.

²² Freud S., « Les métamorphoses de la puberté », *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, note 3, p. 169 (ajoutée en 1920), Folio, Gallimard, Paris, 1987.

²³ Freud S., « Un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique », *Névrose, Psychose, Perversions*, PUF 1988, p. 215.

²⁴ Freud S., « Introduction à la psychanalyse », conférence 23, P.B. Payot 1965, p. 347.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, p. 124.

²⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts...*, *op. cit.*, p. 54.

aient pu l'y préparer, quelles qu'aient été les informations délivrées par l'éducation sexuelle et les confidences des semblables. Lors de sa puberté – ce moment et ce signifiant que l'époque préfère refouler au profit d'une supposée « crise d'adolescence » qui vient nommer le trop de jouissance – l'adolescent est convoqué par l'Autre en tant que sexué et désirant, supposé tourner sa libido vers d'autres objets que les parents qui sont refoulés en tant qu'objets sexuels. Or, cette rencontre de la sexualité – qui a maintenant souvent lieu sur les sites pornographiques avant même la puberté – a toujours un effet de surprise. Elle fait surgir une jouissance inconnue, un en-trop dans le corps qui s'accompagne fréquemment de honte et d'angoisse, même si cette rencontre est éprouvée comme une satisfaction. Cette rencontre ne fait pas sens, la jouissance étant étrangère au symbolique : les mots manquent pour traduire ce qui arrive dans le corps ou dans les pensées. Freud notait dès 1896 que « l'excédent sexuel empêche la traduction en images verbales²⁸ », ce que Lacan traduit en énonçant que Freud a repéré que « la sexualité [fait] trou dans le réel²⁹ ». Le savoir précédemment acquis par l'enfant se trouve troué et l'adolescent ne dispose pas d'une réponse toute prête qu'il pourrait tirer de son expérience ou de ses fantasmes d'enfant.

Freud écrit que « les fantasmes de la période pubertaire se greffent sur les recherches sexuelles infantiles abandonnées au cours de l'enfance [...] ils peuvent, intégralement ou en majeure partie, être tenus inconscients » et « ont une grande importance dans la genèse de nombreux symptômes car ils constituent les étapes préliminaires de ces derniers ». « De la même manière – ajoute Freud – ils sont les prototypes des fantasmes nocturnes qui deviennent conscients sous la forme de rêves³⁰ ».

Dans sa préface à « L'éveil du printemps » de Frank Wedekind, Lacan note justement que « faire l'amour, les garçons n'y songeraient pas sans l'éveil de leurs rêves³¹ ». C'est dire que ce réel traumatique de la rencontre sexuelle doit être traité par l'inconscient, représenté sous la forme d'une « réalité » satisfaisante, dont les fantasmes font l'étoffe. Ainsi, le jeune Melchior,

²⁸ Freud S., lettre 46, in *Naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1986, p. 145.

²⁹ Lacan J., « Préface à "L'éveil du printemps" », *Autres Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 562.

³⁰ Freud S., « Les métamorphoses de la puberté », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard Folio, Paris, 1987, p. 170 (note ajoutée par Freud en 1920).

³¹ Lacan J., « Préface à "L'éveil du printemps" », *op. cit.*, p. 561.

discutant avec son ami Moritz qui, nous le verrons, n'a pas les mêmes ressources que lui pour faire face à ce réel, raconte qu'il a rêvé qu'il fouettait son chien « si longtemps qu'il ne pouvait plus remuer une patte », ce qui indique la dimension sadique de la pulsion qui l'anime et aussi que la castration peut être symbolisée. On pourrait être tenté de voir dans ce rêve « Je bats un chien », une phase/phrasedu fantasme « Un enfant est battu », mais Freud précise que « le sujet, le *Ich*, le Je, est toujours exclu comme tel du fantasme [Un enfant est battu]³² ».

Melchior raconte que ses « premières excitations » qui « surviennent à l'improviste » n'ont engendré qu'une « légère honte », car il s'y trouvait « plus ou moins préparé ». Il peut donc traiter par le signifiant et dialectiser cette expérience qu'il qualifie de « surgissement de fantômes ». Il a ainsi accès à une représentation de l'étrangeté et de l'inconnu, ce qui lui permet de se poser comme celui qui sait et de se faire l'initiateur de ses camarades, ce qui plus tard lui vaudra son exclusion du lycée « pour son influence démoralisatrice sur les élèves³³ ». Wendla, la jeune fille de « L'éveil du printemps », rêve qu'elle est une pauvre qui mendie et qu'elle est battue par son père parce qu'elle ne ramène pas l'argent escompté. Après ce récit, elle demande à Melchior de la battre – « Quel mal y-a-t-il à cela ? » dit-elle ; il s'y refuse d'abord puis, devant l'insistance de Wendla, la pulsion se déchaîne : « Attends, sorcière, je vais t'arracher Satan du corps » et il « la rosse comme plâtre avec furie³⁴ » indique le livret.

Qui plus est, l'adolescent va se confronter au fait qu'il n'y a aucune réponse qui serait valable pour tous et, « là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait *troumatisme*³⁵ » ; donc pas de formule qui permettrait de s'assurer d'un rapport harmonieux avec un partenaire, malgré les promesses faites par les sites de rencontre de garantir le *match* idéal. Ce ne sont pas tant à ces sites que s'en remettent les adolescents, mais à la contingence de rencontres où le pousse-au-jouir le dispute à l'impératif de tout essayer, entretenus par le discours capitaliste. La vague #MeToo et le climat délétère de harcèlement

³² Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XIV, *La logique du fantasme*, op. cit., p. 125.

³³ Wedekind F., « L'éveil du printemps », p. 65.

³⁴ *Ibid.*, p. 38.

³⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXI, *Les non dupes errent*, 19 févr. 1974 (inédit).

généralisé par l'usage incessant des réseaux sociaux, conduit certaines jeunes filles à se méfier d'un possible partenaire et de conduites machistes qui feraient fi de leur consentement – ce dernier étant érigé en signifiant maître même si, comme Clotilde Leguil l'a souligné, ce consentement est « toujours énigmatique » et qu'il interroge « la confusion entre désir et jouissance...³⁶». De leur côté, les jeunes garçons redoutent d'être accusés de violences sexuelles. Cette situation conduit parfois à une inhibition de la rencontre réelle et celle-ci se limite aux *chats*, traversés de fantasmes érotiques, voire à l'envoi de *nudes* sur le téléphone.

Ainsi, les premières expériences sexuelles qui accompagnent la puberté renvoient le jeune à la rencontre d'un impossible et à la solitude.

4. « Actualisation des choix faits dans l'enfance » (Freud) et « immixtion de l'adulte³⁷ » (Lacan) dans l'enfant

Face au surgissement de ce trou, l'adolescent sera-t-il en mesure d'élaborer des fantasmes qui soutiennent ses pulsions ?

Dans ses « Trois essais sur la théorie sexuelle », Freud indiquait qu'« après l'enfance, certains choix posés sont réactualisés ». Une nouvelle modalité du fantasme, qui puise dans les fantasmes de l'enfance, s'essaye alors à rendre l'objet adéquat, d'une part, à la pulsion « qui était jusqu'ici essentiellement autoérotique³⁸ » et, d'autre part, à la demande d'amour.

Freud a recours à une métaphore, devenue célèbre : à la puberté, il se produit comme le percement d'un tunnel par les deux extrémités, mais les deux courants – celui de la « tendresse » et celui de la jouissance sexuelle, ne se réunissent pas, en particulier chez le garçon, chez qui « le courant tendre » reste refoulé.

Dans son roman « Les désarrois de l'élève Törless », écrit en 1906 et qui est donc contemporain de Freud, Robert Musil donne un remarquable témoignage littéraire de la rencontre qu'un sujet adolescent fait de la sexualité, dans un internat de garçons de l'Autriche des années 1900.

³⁶ Trois questions posées à Clotilde Leguil - *L'Hebdo-Blog* 28, janvier 2024.

<https://www.hebdo-blog.fr/trois-questions-posees-a-clotilde-leguil/>

³⁷ Lacan J., « Jeunesse de Gide », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 753.

³⁸ Freud S., « Les métamorphoses de la puberté », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard Folio, Paris, 1987, p. 143.

Avec cette référence, nous avons affaire à une dimension qui traverse les époques : ce sont les effets de la puberté sur le corps et l'émergence de la pulsion. Nous verrons que ces effets sont interprétés différemment selon l'époque et nous pourrions discuter des nouveaux symptômes qu'ils peuvent produire.

Törless est en proie à l'étrangeté, au désarroi, alors que le sexuel « s'insinue à l'improviste, hors de propos, dans ses pensées³⁹ », et qu'il se demande « anxieusement ce que cela signifie⁴⁰ ». Ses identifications vacillent ; par moments « la sensation d'être une fille » le saisit et il « ne comprend pas pourquoi tout le monde lui dit qu'il est condamné à rester toujours un garçon⁴¹ ». Aujourd'hui, il serait peut-être encouragé à soutenir cette identification, invité à s'en faire une identité et donc à s'engager dans une démarche de transition de genre.

Törless découvre la solitude et éprouve la fêlure du sujet face au réel pulsionnel. Son savoir lui apparaît « perforé d'abîmes » et ne le soutient plus : « juste au-dessus de lui brillait un petit trou insondable⁴² » ; il cherche « en vain, comme à tâtons, un élément nouveau sur lequel s'appuyer⁴³ ».

Musil illustre comment, à la puberté, des fantasmes prégénitaux peuvent alimenter le fantasme adolescent. Törless se laisse entraîner avec quelques camarades dans une dérive perverse où la jouissance le dispute à la honte et Musil dresse un tableau subtil des effractions de la pulsion sadomasochiste et des incertitudes de l'être qui l'accompagnent.

Un scénario **sadique** se déploie, où la production de l'objet α s'affirme en visant « à introduire chez le sujet [...] une division⁴⁴ » : « Je ne veux savoir qu'une seule chose, quand j'enfonce toutes ces paroles en toi comme ces couteaux [...] qu'est-ce que tu ressens ? N'y a-t-il pas quelque chose qui éclate ?⁴⁵ ». Et, non symétrique, la pulsion **masochiste**, à partir d'une position

³⁹ Musil R., *Les désarrois de l'élève Törless*, Seuil Points, Paris, 1960, p. 31.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 114.

⁴¹ *Ibid.*, p. 143.

⁴² *Ibid.*, p. 100.

⁴³ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 123.

⁴⁵ Musil R., *Les désarrois de l'élève Törless*, *op. cit.*, p. 172.

d'objet, donne corps à la voix d'un camarade qui « lui ordonne d'aboyer » : « je suis sa chose, il n'a pas à se gêner⁴⁶ ».

Musil se fait le peintre de ce qu'il appelle « les nuances innombrables qui vont de la vulgaire brutalité au grotesque et au morbide⁴⁷ ». Le roman ne livre pas quel sera le destin de la pulsion chez Törless, mais il donne l'idée que les fantasmes pervers sont des moments sur le chemin de ce que Lacan a appelé « la maturation de l'objet α à l'âge de la puberté⁴⁸ » ; le roman se termine sur une note de normalité œdipienne lorsque, quittant la pension pour les vacances, Törless se repait du « léger parfum qui s'exhalait du corsage de sa mère », conclusion qui ramène vers la thèse freudienne selon laquelle « la signification du choix d'objet incestueux apparaît de façon impossible à méconnaître⁴⁹ ».

Lacan évoque aussi le moment où l'adulte vient faire immixtion dans l'enfant, à partir d'un épisode de la vie du jeune André Gide qui « se promet de protéger sa cousine âgée de quinze ans, deux ans de plus que lui ». Lacan écrit que « dans sa position de garçon de 13 ans en proie aux plus rouges tourmentes de l'enfance [...] cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte⁵⁰ », ce que J.-A. Miller commente en disant qu'il « y a comme une anticipation de la position adulte chez l'enfant⁵¹ ».

Le réveil de la pulsion et des fantasmes implique aussi, pour le jeune en quête d'un partenaire, qu'il s'affronte à la castration – soit à la perte qu'introduit l'aliénation aux signifiants, suivie de l'extraction de l'objet α – laquelle, à suivre J.-A. Miller, « n'est qu'un autre nom de la castration⁵² ». S'il y consent, la jouissance pourra être « refusée dans le réel pour être atteinte sous l'égide du symbolique⁵³ ». Cette étape est logiquement corrélative de l'élaboration des

⁴⁶ *Ibid.*, p. 168.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 189.

⁴⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 300.

⁴⁹ Freud S., *Trois essais...*, *op. cit.*, p. 172.

⁵⁰ Lacan J., « Jeunesse de Gide », *op. cit.*, *Ibid.*

⁵¹ Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Après l'enfance : travaux récents de l'Institut psychanalytique de l'Enfant*, Navarin, Paris, 2017, pp. 15-28.

⁵² Miller J.-A., « Montré à Prémontré », *Analytica* Vol 37, 1984.

⁵³ Miller J.-A., « Enfants violents », *Après l'enfance : travaux récents de l'Institut psychanalytique de l'Enfant*, Navarin, Paris, 2017, p. 195-207.

fantasmes, dont la fonction est précisément de voiler, voire de dénier la castration. L'objet α est un bouchon sur la castration, sur *moins phi*.

5. Fonctions du fantasme et conséquences de son absence

En nouant la jouissance au signifiant, le fantasme donne une signification à celle-ci ; il est, précise Lacan, ce qui « fait à la réalité son cadre⁵⁴ » et « ce qui sert le mieux [le sujet névrosé] à se défendre contre l'angoisse, à la recouvrir⁵⁵ ». En introduisant un objet de jouissance entre le sujet et un semblable, le fantasme lui permet de se lier à ce semblable. Sa fonction est aussi de soutenir le désir et pour jouir du corps de l'autre, il faut un artifice, un fantasme qui sera même « le partenaire essentiel⁵⁶ » du sujet. Éric Laurent écrit qu'« un usage fondamental du fantasme est de ne pas s'évanouir à l'approche de la jouissance⁵⁷ ».

Chacun de ces points sera problématique si un fantasme n'a pas pu se constituer, si l'objet n'a pas été remis à l'Autre. Les conséquences sont d'une part une absence de protection contre l'angoisse face au réel traumatique de la sexualité ; et d'autre part un lien social dominé par l'imaginaire, avec son corrélat d'agressivité et/ou de repli narcissique qui vise à assurer une jouissance qui serait une et ne diviserait pas le sujet.

Si pour Freud il s'agit, dans la schizophrénie, du retour à « un état anobjectal primitif de narcissisme⁵⁸ », Lacan réfute cette idée et soutient que l'objet reste « dans la poche⁵⁹ » du psychotique, qui jouit ainsi de l'objet qu'il a sous la main. Lorsque la pulsion n'est pas domestiquée par le signifiant, qu'elle ne s'articule pas gentiment à l'objet α , surviennent souvent des phénomènes de corps qui témoignent d'une jouissance éparpillée dans le corps, sans référence phallique pour l'orienter.

Si le fantasme ne se pose pas en médiateur pour établir un nouage avec ses semblables, le sujet reste fasciné par la quête de relations idéales, qu'il voudrait pures et n'impliquant aucune perte ; la religion vient parfois constituer

⁵⁴ Lacan J., « Discours de clôture des journées sur les psychoses chez l'enfant », *Enfance aliénée II*, Recherches, décembre 1968.

⁵⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 63.

⁵⁶ Miller J.-A., « La théorie du partenaire », *Quarto* n°77, p. 26.

⁵⁷ Laurent E., *L'envers de la biopolitique*, Navarin/ Le champ freudien, Paris, 2016, p. 131.

⁵⁸ Freud S., « L'inconscient », *Métapsychologie*, Idées Gallimard, Paris, 1977, p. 111.

⁵⁹ Lacan J., « Petit discours aux psychiatres » (inédit).

une solution à cette quête d'idéal. Avec ou sans le support de la religion, l'impossible auquel l'adolescent est alors confronté dans sa relation aux autres, peut le conduire à la haine de soi et à celle de ses semblables, et éventuellement à un débranchement radical du lien à l'Autre. A la place de l'élaboration symbolique que réalise le fantasme, peut surgir le passage à l'acte du sujet. Les passages à l'acte de l'adolescent, auto ou hétéro agressifs, témoignent d'une défaillance du fantasme qui se trouve incapable de traiter la rencontre avec un réel – un premier rapport sexuel, une séparation des parents, le décès d'un proche, etc.

L'« Éveil du printemps » met en scène un autre adolescent, Moritz, qui a fait une rencontre traumatique avec la sexualité : lorsqu'il a rêvé de « jambes en bas bleu ciel », il a été comme « touché de la foudre ». Ce rêve prend pour lui la valeur d'un acte, car il n'est plus le même après : il éprouve « l'angoisse de la mort⁶⁰ » et l'idée d'un « mal intérieur incurable ». En l'absence de fantasme, sur ce fond mélancolique, le sexe est immédiatement lié à la mort, ce qu'il va tenter de traiter en écrivant ses « Mémoires⁶¹ ». Il se dit incapable de parler « avec la première fille venue sans penser en même temps à quelque chose d'abominable » qu'il est incapable de nommer⁶². Il décline l'invitation de son camarade Melchior à venir chez lui « parler tranquillement de la reproduction » car cela lui est impossible ; à défaut d'un voile qui opère, il n'a pas accès au désir et il reste dans l'inhibition. Seul opère le conformisme d'une identification imaginaire à un élève sérieux. Ayant lu un « essai » que Melchior a écrit à son intention « sur les filles », il s'est trouvé comme « une chouette effarouchée dans une forêt en flammes⁶³ », envahi d'« impressions qui ne [le] quitteront plus ». Lui qui ne voulait rien savoir de la sexualité, se brûle au savoir sur la jouissance qu'il éprouve dans son corps, sans « l'écran du fantasme⁶⁴ ». Rien ne fait écran à sa lucidité et il livre à Melchior un étonnant commentaire sur l'illimité de la jouissance féminine : « la fille jouit comme les dieux [...] le ciel entier lui fond dessus » alors que « l'assouvissement que connaît l'homme est fade ». Se rappelant qu'il a dansé avec une jeune fille, il imagine que la

⁶⁰ Wedekind F., « L'éveil du printemps », *op. cit.*, p. 23.

⁶¹ *Ibid.*, p. 23.

⁶² *Ibid.*, p. 24.

⁶³ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁴ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op.cit.*, p. 553, note 1.

« curiosité » pourrait « encore le retenir » et l'amener à éprouver « le sentiment d'être emporté par des torrents⁶⁵ », c'est à dire par une jouissance sans limites (ce qui peut évoquer un « pousse à la femme »). Ne disposant pas du fantasme, il énumère des objets féminins (des bas, des chaussures) qui ne sont liés à aucune femme qu'il pourrait désirer et qui ne sont pas non plus élus comme objets fétiches pouvant soutenir une rencontre sexuelle avec l'Autre sexe. Écrasé par les idéaux et le surmoi parental, il s'accroche à l'impératif de travailler, mais il se sent « étrangement en dehors de lui-même⁶⁶ », « pris d'une indicible mélancolie » ; il finira par se suicider.

6. En guise de conclusion, ou plutôt d'ouverture : Qu'est ce qui, chez un sujet psychotique, pourrait tenir lieu de fantasme ?

Ce qui pourra tenir lieu de fantasme est ce qui produira un effet stabilisant et pacifiant sur la jouissance non régulée par la signification phallique, en permettant de nommer et de localiser cette jouissance.

Mais ce « tenant-lieu de fantasme⁶⁷ » (la formule est de Lacan, dans son commentaire du schéma R), ne pouvant prendre consistance dans un objet extériorisé chez l'Autre, n'aura pas la fixité du fantasme du névrosé qui est une « fenêtre sur le réel⁶⁸ ». Au contraire, le tenant-lieu de fantasme restera fragile, instable, car essentiellement imaginaire. Ce montage, pour être apaisant, doit polariser, sur un objet condensateur, la jouissance non régulée par le phallus.

Chez le président Schreber, cet objet est l'image transformée de son corps où il guette les « symptômes féminins (qui) fleurissent⁶⁹ ». Ces « fantasmes libidinaux », écrit Lacan, lient « la féminisation du sujet à la coordonnée de la copulation divine⁷⁰ » et ils viennent confirmer qu'il est bien « la femme qui manque aux hommes⁷¹ », ce que Lacan qualifie aussi de fantasme.

Ceci pourrait se lire avec la clinique borroméenne, avec le nouage Réel Symbolique Imaginaire (RSI). Bien avant l'élaboration de celle-ci, Lacan en

⁶⁵ Wedekind F., « L'éveil du printemps », *op. cit.*, p. 57.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 40.

⁶⁷ Lacan J., « D'une question préliminaire ... », *Écrits, op. cit.*, p. 553, note 1.

⁶⁸ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « L'être et l'Un », cours du 9 février 2011 (inédit).

⁶⁹ Schreber D.-P., *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, Points, Paris, 1975, p. 227.

⁷⁰ Lacan J., « D'une question préliminaire... », *op.cit.*, p. 569.

⁷¹ *Ibid.*, p. 566.

donne des indices quand il écrit, dans ce même texte, que le déclenchement tient à la « dissolution du trépied imaginaire⁷² », puis que la pratique transsexualiste de Schreber, soutenue par ses fantasmes libidinaux⁷³, constitue une « restauration de la structure imaginaire ».

Cas clinique non publié.

⁷² *Ibid.*, p. 564. Le « trépied imaginaire » reposant sur « l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère ».

⁷³ *Ibid.*, pp. 568-569.

Conférence

Un patient moderne (*Fonction de l'image dans le cas de l'Homme aux loups*).

Ayant travaillé le cas de l'Homme aux loups pour le Congrès de la NLS dans la perspective de l'objet regard, ce travail a croisé la perspective de mon intervention dans votre section clinique dont le thème de cette année est : « Symptôme, fantasme... Les appareils de la jouissance. »

Aux racines de l'invention de la psychose ordinaire

Au Congrès de la NLS, j'ai abordé l'objet regard par la fonction de l'image. Lorsque Lacan en parle aux confins de son Séminaire, il situe le cas relativement au stade du miroir, au moi fort de l'Homme aux loups, à la prégnance de l'image - notamment dans sa sexualité qui s'accomplit à partir d'une virilité narcissique -, à la fonction de miroir que représente le rêve des loups. Du côté de la fonction paternelle, Lacan indique, « une recherche, *en vain pourrait-on dire*, du père symbolique »¹.

Freud, lui, part des symptômes, nombreux, afin de rendre compte dans son « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile »² de sa névrose infantile, en faisant correspondre type de symptôme et type de névrose, pas sans noter des atypies pour la phobie, l'obsession ou encore les symptômes qualifiés de conversion hystérique.

Je vous propose un parcours – travail en cours – dans ce cas, en m'orientant de deux indications de Jacques- Alain Miller qui y consacra en 1988 un nombre conséquent de cours de son DEA³, à la suite de la présentation d'un travail d'Agnès Aflalo⁴.

¹ Lacan J., *Aux confins du Séminaire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Navarin éditeur, col. La Divina, 2021, p. 22.

² Freud S., *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Paris Gallimard, 1981.

³ Miller J.-A., « L'homme aux loups », *La Cause freudienne* n° 72, 2009, & « L'homme aux loups (suite et fin) » *La Cause freudienne* n° 73, 2009.

⁴ Aflalo A., « Réévaluation du cas de l'homme aux loups », *La Cause freudienne* n°43, 1999.

La lecture des leçons que Lacan y consacre aux confins de son Séminaire⁵ m'ont été précieuses.

1 - La première indication tient à la manière dont Jacques-Alain Miller qualifie l'Homme aux loups : « un patient moderne ». Sa longue étude du cas en 1988 n'est peut-être pas sans rapport avec l'introduction dix ans plus tard du syntagme de *psychose ordinaire*. L'Homme aux loups se présente, en effet, très différemment des autres grands cas de Freud et ouvre un champ de psychoses au-delà de Schreber, qui ne forment pas un ensemble : l'exploration de ce champ se fait au cas par cas et le diagnostic de Lacan, rappelé par Jacques-Alain Miller, va dans ce sens : « Superposition d'un noyau hystérique, d'une formation infantile de névrose obsessionnelle et d'une structure paranoïaque de la personnalité. »⁶

2 – La seconde indication de Jacques-Alain Miller consiste à souligner que le cas de l'Homme aux loups est l'occasion pour Lacan d'amener dans son Séminaire XI (p.41), un nouveau statut du réel : « C'est par rapport au réel que fonctionne le plan du fantasme. Le réel supporte le fantasme, le fantasme protège le réel. » Si pour Freud, le réel du cas, c'est le réel des faits, Lacan introduit plutôt le réel de l'objet α . Cette rectification permet de saisir comment l'Homme aux loups a pu, avant puis à la suite du déclenchement de sa psychose, se maintenir dans une existence témoignant d'un certain équilibre entre $\$$ et petit α ; entre ce qu'il était comme sujet du signifiant et ce qu'il était comme objet. Le côté disparate du diagnostic de Lacan en 1952, dont l'articulation est la superposition, tient au cas : la phobie des loups ne convient pas pour le nommer. Il tient au fait que dans toute psychose se bricole, en lieu et place du poinçon, une articulation extraordinaire ou ordinaire, simple ou baroque, toujours sur mesure, entre le registre du $\$$ et celui de α : une analyse peut le permettre. Cela veut dire aussi qu'il ne s'agit pas de mener un cas à un diagnostic déjà là, mais au contraire de le construire, ce qui implique de ne négliger aucun élément clinique du cas, ce que font Freud et Lacan.

⁵ Lacan J., *Aux confins du Séminaire*, op. cit.

⁶ *Ibid.*, p. 12.

Pour situer le cas (est-ce nécessaire ?)

Cas clinique publié en 1918 d'un jeune homme russe de 22 ans, traité de 1910 à 1914. L'Homme aux loups venait d'hériter de l'immense fortune de son père, mort 2 ans auparavant. À l'âge de 18 ans, il s'effondre à la suite d'une blennorragie. Son enfance a été dominée par de graves troubles apparus avant ses 4 ans sous la forme d'une phobie d'animaux, puis se sont transformés en obsessions à contenu religieux. Freud dans son texte, traite uniquement les séquelles de la névrose obsessionnelle infantile, afin de mettre en évidence l'importance de la vie sexuelle infantile dans la genèse des névroses : réponse à Jung qui la conteste.

« L'extrait d'une névrose infantile » est centré sur un rêve fait par l'enfant quelques jours avant Noël et son quatrième anniversaire. L'enfant rêve qu'il est dans son lit, soudain la fenêtre s'ouvre et il voit sur les branches d'un grand noyer face à la fenêtre 6 ou 7 loups blancs avec de grandes queues qui le fixent. Il est terrifié à l'idée d'être dévoré ; il s'éveille. Par un travail d'associations d'idées, Freud, un peu seul, déduit de ce rêve, une scène vue par le patient d'une relation sexuelle de ses parents lorsqu'il avait 1 an et demi. Cette « scène primitive » est un coït a tergo. Tout le matériel clinique a été livré par le patient au cours des six derniers mois de la cure, Freud ayant fixé un terme à cette analyse. Après la cure L'Homme aux loups retourne en Russie en 1914. Ruiné par la guerre et la révolution d'Octobre, il revient à Vienne, avec des symptômes intestinaux accrus mais sans pouvoir payer ses séances avec Freud qui organise une collecte auprès de ses collègues, versée pendant 6 ans pour contribution à la théorie psychanalytique. En 1926, l'état du patient s'aggrave sous les espèces d'un déclenchement d'une paranoïa ; Freud l'adresse à Ruth Mack Brunswick pour un traitement de quelques mois. On trouvera dans le recueil L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même la contribution de Freud, celle de Ruth Mack Brunswick, et des psychanalystes qui sont allés le visiter, une interview de lui.

Les symptômes et leur ressort symbolique

Afin de constituer cette névrose infantile, Freud ne néglige aucun élément du tableau symptomatique. S'il semble faire du moment obsessionnel de l'Homme aux loups un élément central, autour de son intérêt pour le Christ

notamment, il prend en compte aussi la phobie et les manifestations intestinales qu'il qualifie de conversion.

La phobie des loups, d'abord, se manifeste sous deux occurrences. La première est la réaction de frayeur lorsque sa sœur lui montre dans un album un loup dressé. Elle effraie son frère lorsqu'elle lui présente ladite page, peur qui s'évanouit aussitôt qu'elle ferme le livre. L'autre occurrence est bien sûr le rêve des loups qu'il fait à 4ans ½ et qui reste le point de fixation inoubliable de sa phobie. Freud n'est pas sans noter l'originalité de celle-ci et, dans *Inhibition Symptôme Angoisse*, il y reviendra en opérant une clinique différentielle des phobies de Hans et de l'Homme aux loups, ce dont a parlé Agnès Aflalo. Si dans les deux cas, l'animal vient à la place du père, ce père n'y occupe pas la même fonction.

Notons aussi que pour Hans il s'agit de la peur d'être mordu qui implique le registre de la castration ; pour l'Homme aux loups, la peur d'être dévoré implique celui de la mort. Pour Hans, le cheval devient un organisateur du monde signifiant de Hans ; objet de la réalité porté au statut de signifiant, il structure sa réalité. Chez Sergueï, le loup agit comme image dont la présence ou l'absence dans le livre détermine ou pas la peur. A l'occasion du rêve, le loup comme image fait intrusion dans son monde, rendant la réalité instable. Dans un cas, le père substitué constitue la réalité : l'objet en est extrait et devient signifiant ; dans l'autre, le père comme symbolique n'est pas opérant ; l'objet « phobique » garde son statut d'image, voire d'élément réel qui fait intrusion et perturbe la réalité du sujet, le menaçant de rejoindre son statut d'objet dévoré par un père jouisseur.

Enfin, alors que Freud situe la phobie de Hans dans le cadre de l'Œdipe, il réfère celle de l'Homme aux loups à l'objet féminin : « Chez le Russe, le manque est ailleurs : son rapport à l'objet féminin s'est trouvé perturbé par une séduction précoce ; le côté passif, féminin, est chez lui très développé. » Et plus loin, Freud les distingue d'une autre façon : devant la menace de castration, le contenu *être châtré par le père* a été refoulé ; « Dans le cas du Russe, il était l'expression d'un désir qui ne pouvait subsister devant la révolte de la virilité (*moïque*) ; il était chez Hans l'expression d'une réaction transformant l'agression en son contraire (*mécanisme signifiant*). » (Chap. IV, 25-26 et 27).

L'obsession ensuite. Plus grand, l'Homme aux loups commence à s'intéresser au Christ. Ce qu'il l'amène à poser deux questions qui témoignent de préoccupations singulières. Le Christ a-t-il un derrière ? Il répond par la négative. Défèque-t-il ? Réponse tout aussi négative. Ses questions témoignent moins de préoccupations liées au statut symbolique du Christ, filiales notamment, qu'à ses manifestations de jouissance. Cette obsession comprend aussi des blasphèmes : dieu-crotte, dieu-cochon. Au coucher, il se doit d'embrasser des icônes. On retrouve ici la prégnance de l'image – les icônes –, que l'on retrouvera dans un rêve tardif de la cure avec Ruth Mack Brunswick, dans lequel elles sont brisées, signe pour Ruth Mack Brunswick d'un retour à un certain apaisement chez l'Homme aux loups. C'est dans l'examen de ces symptômes aux allures obsessionnelles que Freud fait référence plutôt à Schreber qu'à l'Homme aux rats, pour les rapprocher, notant qu'ils sont le siège d'un même conflit inconscient et d'une même hostilité contre le père : cette hostilité se joue pour l'un par le délire et pour l'autre par le blasphème.

Enfin, **la conversion**. Freud regroupe les symptômes liés aux troubles intestinaux – diarrhées, constipation, douleurs –, qui apparaissent juste après le rêve des loups. Ces manifestations intestinales tournent à l'incontinence anale. Alors que l'Homme aux loups, avant le rêve, en faisait une affirmation narcissique, après, la défécation se réalise avec effroi (229-230). C'est dans le cadre de cette encoprésie que l'Homme aux loups déclare « ne plus pouvoir vivre ainsi », énoncé qui s'avère être un énoncé de la mère. « Il avait terriblement honte, et se lamentait [...] : il ne pouvait plus vivre ainsi [...] il avait emprunté à quelqu'un d'autre les mots [...]. Un jour, sa mère l'avait emmené tandis qu'elle accompagnait à la gare le médecin qui l'avait visitée. Elle se plaignit [...] de ses douleurs et de ses pertes de sang et s'exclama, en utilisant les mêmes mots. »⁷ À ce propos, Jacques-Alain Miller note que si « nous voulons chercher ce qu'est le signifiant-maître, et ce que sont ces paroles qui restent alors [...], nous en avons un exemple majeur. »⁸ Cette phrase relève de l'identification à la mère, mais de quelle nature est-elle ? « On pourrait

⁷ Freud S., « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile », *op. cit.*, p. 229-230.

⁸ Miller J.-A., « L'Homme aux loups (suite et fin) », *La Cause freudienne*, n°73, décembre 2009, p. 73.

essayer de différencier l'identification avec la femme comme retour du refoulé – qui suppose que des traits de la mascarade féminine soient adoptés mais sans mettre en cause l'existence de la castration – et l'identification avec la femme qui supposerait [...] que la conviction de la réalité de la castration ne soit pas posée, ne soit pas avérée. »⁹ La fonction du fantasme n'est donc pas impliquée de la même manière si l'identification est médiatisée ou non par le phallus.

Foisonnement des significations

Quand on lit le cas rapporté par Freud, on est frappé par le foisonnement des significations : ce fait n'est pas dû à Freud mais appartient au cas lui-même. Il s'agit d'un foisonnement imaginaire qui témoigne de la suppléance par l'imaginaire et par la fonction de l'image, à un défaut dans le symbolique. Les significations phalliques pullulent : doigt coupé, serpent, queue des loups, nez, chenilles, ouverture des ailes du papillon, etc., comme les nombreux pères dont le sujet est encombré : professeurs, oncles, médecins, tailleurs, dermatologues, et Freud lui-même. Les premières témoignent d'un Φ_0 . Les seconds d'un P_0 . Dans un après-coup, aidé du concept de forclusion forgé par Lacan, on peut dire que le cas démontre qu'il y a un signifiant « qui ne fait sentir ses effets que par son absence, et qui mobilise énormément de significations autour d'elle. » (JAM)

Deux fils rouges traversent le cas : celui de l'éclatement de la libido ; celui de la castration à la fois non reconnue et reconnue. Les deux convergent sur la question de savoir quelle place l'Homme aux loups fait-il au « principe féminin » à partir du moment où le signifiant phallique lui fait défaut. D'un côté, Freud souligne la passivité fondamentale de l'Homme aux loups, un désir masochiste, un désir d'être satisfait sexuellement par le père comme une femme. C'est le rêve qui déclenche l'angoisse et témoigne de son rejet de l'identification à une position féminine dans l'inconscient, qui impliquerait la castration. De l'autre, sa vie amoureuse témoigne d'une activité virile sous-tendue par une position masculine. Mais ses conditions sont draconiennes : il faut qu'une femme soit vue à quatre pattes, occupée au ménage, le derrière proéminent, pour déclencher le désir sexuel. Lacan dans son Séminaire fait valoir la fonction de l'image et une virilité narcissique, non sans souligner

⁹ *Ibid.*, p. 96.

« qu'il n'a pas été initié sur le plan de l'amour. »¹⁰ Soulignons ici quatre points afin d'éclairer le paradoxe de sa sexualité.

1 – L'identification à la femme se fait via la mère malade et non pas par le complexe de castration, qui aurait impliqué le principe féminin et que la scène du coït aurait pu produire. Elle se fait par le truchement de « la langue de l'érotisme anal. » Autrement dit par Freud lui-même : « Il se décida pour l'intestin contre le vagin. »¹¹

2 – Imaginaire et symbolique manquent à Freud pour saisir dans quel registre se déroulent les choses. Sa vie amoureuse est essentiellement centrée par l'image et dans l'espace du champ visuel : aussi la virilité est imaginaire ou narcissique.

3 – Moi et sujet, comme répartitoire, font aussi défaut à Freud pour résoudre le paradoxe. Jean-Louis Gault, lors d'une séance de la section clinique de Nantes, rappelait cette distinction essentielle introduite très tôt dans son enseignement par Lacan. Il peut aider, ici, à saisir deux choses.

La première est de dire que l'Homme aux loups assume une sexualité au niveau du moi par le truchement d'un phallus imaginaire, et rejette la castration comme sujet.

La seconde éclaire l'affaire du terme fixé par Freud à l'analyse de l'Homme aux loups, décision prise devant l'inertie (la passivité) du sujet dans l'analyse, « inertie de l'inconscient »¹² dit Lacan, qui s'oppose à la dialectique que soutient normalement le travail analytique. Jean-Louis Gault, se référant à un propos de J.-A. Miller, complétait ainsi l'opposition entre sujet et moi à propos de Schreber : le progrès d'une analyse procède par défaite narcissique (du moi) et conquête, réalisation du sujet. Ce répartitoire permet de localiser un processus plus discret et qui irrigue tout le cas : un pousse-à-la-féminisation que l'Homme aux loups n'accepte pas, à l'instar de Schreber chez qui se joue cette même lutte.

¹⁰ Lacan J., *Aux confins du Séminaire, op. cit.*, p. 25.

¹¹ Freud S., « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile », *op. cit.*, p. 232.

¹² Lacan J., *Aux confins du Séminaire, op. cit.*, p. 13.

Symptôme et fantasme

Symptôme et fantasme sont deux appareils d'une même jouissance : dont on se plaint et qui se jouit. C'est ainsi que j'interprète le titre de votre session.

Le cas de l'Homme aux loups peut éclairer ces fonctions du symptôme et du fantasme quant à la jouissance. Freud tente, en effet, de faire entrer dans le champ du symptôme les phénomènes intestinaux, qui resteront peu entamés par l'analyse. Ceux-ci relèvent plutôt d'une pratique que Freud décèle être fantasmatique. Je me réfère ici à la façon dont l'Homme aux loups tente de déchirer le voile dont il se plaint – trouble de la réalité –, et qui le sépare du monde en recevant, au nom de la constipation, des lavements réguliers. Ces symptômes de la constipation et du voile qui parfois relèvent de la plainte, restent essentiellement noués dans un usage fantasmatique ; ils relèvent moins d'un déchiffrement inconscient, comme pour les symptômes de l'Homme aux rats, que d'une réalité perturbée.

Dans sa réévaluation du cas de l'homme aux loups, A. Aflalo développe de manière convaincante l'analyse selon laquelle le fantasme de la scène originaire, véritable pousse à la féminisation, est tempéré par un fantasme de renaissance, avancé au vu du cas par Freud : une équivalence entre l'objet anal dû à la défécation – suite immédiate de la vue de la scène du coït parental -, à *un enfant du père*. Alors que la scène primitive laisse le sujet en proie à la jouissance d'un père imaginaire (le loup dans le rêve), la constipation/défécation réalise quelque chose de la procréation.

Le rêve comme miroir

Il tient au cas que le regard y a eu une fonction éminente. Objet du désir, sa présence peut se faire sentir dans l'expérience du psychotique sous les espèces de la jouissance de l'Autre, contré pendant tout un temps chez l'Homme aux loups par la fonction de l'image et des significations. C'est cet objet qui surgit lors du déclenchement de sa psychose.

Freud fait cas du regard dans son récit, ainsi que Ruth Mack Brunswick qui assura le second traitement de l'Homme aux loups. C'est Lacan qui, dans son Séminaire, commence à le conceptualiser comme *instant de voir*¹³ – qualifiant aussi le rêve de miroir – et, plus tard dans son enseignement, comme objet.

¹³ Lacan J., « Sur l'Homme aux loups », *Aux confins du Séminaire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Navarin Éditeur, 2021, p. 20.

Mais si l'on veut éclairer cette clinique de l'objet regard dans le cas de l'Homme aux loups, il convient d'y inclure la fonction qu'y prend l'image, notamment dans le rêve, à propos de laquelle Lacan dit ceci en 1963 : « Il est manifeste que l'essentiel n'y est pas de savoir où est le phallus. Il y est [...] partout, identique à ce que je pourrais appeler *la catatonie de l'image* de l'arbre et les loups perchés qui [...] regardent le sujet fixement. Il n'est nul besoin de le chercher du côté de la furrure cinq fois répétée. Il est là dans la réflexion même de l'image, qu'il supporte d'une catatonie [...] celle même du sujet. »¹⁴ Or, comme l'indique J.-A. Miller, « le secret de l'image telle que Lacan dans son analyse de la pulsion scopique le découvre, le secret du champ visuel, c'est la castration. »¹⁵ Ce problème de la castration – rejetée et ensuite abhorrée, puis acceptée par l'Homme aux loups – hante le cas et fait sentir ses effets forclusifs, notamment concernant l'objet regard.

Voir / Regarder

Les premières expériences libidinales du petit Sergueï, jusqu'au rêve à partir duquel Freud, un peu seul, reconstruira un fantasme de rapport sexuel, se déroulent entre séduction, intérêt pour les petites filles et menaces portées à l'encontre de son pénis. L'Homme aux loups a bien affaire à la castration et Freud note les images s'y référant : loups aux queues coupées, bâtons de sucre d'orge devenant serpents dépecés. Rêve et images pourraient fonder la castration. Pourtant, comme l'indique J.-A. Miller dans sa reprise du cas : « Les images, les rêves, les significations multiples ne fondent nullement pour un sujet l'existence de la castration. »¹⁶ Dans ce champ visuel, le sujet peut constater une différence entre garçon et fille et même la penser, cela reste un instant de voir. Car, refusant d'y croire, il ne peut s'extraire comme regard, faute de la symbolisation de la castration.

Catatonie de l'image

Présentant le cas lors du Congrès de la NLS avec Gil Caroz qui, lui, parlait de l'Homme aux rats, j'ai été frappé de la différence de style des deux sujets :

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 301.

¹⁵ Miller J.-A., « Le secret du champ visuel », *La petite Girafe* n° 5, p. 24.

¹⁶ Miller J.-A., « L'Homme aux loups I & II », *La Cause freudienne* n°72 (p. 122) & 73.

dynamisme libidinal et vectorisé chez l'Homme aux rats ; passivité et éclatement de la libido chez l'Homme aux loups. Pourquoi ? Car l'image est passivante et, qu'à la catatonie de l'image des loups, répond celle du sujet. L'image est défense contre ce que présentifie le rêve : la jouissance de l'Autre, mais aussi contre une angoisse de mort car il craint d'être dévoré par le père. Comme le note Agnès Aflalo, ces deux angoisses « indiquent que ni l'objet scopique ni l'objet oral ne parviennent à constituer un bord à cette jouissance. »¹⁷ Le sujet reste donc aux prises avec une jouissance illimitée d'un Autre méchant, le loup debout. Autrement dit, il se sent persécuté par l'objet de son rêve.

Retour du trou dans le réel

Dans le rêve, le phallus imaginaire est d'autant plus partout, qu'il n'est nulle part symbolisé, ne laissant pas de place au trou de l'objet α . Cette défense échoue au moment du déclenchement de sa psychose, à l'occasion de sa rencontre avec un Freud malade, un tourment lié à un *trou sur le nez* l'envahit. Impossible à inscrire dans le symbolique – lors du rêve et dans le fantasme construit que Lacan qualifie de stéréotypé – le trou, qui aurait ouvert à l'équivocité et à la facticité, revient dans le réel comme *trou sur le nez*, différent du *regard sur le nez* du fétichiste de Freud¹⁸. Ce tourment le conduit de dermatologues en médecins, quand il n'est pas incessamment devant un miroir. Freud l'adresse alors à R. Mack Brunswick. Lors d'une visite de sa mère, « en la recevant à la gare, il observa sur le nez de celle-ci, une verrue noire. »¹⁹ Retour à l'identification sans médiation à la mère malade. Un rêve marque ce moment où le miroir ne fait plus image : *Il est debout à la proue d'un navire portant un sac qui contient des bijoux, les boucles d'oreilles et le miroir d'argent de sa femme. Il s'appuie au bastingage, casse le miroir [...] : sept ans de malheur*²⁰. Ce malheur n'est pas sans un écho avec la féminisation de Schreber : sac, bijoux, boucles d'oreilles, miroir, sont autant d'attributs de la féminité, sinon d'une féminisation.

¹⁷ Aflalo A., « L'Homme aux loups et le problème de la sexualité », [on line](#)

¹⁸ Freud S., « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 133 et suiv.

¹⁹ Brunswick R. M., « Supplément à "l'extrait de l'histoire d'une névrose infantile" de Freud », *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, op. cit., p. 273.

²⁰ *Ibid.*, p. 286.

Les yeux brillants et fixes des loups du rêve de ses quatre ans resurgissent dans un rêve : *Dans une large rue se dresse un mur. Le patient se tient devant une armoire, sa femme, figure indistincte, est derrière lui [...] Près de l'autre extrémité du mur, se tient une grande femme [...] qui a l'air de vouloir aller derrière le mur où une bande de loups gris se pressent. Leurs yeux brillent [...] Ils voudraient se précipiter sur le patient, sa femme et l'autre femme. Le patient est terrifié, craignant qu'ils ne réussissent à faire irruption à travers le mur*²¹. Le sujet n'est pas sans osciller entre un pousse à la féminisation, celle qui veut franchir le mur, et une *fuite-devant-la-femme*, la sienne, indistincte²².

Objet regard et sublimation

Dès l'enfance, l'Homme aux loups est sensible à l'image : sa sœur ne se prive pas, pour l'effrayer, de lui montrer l'image d'un loup dressé, prêt à bondir. Il confie aussi à Freud le dessin de son rêve. Figurant dans l'article de Freud, l'Homme aux loups, plus tard, le peindra. Brunswick note que malgré l'aspect limité de ses ambitions et de ses intérêts, il s'était mis à la peinture. Le déclenchement de l'épisode paranoïaque vient à culminer dans la réalisation d'un autoportrait qui l'amène à passer beaucoup de temps à se regarder dans la glace. La voie d'une sublimation de l'objet scopique qui s'esquissait est contrariée pour un temps. Un rêve vient pourtant indiquer un rééquilibrage de sa subjectivité. Comme le souligne Brunswick, très justement, il s'agit là aussi d'un rêve aux loups, mais où la sublimation reprend ses droits : *Par la fenêtre une prairie au-delà de laquelle se trouve un bois. Le soleil luit à travers les arbres, semant l'herbe de taches de lumière. Le patient concentre son regard sur les branches d'un certain arbre, admirant la façon dont elles s'entremêlent. Pourquoi n'a-t-il pas encore peint ce paysage ?*²³ Le beau nimbe la scène, et peu après « il put se remettre à peindre. »²⁴ Un regard devenait possible qu'il portait souvent sur des paysages, afin de les peindre. Il reprit son activité artistique et s'adonna à nouveau à ses goûts littéraires.

« Dès lors il était guéri, note R. Mack Brunswick. [...] Ce retour à la normale s'effectua de façon aussi frappante que la façon dont le patient s'en était

²¹ Brunswick R. M., *op. cit.*, p. 94.

²² Cf. Aflalo A., « Pousse-à-la-femme, poussée-vers-la-femme, fuite devant-la-femme », *op. cit.*

²³ Brunswick R. M., *op. cit.*, p. 296.

²⁴ *Ibid.*, p. 301.

Un patient moderne (*Fonction de l'image dans le cas de l'Homme aux loups*).

écarté ». Mais elle souligne aussi que les circonstances du déclenchement de sa psychose – qui impliquaient un Freud malade valant comme rencontre avec Un-père, ainsi qu'un pousse-à-la féminisation – restèrent inanalysées. R. Mack Brunswick, fine clinicienne, rapporte l'un de ses derniers propos : « Les femmes sont toujours méfiantes, soupçonneuses et ont toujours peur de perdre quelque chose. »²⁵

Lacan qualifiera la cure avec R. Mack Brunswick de « psychopédagogie où l'on discute de la réalité » et l'Homme aux loups de « momie psychanalytique ».

²⁵ Brunswick R. M., *op. cit.*, pp. 301-302.

Les Cahiers Cliniques de Nice

Publication de la Section Clinique de Nice

Dépôt légal Novembre 2024

Directeur de la publication

Jacques-Alain Miller

Responsable

François Bony

Rédaction, conception, mise en page

Nathalie Seban

Salvatore Maugeri

En couverture : Claudie Poinsard, *Échouées II*, technique mixte sur toile (120x180), 2023.